

M

ACCOM

**Imple
& Hymnis
cordibus vo**

I

CANTIQUES
DE
MARSEILLES

ACCOMMODÉS À DES AIRS VULGAIRES,

PAR M. LAURENT DURANT,

Prêtre du Diocèse de Toulon.

Implemini Spiritu Sancto, loquentes vobismetipsis in Psalmis
& Hymnis & Canticis spiritualibus, cantantes, & psallentes in
cordibus vestris Domino. *Ephes. ch. 5, v. 18 et 19.*



Quebec :

Imprimé à la Nouvelle Imprimerie.

1819.

RES
AF
24

15

CAVITIQUES

DE

MARSILLES

REMARQUES SUR LES VICES

ET MÉRITES D'UN

TRAITÉ DE LA VERTU



IMPRIMERIE DE LA VILLE

PARIS

1789

† Au no

In

E es
mon cœ
je fasse
le respec

M t
tes ici
tout mo
et Malt
ma vie,

J v
Die
faites ju
m'avoir
de vous
céder é
ang pr
n'avoir
nuit.

*Prévo
l'offense
ferme ré
Après y*

M o
g

PRIERES DU MATIN.

+ Au nom du Père, et du Fils, et du S. Esprit. Ainsi soit-il.

Invocation du secours du Saint-Esprit.

ESPRIT-SAINT, venez en moi, éclairez mon esprit de vos divines lumières, et embrasez mon cœur du feu de votre saint amour, afin que je fasse ma prière avec l'attention, la dévotion et le respect que je dois avoir.

Acte d'Adoration.

MON Dieu, qui êtes un seul et vrai Dieu en trois personnes, je crois fermement que vous êtes ici présent ; je vous adore et je vous aime de tout mon cœur, comme mon souverain Seigneur et Maître, auquel je dois et je veux obéir toute ma vie, et en toutes choses.

A te de remerciement.

JE vous remercie très-humblement, ô mon Dieu, de toutes les grâces que vous m'avez faites jusqu'à présent, mais particulièrement de m'avoir mis au monde, et donné une âme capable de vous connoître, de vous aimer et de vous posséder éternellement ; de m'avoir racheté par le sang précieux de Jésus-Christ, votre Fils ; de m'avoir fait Chrétien, et conservé durant cette nuit.

Prévoyez les occasions que vous pourrez avoir d'offenser Dieu pendant la journée, et prenez une ferme résolution de demeurer fidèle à son service. Après y avoir réfléchi, dites :

MON Dieu, voilà ce cœur qui, par votre grâce, a conçu de saintes résolutions ; je

A

vous les offre, afin que vous les bénissiez, et que je les puisse accomplir fidèlement. Je vous offre pareillement mon corps et mon âme, mes pensées, mes paroles, mes actions, mes peines et mes souffrances, les unissant à celles de N. S. J. C. Je souhaite que vous soyez honoré et glorifié en tout ce que je ferai aujourd'hui.

Acte de Demande.

SEIGNEUR Dieu tout-puissant, qui me donnez encore ce jour pour vous servir et pour me sanctifier, sauvez-moi par votre miséricorde, et faites que, durant le cours de cette journée, je ne me laisse aller à aucun péché ; mais que toutes mes pensées, mes paroles et mes actions ne tendent qu'à accomplir vos saints Commandements. Je vous en supplie par J. C. Notre-Seigneur.

Actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition.

JE crois, Seigneur, tout ce que croit l'Eglise Catholique, fortifiez ma foi : j'ai mis en vous mon espérance, elle ne sera point confondue : je vous aime de tout mon cœur, et déteste le péché pour l'amour de vous ; faites que je n'y tombe point en ce jour.

Priez la sainte Vierge et tous les Saints.

SAINTE Vierge, ma très-bonne mère, contenez-moi, s'il vous plaît, aujourd'hui votre puissante protection : obtenez-moi de votre cher Fils les grâces qui me sont nécessaires pour mon salut ; la grâce de ne l'offenser jamais ; la grâce de faire en toutes choses sa sainte volonté, et de mourir de la mort des prédestinés.

Mon bon Ange Gardien, grand S. Joseph, et

vous m
du Par
cédez
toujou
dans s
mais.

N
arrive
comme
pain q
comme
offensé
mais d

JE
gr
dessus
entraill
Sain
pêcheu
Ains

JE
du
unique
de la V
late, a
du aux
mort à
droite
dra jug

vous mon saint Patron, tous les Saints et Saintes du Paradis, tous les Anges bienheureux, intercédés pour moi; obtenez-moi la grâce de vivre toujours dans la crainte de Dieu, et de mourir dans son amour, pour le servir et le louer à jamais. Ainsi soit-il.

L'Oraison Dominicale.

NOTRE Père, qui êtes dans les Cieux; que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive: que votre volonté soit faite en la terre comme au Ciel. Donnez nous aujourd'hui notre pain quotidien: et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés: et ne nous induisez point en tentation; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

La Salutation Angélique.

JE vous salue, Marie, pleine de grâces; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes, et Jésus le fruit de vos entrailles est béni.

Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Ainsi soit-il.

Le Symbole des Apôtres.

JE crois en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du Ciel et de la terre: et en J. C. son Fils unique N. S. qui a été conçu du S. Sprit, est né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, mort et enséveli: est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité de mort à vie: est monté aux cieux, et est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant: d'où il viendra juger les vivans et les morts.

Je crois au S. Esprit : la sainte Eglise Catholique, la communion des Saints : la Rémission des péchés, la Résurrection de la chair : la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Litanies du S. Nom de Jésus.

SEIGNEUR, ayez pitié de nous. Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus, écoutez-nous.

Jésus, exaucez-nous.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu,

Esprit Saint, qui êtes Dieu,

Trinité Sainte, qui êtes un seul Dieu,

Jésus, Fils de Dieu vivant,

Jésus, splendeur du Père,

Jésus, pureté de la lumière éternelle,

Jésus, Roi de gloire,

Jésus, soleil de justice,

Jésus, Fils de la Vierge Marie,

Jésus, admirable,

Jésus, Dieu fort,

Jésus, Père du siècle à venir,

Jésus, Ange du grand conseil,

Jésus, très-puissant,

Jésus, très-patient

Jésus, très-obéissant,

Jésus, doux et humble de cœur,

Jésus, amateur de la chasteté,

Jésus, qui nous honorez de votre amour

Jésus, Dieu de la paix,

Jésus, auteur de la vie,

Jésus, l'exemple des vertus,

Jésus,
Jésus,
Jésus,
Jésus,
Jésus,
Jésus,
Jésus,
Jésus,
Jésus,
Jésus,
Jésus,
Jésus,
oyez-
oyez-
De tout
De tout
De votre
Des em
De l'esp
De la n
Du mé
Par le
Par vot
Par vot
Par vot
Par vos
Par vot
Par vot
Par vos
Par vot
Par vot

Ayez pitié de nous.

DU MATIN.

Ayez pitié de nous.

Délivrez-nous, Seigneur.

Jésus, zéléteur des âmes,
 Jésus, notre Dieu,
 Jésus, notre refuge,
 Jésus, Père des pauvres,
 Jésus, trésor des Fidèles,
 Jésus, bon Pasteur,
 Jésus, vraie lumière,
 Jésus, sagesse éternelle,
 Jésus, bonté infinie,
 Jésus, notre voie et notre vie,
 Jésus, la joie des Anges,
 Jésus, Maître des Apôtres,
 Jésus, le Docteur des Evangélistes,
 Jésus, la force des Martyrs,
 Jésus, la lumière des Confesseurs,
 Jésus, la pureté des Vierges,
 Jésus, la couronne de tous les Saints,
 Soyez-nous favorable, pardonnez-nous, Jésus.
 Soyez-nous favorable, exaucez-nous, Jésus.
 De tout mal délivrez-nous, Jésus.
 De tout péché,
 De votre colère,
 Des embûches du démon,
 De l'esprit d'impureté,
 De la mort éternelle,
 Du mépris de vos divines inspirations,
 Par le Mystère de votre sainte Incarnation,
 Par votre Nativité,
 Par votre enfance,
 Par votre vie toute divine,
 Par vos travaux,
 Par votre agonie et par votre passion,
 Par votre Croix et par votre abandonnement,
 Par vos langueurs,
 Par votre mort et par votre sépulture,
 Par votre Résurrection,

Par votre Ascension, Délivrez-nous Jésus.

Par vos joies, Délivrez-nous Jésus.

Par votre gloire, Délivrez-nous Jésus.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,
pardonnez-nous, Jésus.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,
exaucez-nous, Jésus.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,
ayez pitié de nous, Jésus.

Jésus, écoutez-nous,

Jésus, exaucez-nous.

PRIONS.

O DIEU, notre Sauveur, qui avez dit : demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez à la porte, et on vous l'ouvrira : nous vous prions de nous donner un ardent amour pour vous, afin que nous vous aimions de tout notre cœur, et que nous vous donnions des marques de cet amour, par nos paroles et par nos œuvres, et que nous ne cessions jamais de louer votre saint nom ; vous qui vivez avec le Père et le Saint Esprit. Ainsi-soit-il.



PRIERES DU SOIR.

Au Nom du Père, et du Fils, et du S. Esprit. Ainsi soit-il.

Mettons-nous en la présence de Dieu, pour l'adorer, le remercier de ses bienfaits, et lui rendre compte de la journée.

VENEZ, Esprit Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles, et embrâsez-les du feu sacré de votre amour.

Adorons Dieu avec un profond respect.

MON Dieu, croyant fermement que vous êtes ici présent, je vous adore par J. C. mon Sauveur, et vous rends tous les respects et les hommages que je vous dois, comme à mon souverain Seigneur et Maître : je crois en vous, ô mon Dieu ; j'espère en vous, et vous aime de tout mon cœur.

Remercions Dieu de ses bienfaits.

JE vous remercie très-humblement, ô mon Dieu, de tous les bienfaits que j'ai reçus de votre infinie bonté, depuis que je suis au monde ; mais particulièrement de ce que vous m'avez encore aujourd'hui conservé la vie, et préservé de tous les maux qui me pouvoient arriver.

Demandons à Dieu la grâce de connoître et de détester nos péchés.

MON Dieu, puisque c'est à vous à qui je dois un jour rendre compte de toute ma vie, éclairez maintenant mon Esprit des lumières de votre grâce, afin que je puisse connoître les péchés que j'ai commis pendant ce jour, et que je les déteste de tout mon cœur pour l'amour de vous.

Examinons notre conscience, et voyons en quoi nous avons offensé Dieu pendant ce jour, par pensées, par paroles, actions ou omissions.

Humilions-nous à la vue de nos offenses, et tâchons, avec la grâce de Dieu, d'en concevoir une véritable contrition.

MON Dieu, j'ai un très grand regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon, et que le péché vous déplaît : je fais la résolution moyennant votre sainte grâce, de me corriger, et de me confesser au plutôt des péchés que je reconnois avoir commis, et dont je m'accuse maintenant devant vous.

La Confession des Péchés.

JE me confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours Vierge, à S. Michel Archange, à S. Jean-Baptiste, aux Apôtres S. Pierre et S. Paul, à tous les Saints, et à vous, mon Père, parce que j'ai grandement péché, en pensées, paroles et œuvres, par ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute. C'est pourquoi je prie la bienheureuse Marie toujours Vierge, S. Michel Archange, S. Jean-Baptiste, les Apôtres S. Pierre et S. Paul, et vous mon Père, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu.

Mettons-nous en l'état auquel nous voudrions être trouvés à l'heure de la mort.

VOUS reconnoissant, ô mon Dieu, pour le Maître absolu de la vie et de la mort, j'accepte de bon cœur, pour l'amour de vous, toutes les dispositions qu'il vous plaira faire de moi pendant cette vie : mais ne permettez pas, Seigneur,

que la m
e sois a
Vierge
Patron
vous pr
le m o
L'Ora
t le Sy
matin.

SEIC
Jés
eigneu
ésus-C
ésus-C
ère cé
ils, R
pitié
esprit
pitié
ainte
ainte
ainte
ainte
ère d
ère pl
ère tr
ère tr
ère to
ère sa
ère ai
ère a
ère d
ère d
ierge
ierge

que la mort me surprenne en mauvais état, ni que je sois assez malheureux pour vous offenser.

Vierge sainte, mon bon Ange gardien, mon saint Patron, et tous les Saints et Saintes du paradis, je vous prie d'intercéder auprès de Dieu pour moi, et de m'obtenir la grâce d'une bonne mort.

L'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique, et le Symbole des Apôtres, comme aux Prières du matin.

Litanies de la Sainte Vierge.

SEIGNEUR, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Père céleste, notre Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.

Esprit Saint, Dieu comme le Père et le Fils, ayez pitié de nous.

Sainte Trinité, qui n'êtes qu'un seul Dieu, ayez.

Sainte Marie, priez pour nous.

Sainte Mère de Dieu, priez pour nous.

Sainte Vierge la plus parfaite des Vierges,

Mère de Jésus-Christ,

Mère pleine de grâces,

Mère très-pure,

Mère très-chaste,

Mère toujours Vierge,

Mère sans tache,

Mère aimable,

Mère admirable,

Mère de notre Créateur,

Mère de notre Sauveur,

Vierge remplie de sagesse,

Vierge digne de tous nos respects,

Priez pour nous.

Vierge digne de tous nos éloges,
 Vierge puissante,
 Vierge pleine de bonté,
 Vierge toujours fidèle à Dieu,
 Vrai miroir de la justice,
 Temple de la divine sagesse,
 Source de toute notre joie,
 Vase précieux, qui renfermez tous les trésors spi-
 rituels,
 Vase admirable qui méritez toutes sortes
 d'honneurs,
 Vase d'élection,
 Rose mystérieuse,
 Honneur de la maison de David;
 Modèle de chasteté,
 Sanctuaire de charité,
 Arche d'Alliance,
 Porte du Ciel,
 Etoile du matin,
 Ressource des infirmes,
 Refuge des pécheurs,
 Consolatrice des affligés,
 Puissante protectrice des Chrétiens,
 Reine des Anges,
 Reine des Patriarches,
 Reine des Prophètes,
 Reine des Apôtres,
 Reine des Martyrs,
 Reine des Confesseurs,
 Reine des Vierges,
 Reine de tous les saints,
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde
 pardonnez-nous, Seigneur.
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde
 exaucez-nous, Seigneur.
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde
 ayez pitié de nous.

Priez pour nous.

v. P.
n. A.
e Jéso

O ch
Marie,
ere, fa
aimer
ous pa
ous pan

trions

D E
e
Fian
tionis
Si in
uis su
Quia
tam su
Susti
a me
A cu
rael i
Quia
oud e
Et ip
us.
Glor
at in
eculo

v. Priez pour nous, sainte Mère de Dieu.
 n. Afin que nous méritions que les promesses
 de Jésus-Christ s'accomplissent en nous.

PRIONS.

O DIEU, qui avez voulu que votre Verbe prit
 chair dans le sein de la bienheureuse Vierge
 Marie, lorsque l'Ange lui annonça ce grand mys-
 tère, faites-nous la grâce, comme nous la croyons
 vraiment Mère de Dieu, d'être aidés auprès de
 vous par son intercession. Nous vous en suppli-
 ons par les mérites de J. C.

Prions pour les Fidèles morts dans le Seigneur.

DE profundis clamavi at te, Domine : Domine,
 exaudi vocem meam.

Fiant aures tuæ intendent : in vocem depre-
 cationis meæ

Si iniquitates observaveris, Domine ; Domine,
 quis sustinebit ?

Quia apud te propitiatio est : et propter legem
 tuam sustinui te, Domine.

Sustinuit anima mea in verbo ejus : speravit ani-
 ma mea in Domino.

A custodiâ matutinâ usque ad noctem, speret
 Israel in Domino.

Quia apud Dominum misericordia : et copiosa
 eum redemptio

Et ipse redimet Israel ex omnibus iniquitatibus
 suis.

Gloriæ Patri, et Filio, et Spiritui Sancto, sicut
 erat in principio, et nunc, et semper, et in sæcula
 sæculorum. Amen.

A

Prière en se couchant.

MON Dieu, je vous offre le repos que je vais prendre en union de celui que J. C. a pris ici-bas pendant sa vie mortelle. Je m'unis à tous les Saints qui vous glorifient dans le Ciel et sur la terre.

Sauvez-nous, Seigneur, pendant que nous sommes éveillés : gardez-nous durant le sommeil, afin que nous veillions avec Jésus-Christ, et que nous reposions en paix.

Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ; remplissez mon cœur de votre amour, et faites qu'il veille vers vous pendant que mes yeux seront livrés au sommeil.

D

UR L'

Pou

Conco

Un Et

Du plu

Crois d

Pour l

Il es

Dans s

Très-u

Consa

Donne

Si tu v

CANTIQUES

DE

MARSEILLES.

DES ATTRIBUTS DIVINS.

*PUR L'AIR—Si vous voulez savoir le secret de mon
ame, &c.*

DIEU EST.

POUR concevoir d'un Dieu la Majesté suprême,
Conçois un pur Esprit, ou conçois l'amour même.
Un Être indépendant, qui fait tout ce qu'il veut ;
Du plutôt sans sonder quelle est sa vraie essence ;
Crois ce Dieu tel qu'il est, et fais ce qui se peut,
Pour lui marquer en tout ton humble dépendance.

SIMPLE.

Il est seul tout Esprit, sans corps et sans parties.
Dans ses perfections richement assorti,
Très-un sans accident, par sa simplicité,
Consacre-lui ton corps aussi-bien que ton ame,
Donne-toi tout entier à sa simple Unité,
Si tu veux tout brûler de sa divine flâme.

A 2

BON.

Tout prêche hautement la bonté de son Etre,
 Il ne peut s'empêcher de le faire paroître,
 Il te fait mille biens et mille dons divers,
 Et toi pour ton retour tu lui fais mille outrages.
 Tu méprises ses dons, tu te rends plus pervers,
 Sans prévoir les malheurs dans lesquels tu t'engages.

MISERICORDIEUX.

En Dieu tout est égal, pécheur, je te l'accorde ;
 Mais n'es-tu pas d'accord que sa miséricorde,
 Eclate par dessus toute perfection ?
 Hélas ! où serois-tu, n'eût été sa clémence ?
 Tu serois abîmé dans la damnation,
 C'est elle qui t'attend à faire pénitence.

JUSTE.

Si tu crois sa bonté, crois aussi sa justice ;
 Qui fait punir tout mal d'un éternel supplice,
 Et qui rend à tout bien un bonheur infini. [mage
 Sois juste envers ton Dieu, lui rendant tout hom-
 Qu'au cœur de ton prochain, ton cœur demeure uni.
 Et qu'un humble mépris soit toujours ton partage.

TOUT-PUISSANT.

Fais ce que tu pourras, tu ne saurois connoître
 Le pouvoir souverain de cet absolu Maître :
 De rien il a tout fait au ciel comme ici bas,
 Il n'est que toi pécheur, qui borne sa puissance,
 Il commande souvent, et tu n'obéis pas :
 Tu viole ses loix, sans craindre la vengeance.

IMMUABLE.

Tout passe, tout périt, rien ne demeure stable,
 Dieu seul en changeant tout, vit et règne immuable.

Impassible, mortel, toujours semblable à soi ;
 Mais toi, comme le vent, tu changes à toute heure ;
 Protestant aujourd'hui de mieux garder sa loi,
 Demain tous tes desseins ne sont qu'en peinture.

IMMENSE.

Bien que présent par tout, il l'est plus dans ton :
 âme,
 Il la guide, il la ment, la conserve et l'enflame,
 Par son immensité qui surpasse les Cieux.
 C'est elle qui remplit, qui sonde les abîmes,
 Crois-tu donc en péchant te cacher à ses yeux ?
 Détrompe-toi pécheur, ton Dieu voit tous tes crimes.

SAINT.

Il est très-saint, très-pur, il a seul l'avantage,
 De contempler en soi des vertus l'assemblage,
 Et d'oûir qu'on le chante à jamais trois fois Saint :
 Tu le dois imiter, non pas en ses miracles,
 Mais en sa sainteté que sa grace t'empreint,
 Et que son St. Esprit t'apprend par ses Oracles.

PROVIDENT.

Puisqu'il sait mieux que toi ce qui t'est nécessaire,
 Laisse-le gouverner, laisse lui toujours faire ;
 Accepte de sa main et le bien et le mal :
 Tiens ton cœur prêt à tout, avec indifférence :
 Le murmure jamais, et d'un visage égal,
 Dans le mal, dans le bien, bénis sa Providence,

GRAND, SAGE, &c.

Il n'est rien de si grand, il n'est rien de si sage,
 Les plus hauts Cherubins lui rendent leur homi-
 mage :

Ils trouvent dans son sein d'éternelles splendeurs;
 Adore les trésors de sa haute sagesse,
 Abîme ton esprit aux pieds de ses grandeurs,
 Et pèse devant lui quelle est ta petitesse.

INFINI, BEAU, &c.

Tout en est infini, l'amour, l'indépendance,
 La beauté, le repos, la paix et la science,
 Il est tout accompli dans tous ses attributs:
 Crois le donc plus parfait qu'on ne sauroit le dire,
 Rends lui ce que tu dois d'honneurs et de tributs,
 Et tiens ton cœur soumis aux loix de son empire.

Tous ces noms merveilleux, tous ces noms
 ineffables,
 Seront toujours obscurs, toujours impénétrables,
 Gardons-nous de porter nos lumières trop haut,
 Purgeons nos passions, déracinons nos vices,
 Fuyons, pour plaire à Dieu, jusqu'au moindre
 défaut,
 Pour le bénir un jour au milieu des délices.

DU MYSTERE DE LA TRES-SAINTE TRINITE.

Sur le même Air.

QUEL est cet Océan et sans fonds et sans rive,
 Qu'on adore ici bas d'une foi simple et vive,
 D'un esprit abîmé, d'un cœur brûlant d'amour?
 Quel est ce beau Soleil que tout le Ciel révère
 A quoi sans se lasser tous les Saints font la cour?
 Quel est ce grand objet source de tout Mystère?

C'est un Etre infini, c'est la divine essence
 Qui fait voir sa grandeur et sa magnificence
 Sur un Trône éclatant fait dans l'Éternité.

splendeurs; C'est le Dieu trois fois Saint, le Monarque Su-
 preme,
 deurs, Dont on adore en trois l'Ineffable Unité,
 se. Qui ne vit que de soi, qu'en soi, que pour soi-
 même.

endance, C'est une Trinité qu'on ne sçauroit comprendre,
 nce, Qu'on doit croire et louer, mais qu'on ne fait
 entendre

ibuts : Que par begayement et par comparaison :
 uroit le dire; C'est une Trinité dont les secrètes abîmes,
 et de tributs, Sarpassent nos esprits et nos foibles raisons,
 e son empire. Et ne veulent de nous que des respects intimes.

s ces noms O Mystère profond, l'objet qui te compose,
 encore qu'il soit tout n'est qu'une seule chose,
 apénétrables, est Trin, il est Un, il est seul toat son bien
 trop haut, est ce Souverain qui peut former le monde,
 s vices, e dit qu'une parole et tout fut fait de rien,
 'au moindre tant sa divine voix est puissante et féconde.

élices. Adorable Unité, trois distinctes Personnes,
 Je te puis sonder, car soudain tu m'étonnes
 -SAINTE Par le nombre infini de tes perfections ;
 Quand je contemple en toi trois Personnes Divines.
 et deux fécondités et deux Processions,
 e suis tout ébloui si tu ne m'illuminés.

et sans rive, Trois choses du Soleil qui ne font qu'une Es-
 et vive, sence,
 at d'amour ? euvent nous faire entrer dans quelque connois-
 iel révere sance
 font la cour ? e cette Trinité par un foible crayon,
 out Mystère ? on corps tout lumineux peut exprimer le Père.
 e essence On découvre le Fils par son brillant rayon,
 fficence Et sa chaleur fait voir l'Esprit-Saint et sincère.
 ermité.

Le Père n'est qu'amour, que Beauté, que Sa-
 gesse,
 Il n'est que Sainteté, que Grandeur, que Hauteur,
 Le Fils et l'Esprit saint le sont semblablement.
 Tous trois sont infinis, tous trois sont immuables,
 Non compris, incréés, libres également,
 Heureux, Bons, Eternels, Puissans et véritables.

Chacun est le vrai Dieu, très simple et tout im-
 mense.

Bien que nous ne croyons qu'un seul Dieu par Es-
 sence.

En qui chaque attribut tout seul les comprend tous :
 En terme spécial la puissance est au Père,
 La Sagesse est au Fils qui s'est livré pour nous,
 Et la bonté convient à l'Esprit salutaire.

Je la crois fermement avec tous les Fidèles,
 Trois personnalités sont distinctes entr'elles
 Par ordre d'origine et par relation ;
 Je le crois fermement avec toute l'Eglise,
 Elles n'ont qu'un vouloir sans contestation
 Leur même sentiment jamais ne se divise.

Père, premier objet tout seul sans dépendance,
 Votre intellection fait votre subsistance :
 Vous êtes produisant et toujours improduit :
 Votre Paternité n'est point communicable.
 En elle on trouve tout, par elle tout reluit.
 Elle est de tous les biens la source inépuisable.

Fils consubstantiel à votre aimable Père ;
 Tout ce qu'on voit en vous, tout ce qu'on y révère,
 Ne peut être exprimé que fort grossièrement,
 Vous en êtes en tout l'image subsistante ;
 Sa vive expression par son entendement,
 Son verbe, son miroir, sa splendeur éclatante.

auté, que Sa. Je vous crois, Esprit Saint, autant qu'il m'est possible.
 que Hautesse, Et du Père et du Fils le nœud indivisible,
 ablement. Et le terme et leur repos de leur direction :
 et immuables, Et l'amour individu qui ne se peut dissoudre.
 ent, Et le don personnel dont la procession,
 et véritables. Et un point si profond qu'on ne peut le résoudre.
 le et tout im. Chrétien pense souvent que ce Père adorable
 Dieu par Es. Produisit son Verbe en toi d'un regard ineffable
 Et que de leur amour procède l'Esprit Saint.
 comprend tous. Contemple dans ton cœur cette Essence divine,
 Père, Et ne te rends plus sourd à la voix qui se plaint
 pour nous, Et ce qu'en l'offensant, tu cours à ta ruine.
 aire. Sitôt que tu commets quelque offense mortelle,
 Fidèles, Et qu'à la Trinité ton cœur devient rébelle,
 tr'elles. Et fais mourir ton âme, elle est dans un Enfer.
 Et dans donc plus que la mort, de ce monstre l'at-
 teinte,
 glise, Dampne tes passions, fais tête à Lucifer,
 station. Si tu veux voir un jour cette Trinité Sainte.
 livise.

dépendance, **DU MYSTERE INEFFABLE DE L'INCAR-**
 nce : **NATION.**

Sur le même Air.

produit : DIEU voyant à regret la blessure profonde
 icable. Et Adam par un fruit funeste à tout le monde,
 reluit. Et voit percé le cœur, veut enfin le guérir,
 épuisable. Et est donc le Verbe Dieu, né dans le sein du Père,
 le Père ; Et sans quitter ce sein voulant un jour mourir,
 u'on y révère, Et se couvrir d'un corps dans le sein d'une mère.
 èrement,
 ante ;
 ent,
 éclatante.

A bas esprit humain, à bas esprit superbe,
 ne comprendras pas comme le Divin Verbe,

S'est uni dans le tems à notre humanité,
 Les savans Chérubins manquent de connoissance,
 Ils sont toujours nouveaux dans cette nouveauté,
 Que de l'homme et d'un Dieu fait l'étroite alliance.

Ce prodige d'amour, ce chef-d'œuvre adorable,
 Est aux esprits créés toujours impénétrable,
 Il n'est qu'un Dieu tout seul qui les pénètre à fond:
 Empruntons humblement de la foi la lumière,
 Et sans vouloir sonder ce Mystère profond
 Consacrons lui nos cœurs en baissant la paupière.

Voici ce que Dieu fait par sa toute-puissance,
 Notre nature humaine est dans sa subsistance,
 Le Verbe par la sienne en est le vrai support :
 Elle n'a point en soi de soutien d'Hypostase ;
 Qui pourroit contempler un Mystère si haut
 Sans se pâmer d'amour, sans tomber dans l'extase.

Un Dieu s'anéantit, non quant à la nature ;
 Ce n'est point en ce sens qu'on entend l'Ecriture ;
 Ceux qui l'ont osé dire ont erré follement :
 Et quand le divin Paul tout abimé s'étonne
 C'est de voir que le Verbe en cet abaissement,
 Daigne faire avec l'homme une même Personne.

Cette étroite union qu'on nomme Hypostatique,
 L'emporte infiniment sur la Béatifique
 Et sur celle qui joint le corps avec l'esprit :
 La nature divine et la nature humaine
 Entières toutes deux ne sont qu'un Jésus-Christ
 Qui tient tout l'Univers soumis à son Domaine.

Ne blâmons pas Adam, n'abhorrons plus la
 pomme,
 Ce qui se dit de Dieu, se dit aussi de l'homme,
 Le tout devient néant, le néant devient tout,
 On ne voit point briller celui qui par tout brille,

L'infini
 Est cor

Pour
 L'Etern
 Nous ne
 Et ce V
 Pour ne
 Prend p

Tout
 Le plus
 L'Imme
 On voit
 L'Impa
 Le Mon

Le Fi
 nal
 tout ce
 ans ce
 est et
 Quoiqu
 Et tout

En ce
 chrétien
 ou Tyr
 ombat
 pour
 rule ic

Grav
 fin qu
 t que
 our l'h
 oit hu
 e Dieu

ité,
onnoissance,
nouveaueté,
pité alliance.

re adorable,
étrable,
enêtre à fond:
lumière,
fond
la paupière.

puissance,
bsistance,
support :
postase :
si haut
dans l'extase.

ature ;
nd l'Ecriture ;
ment :
étonne
aissement,
e Personne.

Hypostatique,
ve
esprit :
ine

Jésus-Christ
n. Domaine.

orrans plus la

e l'homme,
ient tout,
tr tout brille,

L'infini qui comprend de l'un à l'autre bout,
Est compris dans le sein d'une petite Fille.

Pour affranchir notre ame à Satan asservie
L'Eternel dans le tems reçoit et perd la vie,
Sous notre petitesse il cache sa grandeur,
Et ce Verbe Eternel égal à Dieu son Père,
Pour ne pas éblouir nos yeux de sa splendeur
Prend pour se revêtir notre propre misère.

Tout en est surprenant, tout en est adorable ;
Le plus riche de tous est le plus misérable :
L'immense est racourci, l'immortel est mortel ;
On voit foible le fort, la sagesse en l'enfance,
L'Impassible souffrant, dans le tems l'Eternel,
Le Monarque aux liens, la parole en silence.

Le Fils du Tout-Puissant pour l'homme daigne
naître,
Tout ce qui n'étoit point veut commencer à l'être.
Sans cesser toute fois d'être ce qu'il étoit,
Il est et serviteur et monarque suprême :
Quoique foible il détruit ce qui nous surmontoit ;
Et tout mortel qu'il est, il tue la mort même.

En ce traité de paix du Ciel avec la Terre,
Chrétien pour ton amour, Dieu déclare la guerre,
Au Tyran furieux qui te tenoit aux fers :
Combats de ton côté tout ce qui perd ton ame,
Et pour ne point bruler aux flâmes des enfers,
Prends ici jour et nuit d'une céleste flâme.

Grave en ton souvenir que ton Dieu s'humanise.
fin que par sa chair l'homme se divinise ;
Et que tu cesses d'être impur, sâle et charnel,
Pour l'homme le Sauveur se cache et s'humilie.
Soit humble et bien petit, si tu veux voir au Ciel,
Le Dieu qui par amour avec l'homme se lie.

LA NAISSANCE DE NOTRE SEIGNEUR
JESUS-CHRIST.

SUR L'AIR—*De la Chananée.*

VOICI cette heureuse journée,
Qui met fin à tous nos soupirs :
Voici la sagesse incarnée,
Qui vient remplir tous nos désirs,
Joignons nos cœurs aux cœurs des Anges ;
Chantons en ce jour plein d'éclat,
Du Verbe incarné les louanges,
D'un accent doux et délicat.

O divine métamorphose,
Le plus grand est le plus petit,
Un enfant devient toute chose,
L'Etre premier s'anéantit.
Le Créateur est Créature,
Le Tout-Puissant cherche un soutien,
Ce Monarque impassible endure,
Et le Maître de tout n'a rien.

Nos yeux découvrent l'invincible,
L'immense est dans un petit coin,
On comprend l'incompréhensible,
Le Dieu de gloire est sur du foin.

On voit la sagesse en l'Enfance.
L'Eternel est sujet au tems,
La parole est dans le silence,
Et la joye au gémissement.

Une fille produit son Père,
La source naît de son ruisseau,
Marie est une Vierge Mère,
Par un prodige tout nouveau.

Mais
Augme
En enf
Sans bl

Sitôt
Voit so
Baisant
Pleine
Com
Baise s
Et tena
Elle le

Les
a terr
et le se
Celui c
Une
Une Cr
Un cha
L'Immo

Péch
Que po
Il est c
Pour t
C'est
Qu'il é
Et c'es
Qu'il a

Quo
Il pren
Et t'ai
Il ne d

GNEUR

Mais cette Mère sans seconde,
Augmente sa Virginité,
En enfantant l'Auteur du monde,
Sans blesser son intégrité.

te.

Sitôt que cette belle Aurore,
Voit son Dieu, son Fils, son Soleil,
Baisant ses pieds elle l'adore,
Pleine d'un respect sans pareil ;
Comme son Fils elle l'embrasse,
Baise sa bouche et s'y repait,
Et tenant ses yeux sur sa face,
Elle le nourrit de son lait.

Anges ;

Les Cieux descendent sur la terre ;
La terre monte jusqu'aux Cieux,
Et le sein d'une fille enserme,
Celui qui remplit tous les lieux ;
Une Étable est un sacré Temple,
Une Crèche un divin Autel,
Un chacun adore et contemple,
L'Immortel devenu mortel.

a,

Pécheur ton Dieu n'est misérable,
Que pour te rendre bienheureux,
Il est couché dans une Étable,
Pour t'empêcher d'être orgueilleux ;
C'est pour te donner ses richesses,
Qu'il épouse ta pauvreté,
Et c'est pour guérir tes faiblesses,
Qu'il a pris ton infirmité.

Quoiqu'il soit la Sainteté même,
Il prend la forme du pécheur,
Et t'aimant d'un amour extrême,
Il ne demande que ton cœur :

L'excès de son amour te somme,
D'être à lui sans temporiser,
Puisqu'il n'a voulu se faire homme,
Qu'afin de te diviniser.

Ce Samaritain charitable,
Touché des maux du genre humain,
Guérit tes playes dans l'étable,
Ses pleurs servant d'huile et de vin:
Ce vraie Noé, vrai Patriarche,
Qui cache sa Divinité,
Nous sauve tous entrant dans l'arche
De notre foible humanité.

Quel bien pour la nature humaine
D'être unie au Verbe Divin,
Et de ne craindre plus la gêne,
Qui devoit l'accabler sans fin :
Quel honneur pour notre nature,
D'être au-dessus des purs Esprits,
Chrétien exalte sans mesure,
Ce bonheur sans fin et sans prix.

Le Roi des hommes et des Anges,
Le Souverain de l'Univers,
Qu'on voit envelopé de langes,
Nous lie à Dieu brisant nos fers :
Ce vrai Samson seul invincible,
Lié des chaines de l'amour,
N'est plus à l'homme inaccessible ;
Grands et petits lui font la cour.

Approchons de ce Fils unique,
De l'image du Tout-puissant,
Et tâchons de mettre en pratique,
Ce qu'il nous enseigne en naissant.

Un
Pour n
La cha
Et l'an

Que
Quele
Que l'
Que l'
Que
Que t
Que c
Et du

LA

sur l
CE f
Qu'on
Prenar
Retran
Ce qu
Et tier

L'a
Sera l
Immo
Sois l
Et n'a
Qui d

Le
Quoi
Quan
Tu v
Mais
Et te

Un peu de foin lui sert de Chaire,
 Pour nous prêcher l'humilité,
 La charité, la vie austère.
 Et l'amour de la pauvreté.

Que chacun tâche de renaître ;
 Que le superbe soit petit,
 Que l'avare cesse de l'être,
 Que l'impur dompte l'appétit,
 Que tout pécheur se convertisse,
 Que tout parfait soit plus parfait,
 Que chacun combatte le vice,
 Et du Sauveur sente l'effet.

LA CIRCONCISION DE NOTRE SEI- GNEUR JESUS-CHRIST.

SUR L'AIR :—Vous êtes charmante et blonde, &c.

CE fut en cette journée,
 Qu'on circoncit le Sauveur
 Prenant part à sa douleur,
 Retranchons en cette année,
 Ce qui souille notre cœur,
 Et tient notre ame enchainée.

L'an nouveau, pécheur, peut-être,
 Sera la fin de tes ans,
 Immoie à Dieu tous tes sens,
 Sois la victime et le Prêtre,
 Et n'abuse plus du tems,
 Qui doit bientôt cesser d'être.

Le Sauveur paroît coupable,
 Quoiqu'il soit le Saint des Saints
 Quand par d'orgueilleux desseins,
 Tu veux paroître impeccable,
 Mais tous tes efforts sont vains,
 Et te rendent plus damnable.

Nonobstant son innocence,
 Il se soumet à la Loi,
 Rentre Pécheur, rentre en toi,
 Pese bien ta noire offense,
 Et rougis devant ton Roi,
 Quand tu veux qu'on te dispense.

Jésus donne pour étrenne,
 Son Sang pur en ce beau jour,
 C'est l'excès de son amour,
 Qui les tire de ses veines,
 Usons de quelques retours,
 En souffrant pour lui nos peines.

Il verse sans plus attendre,
 Un peu de sang et des pleurs,
 Mais cet enfant de douleurs,
 Prétend de le tout répandre,
 Au milieu de deux voleurs,
 Pour l'homme qui n'est que cendre.

Le Père éternel lui donne
 Le très Saint Nom de Jésus,
 Ne nous épouvantons plus,
 Quand le Démon nous talonne,
 Ce nom le rend si perclus,
 Qu'il ne peut nuire à personne,

A ce nom Saint et terrible ;
 Tout genou tremble et fléchit,
 Ce seul Nom nous affranchit
 De la mort la plus horrible,
 Ce seul Nom nous enrichit
 D'un bien incompréhensible.

Beau nom que tout mon cœur aime,
 Tu fais mes plus doux appas,
 Quand on ne te maudit pas

Je sens
 Mais m
 Quand

O do
 Ma déf
 Je veux
 Mais su
 Pour ab
 De l'exi

L'A
 Sur l'A

REJO
 Enfin v
 Cet Ast
 Qui te
 Que Jé

Beau
 On n'a
 l'Étoil
 tient n
 Jésus-C

Trois
 suivan
 Pour tr
 l'éloig
 la clai

Nul
 Ce qui

Je sens une joie extrême,
Mais ma vie est au trépas
Quand j'entends qu'on te blasphème.

O doux Nom source de vie,
Ma défense et mon secours,
Je veux t'invoquer toujours,
Mais surtout à l'agonie :
Pour aller par ton secours,
De l'exil à la Patrie.

L'ADORATION DES TROIS ROIS.

Sur l'Air :—*Ah ne me flattez plus ! vous voyez
que j'expire.*

REJOUIS-toi, Chrétien, voici ta grande Fête;
Enfin voici le jour qui t'apporte la Foi.
Cet Astre que tu vois est du Ciel l'interprète
Qui te vient annoncer que Jésus est ton Roi.
Que Jésus, que Jésus est ton Roi.

Beau jour plein de bonheur, beau jour plein de
merveille,
On n'a point encore vu jusqu'ici ton pareil,
L'Etoile qui paroît en clarté sans pareille,
Vient montrer au Gentils Jésus-Christ leur Soleil,
Jésus-Christ, Jésus-Christ leur Soleil.

Trois Mages appelés du climat de l'aurore,
Suivant d'un plein vouloir l'Etoile qui leur luit,
Pour trouver la clarté que tout le Ciel adore,
S'éloignant de l'erreur la clarté les conduit,
La clarté, la clarté les conduit,

Nul embarras humain ne détient ces grands
Princes,
Ce qui nous feroit peur sert à les exciter ;

Ils quittent leurs parens, leurs Palais, leurs
 Provinces,
 Et nous pour trouver Dieu ne voulons rien quitter.
 Ne voulons, ne voulons rien quitter.

Dès qu'ils sont arrivés près de la Cité sainte
 L'Astre qui les conduit se dérobe à leurs yeux,
 Ils en sont affligés, ils sont saisis de crainte,
 Et n'attendent tous trois du secours que des Cieux.
 Du secours, du secours que des Cieux.

Hérode est tout chagrin, il se trouble, il s'étonne
 Trois grands Rois s'informant d'un Roi né de
 nouveau.

Et pour ne perdre pas sa mortelle couronne,
 Ce barbare prétend l'étouffer au berceau.
 L'étouffer, l'étouffer au berceau.

All'z, cherchez le bien, dit-il à chaque Mage,
 Quand vous l'aurez trouvé faites le moi savoir,
 J'ai dessein à mon tour d'aller lui rendre hom-
 mage,

Allez donc sans délai, j'ai désir de le voir,
 J'ai désir, j'ai désir de le voir.

Monstre de cruauté, la clameur lamentable,
 D'un innocent troupeau fera voir ton dessein
 Tu ne feins de chercher mon Sauveur adorable,
 Que pour faire mourir cet Agneau de ta main,
 Cet Agneau, cet Agneau de ta main.

Mais malgré tes efforts et malgré ta finesse
 Joseph prendra de nuit et la Mere et l'Enfant
 Les Rois s'écarteront, Dieu leur donnant l'adresse.
 Et Jésus Roi des Rois restera triomphant,
 Restera, restera triomphant.

Les Rois ayant quitté ce Tyran détestable
 L'Etoile leur paroît, ils en sont tous joyeux.

Palais, leurs
rien quitter. Disparoit, disparoit à leurs yeux.

Ces Princes pleins de foi sont ravis dès qu'ils
entrent.
Voyant sous un maillot la divine splendeur,
L'Or, la Mirre et l'Encens tous trois ils lui
présentent,
Se jettant à ses pieds pour marquer sa Grandeur,
Pour marquer, pour marquer sa Grandeur.

Chacun avec respect lui fait la révérence.
Lui consacrant son cœur, son esprit et son corps,
Et pour marque d'amour et de reconnoissance,
Lui dorant à genoux lui remet ses trésors,
Lui remet, lui remet ses trésors.

L'Or montre que des Rois il est l'auguste Maître,
L'Encens qu'il est le vrai Dieu, digne de nos
Autels,
Et la mirre fait voir qu'il a bien voulu naître
Pour mourir, et mourant racheter les mortels,
Racheter, racheter les mortels.

Les grandeurs de Jésus, les vertus de Marie
Et celles de Joseph captivent leur amour,
Mais le désir qu'ils ont d'éclairer leur patrie,
Les oblige à regret à partir pour leur Cour,
À partir, à partir pour leur Cour.

S'étant recommandés à cet Enfant Céleste,
Lui changent de chemin, quittant ce lieu sacré,
Tous trois prêchant par tout que Dieu se ma-
nifeste,
Qu'ils l'ont vû sur le foin, et qu'ils l'ont adoré,
Et qu'ils l'ont, et qu'ils l'ont adoré,

étestable
joyeux.

REFLEXIONS.

Pécheur apprens ici quand la grace t'appelle,
 A suivre sur le champ ses lumineux attraits,
 Adhere à l'esprit saint, ne lui sois plus rebelle
 Cesse de te noircir, chasseloins tes forfaits,
 Chasse loin, chasse loin tes forfaits.

Hélas, combien de fois as-tu vu son étoile !
 Combien de fois Jésus t'est-il venu chercher ?
 Il se présente à toi, mais tes yeux ont un voile
 Et ne sont clair-voyans qu'à taider à pécher,
 Qu'à t'aider, qu'à t'aider à pécher.

Si le monde et l'Enfer cherchent à l'interrompre
 Imite les trois Rois, et poursuis ton chemin
 Si tes sens débauchés cherchent à te corrompre,
 Souviens toi des tourmens qui n'auront point de fin
 Qui n'auront, qui n'auront point de fin.

Offre l'Or de l'amour, l'encens de la prière ;
 Offre le myrrhe enfin de la mort de tes sens :
 Ne cherche pas ailleurs de tes dons la matière,
 Le Sauveur nouveau ne veut de toi ces présens,
 Veut de toi, veut de toi ces présens.

Si Dieu par sa bonté t'a fait changer de vie
 Ne retourne jamais à ton sale bournier'
 Les Rois sont revenus à leur chère patrie,
 Par un autre chemin en quittant le premier,
 En quittant, en quittant le premier.

Ton cœur s'est éloigné du très haut par les vices
 Il faut pour l'approcher pratiquer la vertu,
 Jésus ne donnera les célestes délices,
 Qu'à ceux qui sous ses Loix auront bien combattu
 Auront bien, auront bien combattu.

Souver

Ne perm
 Attirez to
 Et faites
 A jamais,

A L'H

SUR

PU

De c
 En s
 Ravi
 C'

Tem
 Palm
 De D
 Au p

De
 L'au
 A fai
 De b

O
 Du R
 Mère
 Votr
 Eclat

Il
 De d
 D'hu
 Qui

Souverain Roi des Cieux, de la Terre et de l'Onde,

Ne permettez jamais que le mal regne en nous,
Attirez tous nos cœurs, ô beauté sans seconde ;
Et faites nous régner à jamais avec vous,
A jamais, à jamais avec vous.

A L'HONNEUR DE LA TRES-DIGNE MERE DE DIEU.

SUR L'AIR : — *En vain je veux celer, &c.*

PUBLIONS la grandeur
De celle dont le cœur
En s'abaissant,
Ravit le Tout-Puissant :
C'est vous Marie,
Temple sacré,
Palme fleurie,
De Dieu chérie
Au plus haut degré.

De toute éternité
L'auguste Trinité,
A fait dessein
De bénir votre sein ;
O favorite,
Du Roi des Cieux,
Mère bénite,
Votre mérite
Eclate en tous lieux.

Il n'est rien d'excellent,
De divin, de brillant,
D'humble et de doux,
Qui ne se trouve en vous :

Vierge féconde,
Miroir des Saints,
Douceur du monde,
La terre et l'onde
Sont entre vos mains.

On n'a point entendu
Qu'aucun se soit perdu,
Votre pouvoir,
Ayant fait son espoir :
Ma bonne Mère
Vous le savez,
Par vous j'espère
L'heureux salaire
Qu'on donne aux sauvés.

Ceux qui vous serviront
Un jour contempleront
Votre beauté
Dans la sainte Cité :
Médiatrice
De mon salut,
Soyez propice
A mon service
Qui vous a pour but.

Que votre humilité
Chasse ma vanité,
Et mon orgueil,
Ce dangereux écueil :
Mère très-pure,
Purgez mon cœur
De toute ordure,
Et qu'à toute heure
J'aime la pudeur.

Puisque Dieu vous élit
Pour Mère du salut,

Lo
Il
Cé
So
Et
Po
I
Et
Soy
Mo
C
De
Pou
Ait
Mal
L
Aus
Fon
Pou
R
Du
Par
De
Ten
L
Nou
De
Que
S
Div
Par
Fon
Soy

Lorsque par vous
Il descendit à nous :
Vierge fidèle,
Céleste appui,
Soyez mon aile
Et mon échelle
Pour monter vers lui.

Dans mes afflictions,
Et mes tentations,
Soyez d'abord
Mon aide et mon confort :
Que la mémoire
De votre nom
Pour votre gloire,
Ait la victoire,
Malgré le démon.

Le monde et tout l'enfer,
Aussi bien que la chair
Font leur effort
Pour me causer la mort :
Restauratrice
Du genre humain :
Par votre office
De Protectrice,
Tendez-moi la main.

Les biens que nous avons,
Nous ne les recevons
De mon Sauveur
Que par votre faveur ;
Source de Grace,
Divin canal,
Par où tout passe,
Fondez ma glace,
Soyez mon fanal.

On n'appréhende rien
 Dès qu'on vous aime bien,
 Vos bien-aimés
 Ne périront jamais :
 Que je vous aime,
 Mère d'amour,
 Jusqu'à l'extrême,
 Plus que moi-même,
 De nuit et de jour.

Je vous aime trop peu,
 Faites que votre feu,
 Me forme enfin
 Un cœur de Seraphin :
 Que si mon ame,
 Ne brûle pas
 De votre flamme
 O sainte Dame,
 Je veux le trépas.

SUR L'HYMNE

AVE MARIS STELLA.

SUR L'AIR—Où êtes vous *Birenne mon amour*

AVE MARIS STELLA, &c.

ASTRE Divin, de grâce éclairez-nous,
 Parmi les flots de la mer de ce monde :
 Porte du Ciel, nous vous saluons tous,
 Mère d'un Dieu, toujours vierge féconde.

SUMENS ILLUD AVE, &c.

Prenez nos cœurs et donnez-nous la paix
 En recevant le doux salut de l'Ange :

Règnez sur nous, et que d'Eve à jamais
Le nom fatal en votre nom se change.

SOLVE VINCLA REIS, &c.

Affranchissez ceux qui sont aux liens,
Ouvrez les yeux à ceux qui n'y voient goutte
Chassez nos maux, obtenez-nous tout bien
Durant le cours de notre triste route.

MONSTRA TE ESSE MATREM, &c.

Nous vous prions, prosternés devant vous,
Ah ! daignez donc vous montrer notre mère
Offrez nos cœurs au Rédempteur de tous
Qui voulut bien naître de vous sans Père.

VIRGO SINGULARIS, &c.

Rendez-nous doux par vos suavités,
Rendez-nous purs, ô Vierge incomparable,
Delivrez-nous de nos iniquités
Par votre main puissante et secourable.

VITAM PRÆSTA PURAM, &c.

Faites enfin que vivant chastement
Nous finissions la course en assurance,
Pour aller voir Jésus au Firmament,
Le bénir avec réjouissance.

SIT LAUS DEO PATRI, &c.

Gloire au très-Haut dans son brillant séjour,
Gloire à son Fils chef de l'homme et de l'Ânge,
Gloire à l'Esprit terme de leurs amours,
Qu'à tous trois ne soit qu'une louange.

**COMPLAINTE A LA TRES-SAINTE
VIERGE AU PIED DE LA CROIX.**

Sur le même AIR.

STABAT MATER DOLOROSA, &c.

LORSQUE Jésus attaché sur la Croix,
Mit l'Univers par sa mort aux allarmes,
Sa Mère étoit au pied de ce saint Bois,
Triste debout dans un torrent de larmes.

CUJUS ANIMAN GEMENTEM, &c.

Ce fut alors qu'un glaive de douleur
Fut enfoncé dans cette ame innocente,
Qui gémissoit au plus profond du cœur,
Sous le pressoir d'une peine assommante.

O QUAM TRISTIS ET AFFLICTA, &c.

O quels ennuis ! ô quelle affliction !
Devoit sentir cette Mère bénite,
Voyant son Fils durant sa Passion,
Entre les mains d'une troupe maudite !

QUE MÆREBAT ET DOLEBAT, &c.

Les maux affreux, l'indicible tourment
Que ce doux Fils souffroit en sa présence,
Ne produisoient qu'angoisse et tremblement,
Dans son esprit accablé de souffrance.

QUIS EST HOMO QUI NON FLERE, &c.

Qui d'entre nous ne fondroit point en pleurs,
En contemplant cette Mère qui pleure,
Et qui pourroit en voyant ses douleurs,
Ne point souffrir pour les maux qu'elle endure.

-SAINTE
CROIX.

, &c.

Croix,
mes,
ois,
mes.

m, &c.

eur
nte,
œur,
ante.

TA, &c.

on !

dite !

BAT, &c.

urment
résence,
emblement,
nce.

FLERE, &c.

oint en pleurs,
leure,
leurs,
qu'elle endure.

QUI POSSET NON CONTRISTARI, &c.

Quelle cœur d'acier ne s'affligeroit pas,
Au triste aspect de cette Mère auguste,
Qui voit mourir son Fils pour des ingrats,
Par un arrêt aussi cruel qu'injuste !

PRO PECCATIS SUÆ GENTIS, &c.

Ses yeux ont vû Jésus aux foudets soumis,
Pour les péchés d'un Peuple si barbare,
Ses yeux l'ont vu parmi ses ennemis,
Bien plus navré que Job ni que Lazare.

VIDIT SUUM DULCEM NATUM, &c.

Elle le vit pendu sur une Croix,
Abandonné des Anges et des Hommes,
Elle le vit lorsqu'il fut aux abois,
Pour le salut de tous tant que nous sommes.

EIA MATER FONS AMORIS, &c.

Mère d'amour, par vos vives douleurs,
Attirez-moi sur le Mont du Calvaire,
Pour y mêler mes larmes à vos pleurs,
Et ressentir votre douleur amère.

FAC UT ARDEAT COR MEUM, &c.

Touchez mon cœur, afin de l'enflammer,
Sur l'homme Dieu cher objet de ma flâme :
C'est lui tout seul que je désire aimer ;
C'est à lui seul que veut plaire mon âme.

SANCTA MATER ISTUD AGAS, &c.

Reine du Ciel, Mère de mon sauveur,
Espoir des Saints, espoir des misérables,
Signez graver dans le fond de mon cœur,
Sur votre Fils les plaies adorables.

TUI NATI VULNERATI, &c.

Faites-moi part des maux qu'il a soufferts,
Faites-moi part des blessures profondes
Qu'il endura pour m'affranchir des fers :
Son sang pouvoit sauver dix mille mondes.

FAC ME VERE TECUM FLERE, &c.

Que mes soupirs, mes pleurs et mes regrets,
Durent autant que durera la vie,
Et qu'avec vous, sans dire c'est assez,
Je pleure un Dieu mis en Croix par envie.

JUXTA CRUCEM TECUM STARE, &c.

Tout mon désir est d'être au près de vous,
Proche la Croix, mon unique espérance,
Pour embrasser de Jésus les genoux,
Et compatir à sa dure souffrance.

VIRGO VIRGINUM PRÆCLARA, &c.

Vierge sans pair, desnos Vierges l'honneur,
Ayez pour moi vos douceurs ordinaires
Et permettez que le deuil de mon cœur,
Suive en tous lieux vos tristesses amères.

FAC UT PORTEM CHRISTI MORTEM, &c.

Faites par tout que je porte sur moi,
D'un Dieu mourant les véritables marques,
Et que l'honneur des plaies de mon Roi,
Me soit plus cher que tout l'or des Monarques.

FAC ME PLAGIS VULNERARI, &c.

Que pour l'amour de votre aimable Fils,
Je sois sans fin navré de ses blessures,
Et que mon cœur au pied d'un crucifix,
Boive à longs traits parmi tant d'ouvertures.

Embr
Assiste
Au jour
Dù l'or

Que
Je sois
D'un fé
Pour m

Faites
Mon âme
Dù pour
Mon che

L'H
LA C

SUR

V
Ne
Ch
Tr
So
Po

INFLAMMATUS ET ASSENSUS, &c.

Embrasez-moi du feu de son amour,
Assistez-moi, ô Vierge incomparable,
Au jour des pleurs, en ce terrible jour,
Où l'on doit voir un Juge inexorable.

FAC ME CRUCE CUSTODIRI, &c.

Que par sa Croix et par sa sainte mort ;
Je sois muni d'une grace abondante,
D'un ferme espoir et d'un puissant confort,
Pour m'opposer à tout ce qui me tente,

QUANDO CORPUS MORIETUR, &c.

Faites enfin que quand mon cœur mourra,
Mon âme soit conduite dans la gloire ;
Où pour jamais elle contempera
Son cher époux, l'Auteur de sa victoire.

L'HONNEUR DE NOTRE DAME DE
LA GARDE, POUR LES MARINIERS.

SUR L'AIR : *Un jour le Berger Tircis, &c.*

ou de l'Enfant prodigue.

VIERGE Sainte, exaucez-nous,
Notre espoir est tout en vous :
Chère Dame de la Garde,
Très-digne Mère de Dieu,
Soyez notre Sauve garde,
Pour nous défendre en tout lieu.

Si vous daignez nous garder,
Nous pourrons tous hasarder,
Quelque effort que le Turc fasse,
Nous nous moquerons de lui,
En abattant son audace,
Par votre invincible appui.

Nous serons hors de dangers,
Devant ses Vaisseaux légers,
En dépit de sa furie;
Nous braverons son Croissant,
Et toute la Barbarie,
Sous votre bras très-puissant.

Qu'aucun Ecumeur de Mer,
Ne puisse nous allarmer,
Que nos Vaisseaux, nos Galères,
Et tous autres Bâtimens,
Puissent, malgré les Corsaires,
Naviger heureusement.

Lorsqu'un bruyant tourbillon,
Est poussé par l'Aquilon,
Lorsque le Tonnerre gronde,
Et que tout semble périr,
Hâtez-vous, Reine du monde,
De nous venir secourir.

Soutenez de votre bras,
Et nos vergues et nos mâts,
Fortifiez le cordage,
Les cables et les haubans,
Pour faire tête à l'orage,
Parmi la fureur des vents.

Claire Etoile de la Mer,
Montrez-vous dans le danger,

Dans la nuit la plus obscure,
Servez de Phare et de Nord,
A ceux qui sous votre augure,
Espèrent de prendre Port.

Conservez à tous momens,
Tous nos pauvres Bâtimens,
Faites que pas un n'échoue,
Quand les écueils et les flots,
Font tremblér de poupe à proue,
Les Chefs et les Matelots.

Si l'ancre vient à casser,
Gardez-nous de nous froisser,
Soyez notre ancre maitresse,
Aidez notre foible effort,
Et nous donnez quelque adresse
Pour nous guider dans le Port.

Ouvrez les yeux aux Nochers,
Pour voir de loin les Rochers,
Et quand les vagues chenues,
Font bondir le Bâtiment,
Des abîmes jusqu'aux nues,
Assistez-nous promptement.

Conservez-nous l'Artimon,
La Boussole et le Timon,
Lorsque nous courons fortune,
Au gré des vents et des flots,
Tendez la main, belle Lune,
Aux besoins de vos dévots.

Ne nous permettez jamais,
De rompre entre nous la paix,
Chassez loin, douce Marie,
Du tribor et de bas bord,
Le trouble et la crierie,
En nous tenant bien d'accord.

Chacun de nous est fâché,
D'avoir si souvent péché,
O Dame de bonne Garde,
Faites-nous ressouvenir,
Que par tout Dieu nous regarde,
Pour mieux vivre à l'avenir.

Conservez nous la santé,
La vie et la liberté,
Vous pouvez, Vierge céleste,
Nous préserver jour et nuit,
De la guerre et de la peste,
Et de tout ce qui nous nuit.

Suppliez votre cher Fils,
Qu'il bénisse nos profits,
Ajoûtez au bon passage,
Un heureux et prompt retour,
Et nous vous rendrons hommage,
Avec sentiment d'amour.

A L'HONNEUR DU ST. ANGE GARDIEN

SUR L'AIR : *Amarillis vous êtes blanche et blonde*
&c. ou de *Susanne*.

QUI d'entre nous oseroit se promettre,
Qu'un favori du Dieu de Majesté,
Le vint garder dès qu'il a reçu l'être,
Et qu'il se tint toujours à son côté ?
N'en doute nullement, un Ange est à ta suite,
Pour veiller jour et nuit sur ta conduite.

Les noms divers de l'Ange Tutelaire,
Marquent assez tous les divins emplois :
Il est ton bras contre ton adversaire,
Et ton bâton quand tu portes ta croix :
Il est ton précepteur, il t'enseigne à merveille.
Il est ton Conseiller et ton oreille.

Il est ton œil, qui sans cesse regarde,
 Tout ce qui touche et ton âme et ton corps :
 Il est ton guide, il est ta sauve-garde,
 Il te préserve et dedans et dehors :
 Il est ton boulevard et ta forte défense ;
 Il te prête en tout tems son assistance.

O quel bonheur ! quelle prérogative,
 D'avoir pour guide un des Princes du Ciel,
 Qui te protège en tout ce qui t'arrive,
 Quoique tu sois vil et matériel !
 Pèse bien devant Dieu cette faveur insigne ;
 Evite ce qui peut t'en rendre indigne.

Dès le reveil il poursuit ta paresse,
 Il te convie à quitter le chevet :
 Mais tu combats son zèle et son adresse,
 Tu dorlotant ton corps sur le duvet.
 Il a beau t'avertir ; tu fais la sourde oreille,
 Sans daigner te lever lorsqu'il t'éveille,

Le long du jour il t'anime, il t'exhorte,
 Et t'employer au secours du Prochain :
 Il voudroit bien que ta Foi demi morte,
 Te remit plus l'affaire au lendemain,
 Ne tient pas à lui que tu ne t'enrichisses,
 En rendant à chacun des bons offices.

N'est-il pas vrai que cet esprit céleste,
 Fait ce qu'il peut pour te porter au bien ?
 Mais, ô malheur ! N'est-il pas manifeste,
 Que tous tes soins ne te servent de rien ?
 Ton cœur est un rocher, ton âme est une souche ;
 Rien ne peut l'émouvoir, rien ne la touche.

Lorsque le monde ou le démon te tente,
 Il le repousse, il rend vains ses efforts.
 Que si la chair t'afflige et te tourmente,
 Il affermit l'esprit contre le corps.

Il s'y prend de tous biais pour divertir tes chûtes,
Bien que d'un cœur ingrat tu le rebutes.

T'étant noirci de quelque horrible offense,
Il te supporte, il a pitié de toi;
Et t'incitant à faire pénitence,
Il t'en obtient la grâce de son Roi.
Que s'il te voit croupir dans cet état damnable,
Il devient envers toi plus charitable.

Il te fait voir la perte de ton âme :
Il te fait voir la perte de ton Dieu.
Il t'épouvante, il t'éclaire, il t'enflamme ;
Il te poursuit en tout tems, en tout lieu.
Ton mépris, ton rebut et ta noire malice :
Ne le dégoûtent point de son office.

En te guidant, il adore, il contemple.
L'unique objet qui le rend bienheureux.
Dans tes emplois imite son exemple ;
Fais vers ton Dieu des retours amoureux,
Assiste ton prochain toujours en sa présence,
Si tu veux t'attirer son assistance.

Quand tu seras au bout de ton voyage,
Désespérant de tout secours humain,
Et que l'Enfer t'abattra le courage,
Il sera prompt à te tendre la main.
T'ayant mis à couvert du trouble et de la crainte
Tu mourras au Seigneur d'une mort sainte.

Si l'ennemi t'attaque avec main-forte,
Se ralliant avec d'autres démons,
Il aura soin de prendre bonne escorte,
Pour faire tête à tous ces rodomons.
Je n'aurois jamais fait, s'il falloit te déduire
Tous les moyens qu'il prend pour te conduire.

Ne paye plus ses soins d'ingratitude ;
 Sois lui dévot, porte lui du respect.
 En compagnie et dans la solitude,
 Sois devant lui modeste, circonspect.
 Conjure-le surtout qu'à la fin de ta course,
 Il t'aide à remonter jusqu'à ta source.

LES GRANDEURS, LA PENITENCE ET LE MARTYRE DE St. JEAN BAPTISTE.

SUR L'AIR : *Depuis longtems qu'en secret je
 vous aime, &c.*

QUE dirons-nous du fameux JEAN BAPTISTE,
 Que dirons-nous qui soit digne de lui ?
 Pour m'ériger en son Panégyriste,
 faut qu'il soit lui-même mon appui.
 Dieu l'a rendu si sublime et si grand,
 Que nul des Saints ne se trouve en son rang,
 Lui seul surpasse,
 En dons, en grace,
 Tout homme né sous le vieux Testament.

Ce Saint est grand en diverses manières ;
 Grand devant Dieu, grand devant le prochain,
 Grand en soi-même, en ardentes lumières,
 Grand en amour envers son Souverain,
 Grand en son nom, grand en sa parenté,
 Grand en vertu, grand en humilité,
 Grand en souffrance,
 Dès son enfance,
 Grand enfin en Grace et Sainteté.

Jean est Martyre, Vierge, Docteur, Apôtre,
 Plus que Prophète, Hermite et Confesseur :
 Il est un Ange et par dessus tout autre,
 C'est d'un Dieu l'auguste Précurseur.

Dieu, l'Ange et l'homme ont loué ce Héros,
 Que je voudrois louer autant qu'il faut,
 Mais ma foiblesse,
 Je le confesse,
 Ne permet pas que je vole si haut.

Elizabeth est de six mois enceinte,
 Et son cher Fils criminel en Adam,
 Lorsqu'au salut de la Vierge très-Sainte,
 Le Saint des Saints rend Saint le petit Jean.
 L'Enfant d'abord tressaillit et fait voir
 De son Sauveur le souverain pouvoir,
 Devant que naître,
 Il fait connoître,
 Vers l'Homme Dieu sa charge et son devoir.

Dès son bas âge il cherche une retraite,
 Pour contempler le trois fois Tout puissant:
 Qu'il fait beau voir ce jeune Anachorète,
 Faire la guerre à son corps innocent !
 Les purs Esprits lui font souvent la cour,
 Tandis qu'il prie et de nuit et de jour,
 Et d'heure en heure,
 Son ame pure,
 Croit en lumière aussi-bien qu'en amour.

Pour nourriture il a des sauterelles,
 Et tout au plus quelques rayons de miel.
 Il se choisit des Croix toujours nouvelles
 Pour nous montrer l'étroit chemin du Ciel.
 Il couche à terre, il ne boit que de l'eau ;
 Son pauvre habit est de peau de chameau,
 Et pour tout dire,
 Son long martyre,
 Fait endurer son corps jusqu'au tombeau.

Le
 Etant
 Dit à S
 Je le v
 Le S
 Qui d

Baptis
 Jean
 Et qu'
 Lors d
 Il crie
 Voie
 Mes y

Qui ve
 Lors
 Pour s
 Ils n'o
 Je ne s
 Je n
 Que l'a

Que v
 Cro
 De dél
 Ce me
 Si je p
 Alle
 Non

Qu'il

Le Fils de Dieu, ce monarque suprême,
Etant un jour sur le bord du Jourdain,
Dit à Saint Jean, donne moi le Baptême,
Je le veux bien recevoir de ta main :

Le Saint recule, et lui dit : Ah ! c'est moi
Qui doit, Seigneur, être lavé par toi,

Jésus persiste,
Et Jean Baptiste
Baptise enfin son Sauveur et son Roi.

Jean voit Jésus qu'il chérit, qu'il contemple,
Et qu'il voudroit qu'on connût en tout lieu,
Lors de son doigt, de parole, et d'exemples,
Il crie à tous : *voici l'Agneau de Dieu.*

Voici, mortels, le véritable Christ ;
Mes yeux ont vu sur lui le Saint Esprit :

Venez vous mettre
Sous ce bon maître,
Qui veut de vous un cœur humble et contrit.

Lorsque les Juifs s'adressent à ce Nonce,
Pour s'informer s'il est le Roi des Rois ;
Ils n'ont de lui que cette humble réponse ;
Je ne suis rien que le son d'une voix.

Je ne suis point le Christ, cet homme doux :
Que l'amour même immolera pour tous :

Ce vrai Messie,
Fils de Marie,
Que vous cherchez est au milieu de vous.

Croyez, dit-il, que je ne suis pas digne
De délier même ses souliers.

Ce me seroit une faveur insigne,
Si je pouvois baiser ses sacrés pieds :

Allez à lui comme à votre soutien,
Non pas à moi qui suis moins que le rien.

Criez, de grace,
En pleine place,
Qu'il est le Christ notre souverain bien.

Pensons ici combien Jean s'humilie,
 Lorsqu'il pourroit passer pour le Sauveur,
 Il dit à tous, je suis la voix qui crie,
 De rendre droits les sentiers du Seigneur.
 Et nous, hélas ! loin de nous abaisser,
 Nous nous piquons dès qu'on nous veut blâmer :
 La moindre injure
 N'est que trop dure,
 Pour nous aigrir et pour nous offenser.

Ce grand Héros aussi pur que modeste,
 Approche Hérode, et d'un ton généreux,
 Le reprenant de son horrible inceste,
 Il lui fait voir qu'il est un scandaleux.
 Sire, dit-il, j'ai honte ; je frémis
 De tant de maux que vous avez commis :
 Quittez la femme
 Qui perd votre ame ;
 Ce sale amour ne vous est point permis,

Hérodias, cette femme impudique,
 Toute en fureur et toute hors de soi,
 Regarde Jean comme un fâcheux critique.
 Et sans relâche elle presse le Roi.
 Ah ! lui dit-elle, ah ! vous me feriez tort,
 Si vous trompiez notre premier accord,
 Faites donc prendre,
 Sans plus attendre,
 Notre Censeur, et qu'on le mette à mort..

Ce Roi brutal piqué jusqu'à la rage,
 Fait garroter le divin Précurseur.
 Car bien qu'il craigne un si saint personnage,
 Il veut pour tant plaire à sa belle sœur.
 On prend le Saint, on le traîne au cachot,
 Mais rien n'abat ce grand cœur sans défaut..

Plus on le fâche,
Et plus il tâche
De soutenir l'intérêt du Très-Haut.

Jean ne craint rien, quoiqu'on fasse, qu'on dise,
Hérode à beau le tenir en prison,
Son corps lié, son esprit en franchise,
Il souffre en paix et vaque à l'oraison.

Il est content que son sang soit versé,
Pourvu que Dieu ne soit plus offensé.

Sa seule offense

Fait sa souffrance ;

C'est pour Dieu seul qu'il est intéressé.

Hérodias veut que sa fille danse,
L'ayant ornée et couverte d'atour,
Lorsque le Roi, le jour de sa naissance,
Fait un festin aux plus Grands de sa Cour :

Cette effrontée entend si bien le bal,
Que ses beaux tours charment un Roi brutal.

La Compagnie :

En est ravie,

Et chacun dit qu'on n'a rien vu d'égal.

Le Roi qui lors tout honneur abandonne,
Qui dit, demande ce que tu voudras.

Quant il faudroit partager ma Couronne
Je te promets que soudain tu l'auras.

Il jure même; et sans plus marchander
La baladine ose lui demander,

La tête auguste.

De l'Homme juste.

Qui leur prêchoit sans rien appréhender.

Hérode ici témoigne qu'il se fâche

De sa promesse et son jurement.

Mais il se rend, cet inhumain, ce lâche,

Et dit qu'on aille au cachot promptement.

Jean se prosterne, et d'un air plein d'appas,
Dit au bourreau de ne l'épargner pas :
Il veut qu'en porte
Sa tête morte,
Pour condamner Hérode en son repas.

Hérodias prend cette sainte tête,
Et d'un poinçon qui retient ses cheveux,
Perçant à jour la langue du Prophète,
Elle s'écrie : on a rempli mes vœux,
Sa fille ensuite ayant pris le bassin,
Court au Tyran tout plongé dans le vin.
Cette danseuse,
Fierre et joyeuse,
Fait voir la tête à tous ceux du festin.

O justes Cieux ! pouvez-vous voir ce crime,
Sans écraser ce Roi voluptueux ?
Le chef de Jean que tout le monde estime,
Est le jouet d'un Prince incestueux.
Cruel Hérode, indigne d'être Roi,
Reçois ce plat plein de sang et le bois :
Ame barbare,
Cet Homme rare,
Tout mort qu'il est prêche encore contre toi.

Voilà le prix d'une vaine danseuse :
Voilà les maux que fait la volupté.
Voilà la fin sanglante et glorieuse
Du saint Martyr de la pudicité,
Fuyez, jeunesse, et la danse et l'amour ;
Qui troubleront votre ame au dernier jour.
Durant la danse,
Le Démon pense
A votre perte, en tournant à l'entour.

Grand Précurseur, miroir de pénitence,
Obtenez-moi de me mortifier.

Tous fûtes saint devant votre naissance ;

Obtenez-moi de me sanctifier.

Ange incarné, voix du Verbe divin,
Guidez mes pas par le plus sûr chemin.

Brûlez mon âme

De votre flamme,

Pour vivre en Dieu, mon principe et ma fin

SAINT PIERRE PLEURANT.

Sur l'Air : *Ah ne me flattez plus, vous voyez
que j'expire, &c.*

PIERRE en suivant les pas du souverain Mo-
narque,

Un pêcheur de poissons devient d'hommes pé-
cheur ;

D'un vil matelot qui conduit une barque,

Le Pilote et le Chef du Vaisseau du Seigneur,

Un Vaisseau, du Vaisseau du Seigneur.

Il tient les Clefs du Ciel de la main du Messie,

Qui le long de la Mer le prévint et l'élut ;

C'est lui qui peut lier, et c'est lui qui délit ;

Qui ne suit ce Pasteur n'aura point de salut,

N'aura point, n'aura point de salut.

Mais laissons maintenant tant de prérogatives,

Un Apôtre si saint qu'on révère en tous lieux ;

Chantons les pleurs amères et les sources d'eaux

vives,

Que son cœur pénitent fait couler de ses yeux,

Qu'il fait couler, fait couler de ses yeux.

Jésus prédit le soir de la Cène dernière,
Que les siens, cette nuit, lui manqueroient de foi;
Pierre répond alors, d'une voix prompte et fière,
Qu'il tiendra toujours bon, présumant trop de soi,
Présumant, présumant trop de soi.

Sachez, Seigneur, dit-il, qu'encore que tous
les autres
Fussent scandalisés, je ne le serai point.
Je vous suivrai partout comme chef des Apôtres,
Faut-il par la mort, Jésus, vous être joint,
Jésus, vous, Jésus, vous être joint.

Le Seigneur lui repart : devant que le Coq chante
Tu m'abandonneras m'ayant nié trois fois.
A ces mots surprenans, le troupeau s'épouvante
Et Jésus sort soudain pour penser à la Croix.
Pour penser, pour penser à la Croix.

Pierre au Jardin s'endort, son bon Maître
l'éveille,
Et va s'offrir lui-même au pouvoir des soldats.
Judas vient ; on le prend ; Pierre faisant merveille
Coupe une oreille à Malque et son cœur ne craint
pas,
Et son cœur, et son cœur ne craint pas.

Mais en suivant Jésus, il sent naître la crainte,
Puis il s'avance encore, animé par l'amour,
Et la peur lui donnant une plus forte atteinte,
Il tremble tout de bon s'approchant de la Cour,
S'approchant, s'approchant de la Cour.

Sitôt qu'il met le pied au Palais de Caïphe,
Il méconnoit Jésus, il lui tourne le dos ;
Une servante alors Portière du Pontife,
Le voit près du foyer et lui tient ce propos,
Et lui tient, et lui tient ce propos.

rière,
oient de foi;
te et fière,
trop desoi,
re que tou

ant.
es Apôtres,
e joint,
e Coq chant
s fois.
épouvante
la Croix.

bon Maître
es soldats.
ant merveille
œur ne crain
pas.
re là crainte
amour,
e atteinte,
de la Cour,
our.

e Caïphe,
dos ;
tife,
ropos,

N'es tu point de ceux-là qui sont sous la conduite

De ce grand criminel que tu suis pas à pas ?
Pierre ne pouvant plus recourir à la fuite,
qui répond lâchement, je ne le connois pas,
ne le, je ne le connois pas.

Il profere trois fois cet horrible blasphème ;
joutant le serment à l'infidélité :
t bien loin de rentrer sur le champ, en soi-même,
est encore au feu quand le Coq a chanté,
quand le Coq, quand le Coq a chanté.

Après le chant du coq, Jésus regarde Pierre,
de ce seul regard est vivement touché.
Le regard amoureux brisant son cœur de pierre,
se dispose à sortir pour pleurer son péché,
pour pleurer, pour pleurer son péché,

Par ce regard puissant, Jésus semble lui dire,
h ! Pierre, et depuis quand ne me connois-tu pas ?
son infidélité m'est un plus dur martyre
que les coups, les mépris, les affronts, les crachats,
es affronts, les affronts, les crachats.

N'as-tu pas confessé, me rendant témoignage,
que j'étois le vrai Christ, le Fils du Dieu vivant ?
es-tu pas par ma main échappé du naufrage,
quand les flots t'étonnoient, agités par le vent,
gités, agités par le vent,

Où sont les beaux sermens de cet homme in-
domptable ?
u'est ton zèle indiscret au besoin devenu ?
est-tu pas un menteur ? suis-je pas véritable ?
Pierre, je l'avois dit, je t'avois bien connu,
et t'avois, je t'avois bien connu.

Où sont tous mes bienfaits et tes belles promesses,
 Qu'en déflant la mort tu faisois depuis peu ?
 Toi seul plus que les Juifs m'accable de tristesse,
 Tant je trouve inhumain ton cruel désaveu,
 Ton cruel, ton cruel désaveu.

Quoi, Pierre ! falloit-il rendre sitôt les armes ?
 Falloit-il sans combat me renier ainsi ?
 Ingrat, vas loin de moi, va répandre des larmes
 Sur l'énorme péché dont ton cœur s'est noirci,
 Dont ton cœur, dont cœur s'est noirci.

Pierre sort, il s'en va chercher la solitude.
 Son esprit travaillé de tristesse et d'ennuis.
 Il sent si vivement sa noire ingratitude,
 Qu'il veut passer en pleurs et les jours et les nuits
 Et les jours, et les jours et les nuits.

Son parjure effronté, sa noire perfidie,
 Le poursuivent par tout, le font partout souffrir.
 Son ame lui paroît toujours plus enlaidie ;
 Il s'obstine à pleurer jusqu'au point d'en mourir,
 Jusqu'au point, jusqu'au point d'en mourir.

Lorsqu'il entend le coq, il gémit, se lamente :
 Son cœur est déchiré par un remord cuisant.
 S'il est auprès du feu, s'il voit quelque servante,
 Il tremble et son forfait à ses yeux est présent,
 A ses yeux, à ses yeux est présent.

Mais de tous les objets c'est son aimable Maître
 Qui cause dans son cœur le plus rude tourment.
 Il se croit mille fois plus ingrat que le traître.
 Qui pour trente deniers l'a trahi lâchement,
 L'a trahi, l'a trahi lâchement.

Il pâlit, il frémit, il est couvert de honte,
lorsqu'il veut de Jésus embrasser ses genoux,
il fait quatre ou cinq pas, mais la peur le surmonte,
il se sert de ses pleurs pour calmer son courroux,
pour calmer, pour calmer son courroux.

Pierre en ce triste état, attend d'un esprit ferme
Une prochaine mort : il meurt à tout moment,
mais Dieu qui de ses ans tient en main le terme,
veut qu'il soit le miroir des parfaits pénitens,
des parfaits, des parfaits pénitens.

Pécheur, Pierre est tombé, lui qui bravoit l'orage,
lui qui passoit les mers sans craindre aucun écueil.
Le Seigneur a permis qu'il ait fait ce naufrage,
pour chasser de son cœur le démon de l'orgueil,
le démon, le démon de l'orgueil.

Dans ce péché, Dieu veut que le chef compatisse,
aux membres qui suivront son infidélité,
et que l'homme ignorant, foible ou plein de malice,
se jettant à ses pieds, n'en soit point rebuté,
n'en soit point, n'en soit point rebuté.

Les Cèdres du Liban sont abattus par terre :
On voit dans un clin d'œil les colonnes à bas.
Crains, pécheur, crains partout ; car tout te suit
la guerre ;
Garde-toi de l'orgueil parmi tous tes combats,
parmi tous, parmi tous tes combats.

Recours aux yeux de Dieu, source de tout
remède,
Et pousse des sanglots du profond de ton cœur.
Dieu te fera sentir ses bontés et son aide,
s'il te voit humble et doux, et percé de douleur,
Et percé, et percé de douleur.

Notre Saint a levé la coupe avec la peine
Du triple désavœu qu'il pleuroit tous les jours.
Fais de l'eau de tes pleurs une vive fontaine ;
Et si Dieu t'a lavé, tiens-toi net pour toujours,
Tiens-toi net, tiens-toi net pour toujours.

SAINT PAUL CONVERTI.

SUR L'AIR : *Petits Agneaux si vous errez sans*
Maître, &c.

PAUVRE pécheur, l'horreur de tes offenses,
Te fait craindre à bon droit d'un Dieu le Juge-
ment,
Mais tu dois réveiller toutes tes espérances,
Et recourir à Dieu voyant mon changement.

C'est Paul, c'est moi qui veux te faire entendre
Avec quelle bonté le Sauveur me prévint.
Vois comme je fus pris lorsque je voulois prendre
Admire ici comment mon changement survint.

Lorsque les Juifs lapidoient Saint Etienne,
Je gardois les habits, ambrassé de couroux,
Acause qu'il étoit de la secte Chrétienne
Mes mains sans le frapper le frappaient plus qu'
tous.

Ce grand martyr sous la grêle des pierres
Expire à deux genoux en priant Dieu pour moi.
S'il n'eût offert à Dieu des vœux et des prières,
Jamais chez les Gentils je n'eus porté la Foi.

Pour soutenir les Loix du Judaïsme,
Tout me sembloit aisé, rien n'étoit périlleux.
Je brûlois de dépit pour le Christianisme
Qui faisoit tous les jours des progrès merveilleux.

J'allo
La rage
J'en avo
J'étois c

Ne re
Un éclai
Et Jésus
M'abatta

Saul, S
Je répon
Je suis, r
Je suis d

Ce fam
sembloit
Jésus en
Je n'en s

Tout é
Jeux qu
Chacun e
Je dis alo

Saul, r
Je que je
Je me lè
Et l'on n

J'y fu
Mes yeu
Un Disc
Dans un

J'allois par tout garrotter les Fidèles,
La rage dans le cœur, au poing le coutelas.
J'en avois tout pouvoir dans des lettres cruelles;
J'étois en cet état au chemin de Damas.

Ne respirant que sang et que menaces,
Un éclair lumineux vint mes yeux éblouir;
Et Jésus qui vouloit me combler de ses graces,
M'abattant du cheval me fit savoir ouïr.

Saul, Saul, d'où vient que tu me persécutes?
Je réponds en tremblant : Qui me parle, Seigneur ?
Je suis, répond la voix, Jésus que tu rebutes :
Je suis dans les Chrétiens l'objet de ta fureur.

Ce fameux coup de la Grace Divine
Sembloit m'anéantir, et il m'a conservé.
Jésus en me frappant, m'aveugle et m'illumine.
Je n'en suis abattu que pour être élevé.

Tout étonné je pâlis, je frissonne,
Ceux qui me sont autour en sont transis d'effroi.
Chacun entend la voix sans découvrir personne.
Je dis alors, Seigneur, que voulez-vous de moi ?

Saul, me dit-il, va savoir dans la Ville
Ce que je veux de toi jusques à ton trépas.
Je me lève ; on me prend comme un enfant docile,
Et l'on me conduisit par la main dans Damas.

J'y fus trois jours sans manger et sans boire,
Mes yeux étant couverts d'une profonde nuit.
Un Disciple m'apprit que Jésus Roi de gloire,
Dans une vision lui dit tout ce qui suit.

Va trouver Saul, chef-d'œuvre de ma grace
Que j'ai sur le chemin abattu tout d'un coup.
Va lui faire-savoir ce que je veux qu'il fasse,
Et dis-lui de ma part qu'il doit souffrir beaucoup.

Je l'ai choisi pour courir les Provinces,
Sans craindre de la mort les évidents périls.
Il portera mon Nom devant les plus grands Prin-
ces,
Devant le peuple Juif, et devant les Gentils.

Ayant ouï ce récit d'Ananie,
Il m'impose les mains et sur le champ je vois.
Dès qu'il m'a baptisé, mon erreur est bannie :
Je ne vis qu'en Jésus, et Jésus vit en moi.

C'est dans ce bain que je lave mon crime.
Là plein du Saint Esprit je renaïs du tombeau.
De Saul victorieux j'y devins Paul victime ;
Et de Loup ravissant je devins un Agneau.

On reconnut d'abord à mes paroles
Que j'étois un Docteur plein d'amour pour la
Croix,
Que j'avois en horreur le culte des Idoles,
Que Jésus m'unissoit à ses divins emplois.

Les uns craignoient que je fisse une feinte,
Et de voir quelques excès de mon aversion.
Les autres pleins de joie, et sans aucune crainte,
Rendoient grâces à Dieu de ma conversion.

Ne craignez point, leur di-je, mes chers frères.
Vous n'avez plus en moi Saul grand persécuteur.
Je suis Paul converti, qui de nos saints Mystères
Veux bien être en tous lieux l'humble Prédicateur.

Dès ce moment je tâchai de confondre
Les Juifs qui se moquoient d'un Dieu mort sur la
Croix.

La Grace m'éclairant, m'apprenoit à répondre,
Ne craignant des Savans le nombre ni le poids.

On voit par moi changer, d'une heure à l'autre,
Le mépris de la Croix, en respect, en amour.
Les Chrétiens me donnoient le nom de Grand
Apôtre ;

Mais j'étois à mes yeux plus petit chaque jour.

En combattant l'aveugle Idolâtrie,
J'avois tout contre moi, Pays, Princes et loix.
Mais je foulois aux pieds, Princes, Loix et Patrie.
Établissant ainsi l'Empire de la Croix.

On me nommoit un imposteur, un traître,
Un impie, un trompeur, du démon le support.
Mais ces noms m'étoient doux par le nom de mon
Maître,

Pour qui j'aurois voulu cent fois souffrir la mort.

J'ai de l'Enfer enfin renversé les maximes,
J'ai plus que d'une fois du monde fait le tour.
J'ai remis les vertus en la place des crimes,
Et j'ai dans l'Univers mis l'Evangile au jour.

J'ai fait sur l'eau trois dangereux naufrages.
On m'a battu trois fois avec grande rigueur.
On m'a chargé de fers, de cailloux et d'outrages ;
Mais Dieu dans ces tourmens ranimoit ma vigueur.

De toutes parts chacun m'a fait la guerre ;
Domestiques, amis, faux frères, étrangers.
J'ai couru cent périls et sur mer et sur terre ;
Et j'ai bravé la mort parmi tous ces dangers.

Malgré l'Enfer et sa noire tempête,
J'ai suivi les sentiers que Jésus a battus,
Après mille combats on m'a tranché la tête,
Qui bondit par trois fois, et dit trois fois Jésus.

C'est à mon Dieu que je dois la victoire
Des verges, des cailloux, des prisons et des fers.
C'est sa protection qui mérite la gloire,
De tant de divers maux pour sa cause soufferts.

Chrétien de nom, tes fréquente rechûtes
Causent à Jésus-Christ une nouvelle mort.
Il te comble de biens, et tu le persécutes,
Ingrat ! jusques à quand seras-tu dans ton tort ?

Ne mène plus cette vie animale
Que combat l'Esprit Saint et qui dément ta foi.
Que ta conversion prompte et générale ;
Quelle parte du cœur et dure autant que toi.

Dieu m'a donné l'immortelle couronne,
Pour avoir combattu pour son nom vaillamment.
Veux-tu qu'après ta mort, sa bonté te la donne
Combat pour son honneur jusqu'au dernier moment.

SAINT EUSTACHE, MARTYR.

SUR L'AIR, *Où êtes vous Birenné mon amour, &c.*

JÉSUS.

QUE t'ai-je fait, Placide réponds moi ;
Que t'ai-je fait que tu me persécutes ?
Je suis Jésus mort sur la Croix pour toi ;
Je te poursuis, bien que tu me rebutes.

PLACIDE.

Pardon, Seigneur, de tout ce que j'ai fait ;
 Apprenez-moi ce qu'il faut que je fasse.
 Pour m'en punir et m'en rendre parfait,
 Je ne vois rien que pour vous je n'embrasse.

JESUS.

Va sans délai, va prendre tous les tiens
 Va recevoir avec eux le Baptême :
 Dès le moment que vous serez Chrétiens
 Vous souffrirez pour l'amour de moi-même.

EUSTACHE.

Je suis Chrétien, et tout prêt à souffrir
 Que vous m'ôtiez enfans et biens et femme,
 Les plus grands maux qui se pourront offrir
 Pour votre amour seront doux à mon âme.

JESUS.

Tu prendras tout, enfans et femme et biens,
 On te dira le Job, l'Evangélique.
 Tu tiens bon comme font tout les miens,
 Tu feras voir un amour héroïque.

EUSTACHE A SA FEMME.

Suivons Jésus, ô ma chère moitié ;
 Bénissons-le de ce qu'il nous décharge.
 Tous nos amis ont manqué d'amitié,
 Dès qu'il m'ont vu sans argent e sans charge.

THEOPISTE.

Je le bénis avec vous de nos croix,
 Joignons nous des terres de l'Empire:

Allons gémir tous quatre dans un bois,
En attendant de souffrir le martyre.

EUSTACHE.

Cher Nautonnier, par pure charité,
Voudriez vous nous passer en Egypte :
Soyez touché de notre pauvreté :
Vous en aurez devant Dieu le mérite.

LE NAUTONNIER.

Embarquez-vous, et traversons les mers.
Parmi ces eaux je me sens tout en flamme,
Au premier port, malgré tes pleurs amers,
Te débarquant, je veux ravir ta femme.

EUSTACHE.

Quel déplaisir ! hélas ! quel crève-cœur,
Ce Nautonnier me ravit ma colombe.
Mon Dieu, mon tout, qui voyez ma douleur,
Secourez-moi, car sans vous je succombe.

THEOPISTE.

Nou, chaste Epoux, ne vous allarmez pas,
Allez en paix, allez mon cher Eustache,
Soyez certain que jusqu'à mon trépas,
Je garderai ma pureté sans tache.

EUSTACHE.

Mes chers enfans, pleurons ici tous trois,
En délaissant dans ce fatal navire,
Le chaste sein qui vous porta neuf mois,
Ah ! qui pourroit exprimer mon martyre ?

Venez
Sortez h
Pour m'e
De cette

Deux a
Et je ne
Je n'ai p
Pour m'y

Mon b
Je te prom
Le Ciel p
Le roc po

Graces
Moi qu'o
Pour vête
Tant il es

Allez e
Cherches
Mon Ch
Car il va

Pauv
Notre E

CHAQUE ENFANT.

Venez à moi, cher père, venez tôt :
Sortez hélas ! sortez de la rivière,
Pour m'affranchir par l'aide du Très-Haut,
De cette dent cruelle et carnacière.

EUSTACHE.

Deux animaux emportent mes deux fils,
Et je ne puis aider ni l'un ni l'autre.
Je n'ai plus rien qu'un petit Crucifix,
Pour m'y coller comme le grand Apôtre.

UN PAYSAN.

Mon bon ami, viens garder mes troupeaux :
Je te promets le pain sec du ménage,
Le Ciel pour toit, pour maison les coupeaux,
Le roc pour lit, l'eau pure pour breuvage.

EUSTACHE.

Graces à Dieu, je garde des moutons,
Moi qu'on a vu commander une armée :
Pour vêtemens j'ai de pauvres haillons,
Tant il est vrai que tout n'est que fumée.

L'EMPEREUR TRAJAN.

Allez chercher Placide le Guerrier,
Cherchez le bien, et par mer et par terre.
Mon Chef par lui sera ceint de lauriers,
Car il vaincra ceux qui me font la guerre.

LES DEPUTES.

Pauvre berger, quittez là vos brebis,
Notre Empereur veut essuyer vos larmes :

Dépouillez-vous, prenez ces beaux habits,
Et de ce pas venez charger les armes.

EUSTACHE.

Dieu de mon cœur, j'adore vos desseins,
Lorsque je vais combattre pour l'Empire :
Faites grand Dieu, qu'en imitant vos Saints,
Je puisse un jour inourir par le Martyre.

LE CADET DES DEUX FRÈRES.

Cher compagnon, quel pays est le tien ?
Contons ici tous deux nos aventures.
Délassons-nous par ce doux entretien.
Et bénissons l'Auteur des Créatures.

L'AÎNÉ.

Je ne sais point quel est mon lieu natal,
Mais je sais bien qu'un Lion effroyable
Me prit aux dents quand par un coup fatal,
Un Loup ravit mon frère tout aimable.

J'étois tout seul sur le bord d'un ruisseau
Quand je perdis Eustache mon doux père.
Je vis hélas ! qu'un patron de Vaisseau,
Osa ravir Théopiste ma mère.

Depuis ce tems j'ai toujours désiré
Qu'on m'en donnât quelque bonne nouvelle,
Mais c'est en vain que j'ai tant soupiré,
Ah ! d'y penser ma croix se renouvelle.

LE CADET.

O qu'elle joie ! ô quel moment heureux !
Vous êtes donc Agapit mon bon frère.
Mais que nos cœurs seroient bien plus joyeux
Si nous n'étions et sans père et sans mère.

Conso
Quelle fa
Voici le
Ah mes c

Rendo
Et soupi
Qu'avan
S'est relé

Allons
J'ose esp
Obtiendr
Lorsqu'il

Grand
Ah ! Mon
Ces deux
Sont mes

Mon c
Relevez-
Apprene
Que vot

Un N
Lorsqu'
Mais le
En l'écr

Chèr
Chère

THEOPISTE.

Consolez-vous mes enfans bien-aimés,
 Quelle faveur, quelle rencontre heureuse !
 Voici le sein qui vous tint renfermés ;
 Ah mes chers fils que mon âme est joyeuse !

Rendons tous trois, rendons grâces à Dieu,
 Et soupirons, en priant sans relâche,
 Qu'avant la mort nous sachions en quel lieu,
 S'est relégué votre cher père Eustachie.

Allons nous en trouver le Général,
 J'ose espérer que ma douleur amère,
 Obtiendra tout de son cœur libéral,
 Lorsqu'il saura que je suis votre mère.

Grand Général, j'ai perdu mon Epoux :
 Ah ! Monseigneur ! ah ! que ma perte est grande !
 Ces deux Soldats qui combattent sous vous,
 Sont mes deux fils qu'humblement je demande.

EUSTACHE.

Mon cœur ressent votre extrême douleur ;
 Relevez-vous, ô femme infortunée !
 Apprenez-moi d'où vous vient ce malheur,
 Que votre époux vous ait abandonnée.

THEOPISTE.

Un Nautonnier me retint dans son bord,
 Lorsqu'il remit mon cher Eustache à terre,
 Mais le Très-Haut vengea soudain ce tort,
 En l'écrasant par un coup de tonnerre.

EUSTACHE.

Chère moitié, Dieu du Ciel, quel bonheur !
 Chère moitié, ma chaste Théopiste,

Ne pleurez plus, bénissons le Seigneur :
Voici celui pour qui vous êtes triste.

THEOPISTE.

Mes chers enfans pour qui j'ai tant pleuré,
Embrassez-moi ; mon cœur tressaillit d'aise.
Tenons-nous prêts, car il est assuré,
Que nous mourrons tous quatre sur la braise.

L'EMPEREUR ADRIEN.

Viens rendre honneur à nos Dieux immortels,
De qui tu tiens tes enfans et ta femme ;
Brûle l'encens aux pieds de leurs Autels,
Si tu ne veux brûler dans cette flamme.

EUSTACHE.

C'est à Jésus que je dois cet honneur,
C'est à lui seul que je rends ces hommages,
Pour tes faux Dieux, objets de mon horreur,
Je ne leur dois que mépris et qu'outrages.

ADRIEN.

Enfermez-le dans ce Taureau d'airain,
Sa Femme aussi, ses deux enfans encore :
C'est par le feu que j'en veux voir la fin,
Pour apaiser nos grands Dieux que j'adore.

TOUS LES QUATRE.

Doux Jésus-Christ, qui possédez nos cœurs,
Embrassez-les de vos divines flammes,
Nous vous prions de nous rendre vainqueurs,
Et dans le Ciel vouloir placer nos ames.

SUR L'

UNI
Renou
Pour en
Le nou
Pesons
D'un S

Laiss
Tous c
Et de J
Car le S
Voyons
Reveille

Dieu
Il lui re
Son fils
L'espo
Il lui d
Où sor

Ce f
Qui fu
Dès qu
Livre s
Il dit e
Que la

Pes
Il ne
Il ne
Croire

A L'HONNEUR DE ST. JOSEPH,

EPOUX DE LA STE. VIERGE.

SUR L'AIR—*Amarillis vous êtes blanche et blonde,
&c. ou De Susanne.*

UNISSONS-NOUS avec les chœurs des Anges,
Renouvellons la joie et la ferveur,
Pour entonner de Joseph les louanges,
Le nourricier et gardien du Sauveur ;
Pesons les qualités, admirons les merveilles,
D'un Saint dont les grandeurs sont sans pareilles.

Laissons à part son illustre naissance,
Tous ces Ayeux, ces Princes et ces Rois,
Et de Joseph révérons la puissance,
Car le Sauveur se soumet à ses loix.
Voyons en abrégé ses vertus héroïques.
Reveillons notre amour par ses pratiques.

Dieu le choisit pour son dépositaire ;
Il lui remet deux gages précieux ;
Son fils unique et sa très-digne Mère ;
L'espoir du monde et l'ornement des Cieux ;
Il lui donne à garder l'Arche de l'Alliance,
Où sont tous les trésors de son Essence,

Ce favori de la Trinité Sainte,
Qui fut toujours un ange en pureté,
Dès qu'il connoît que Marie est enceinte,
Livre son âme à la perplexité.
Il dit dans son esprit, comment se peut-il faire
Que la femme que j'ai soit vierge et mère ?

Pesant l'état de sa céleste Epouse,
Il ne dit mot pour ne la diffamer.
Il ne veut pas, comme une âme jalouse,
Croire rien d'elle ; il ne la peut blâmer.

Il soupire, il gémit, et d'amour et de crainte,
 Losqu'il songe à quitter la Vierge sainte.

La Vierge voit Joseph à la torture,
 Sans que pourtant elle ose l'avertir
 Qu'elle a conçu l'auteur de la nature;
 Elle désire en tout s'anéantir.
 Elle attend humblement que Dieu le lui déclare,
 Et supporte en répos qu'il se sépare.

Tandis qu'il dort, l'ange lui dit—courage,
 Marie en soi, porte le Saint des Saints :
 L'Esprit Divin a formé cet ouvrage,
 Pour du Très-Haut accomplir les desseins.
 Sois son heureux époux, chasse loin toute crainte;
 Et conduis avec soin Marie enceinte.

Quand ce Saint voit dans le fond d'une crèche,
 Le Roi de gloire anéanti pour nous,
 Tout étonné des vertus qu'il nous prêche,
 Il se prosterne et l'adore à genoux.
 Il ne craint plus les maux qu'avoit causé la pomme,
 Il tient entre ses bras un Dieu fait homme.

Quelle faveur ! quel rare privilège !
 Il a chez soi Marie et son Enfant :
 Il les nourrit, les soutient, les protège,
 Leur fait la cour, les guide et les défend.
 Il les sauve tous deux d'Hérode, plein de rage,
 Qui des Saints innocens fait le carnage.

Lis avec soin tout le Saint Evangile,
 Et tu verras que Joseph ne dit rien,
 Tant il se plaît à se tenir tranquille,
 En s'occupant de son souverain bien.
 Il aime à se cacher comme un Anachorète,
 Pour bien jouir de Dieu dans sa retraite.

Sans so
 Le Fils d
 Sa maiso
 Où l'on
 Cet ador
 Et leur c

Cet In
 Grand en
 Chérit si
 Qu'il la
 Dans son
 Plus il es

Ce sair
 Ne rougi
 Il obéit s
 Comme a
 Et de ces
 Aux emp

On es
 Quand
 Pour vo
 De cinq
 Mais je
 A ce pa

Marie
 D'un pa
 Elle l'é
 Avec vi
 Et Jose
 Témoig

Sans se lasser jour et nuit il contemple
Le Fils de Dieu sous notre humanité.
Sa maisonnette est un auguste temple,
Où l'on découvre un autre Trinité,
Cet adorable Fils, et sa très-sainte Mère,
Et leur cher nourricier, ô quel mystère !

Cet Intendant du Roi de tout le monde,
Grand en effet, mais petit à ses yeux,
Chérit si fort l'humilité profonde,
Qu'il la pratique en tout tems, en tous lieux,
Dans son petit Jésus il voit mieux sa bassesse ;
Plus il est élevé, plus il s'abaisse.

Ce saint enfant dans sa pauvre boutique,
Ne rougit point d'un si chétif métier :
Il obéit sans délai, sans réplique,
Comme apprentif d'un Père charpentier :
Et de ces mêmes mains dont il soutient le monde,
Aux emplois les plus vils il le seconde.

On est ravi que le soleil s'arrête,
Quand Josué lui dit de s'arrêter,
Pour voir enfin une entière défaite,
De cinq grands Rois qu'il prétend surmonter.
Mais je le suis bien plus que Jésus obéisse,
A ce pauvre artisan comme un novice.

Marie aussi, quand Joseph la demande,
D'un pas léger s'en va voir ce qu'il veut.
Elle l'écoute et fait ce qu'il commande,
Avec vitesse et le mieux qu'elle peut.
Et Joseph, à son tour, par son obéissance,
Témoigne à tous les deux sa dépendance.

Au seul aspect de cette noble Dame,
 Au seul éclat de sa rare splendeur,
 Ce chaste époux sent, au fond de son ame,
 Un feu nouveau qui nourrit sa pudeur.
 S'il jette ses regards sur son visage auguste,
 Il en devient plus saint, plus pur, plus juste.

Anges du Ciel, pures intelligences,
 Esprits ardents du céleste brazier,
 Quels entretiens et quelles conférences,
 N'eûtes vous pas avec ce charpentier ?
 O qu'il faisoit beau voir une troupe angélique,
 Converser avec lui dans sa boutique !

Joseph mourant, le Maître de la vie,
 Qui de ses mains veut lui fermer les yeux,
 Lui fait savoir qu'il n'a point d'autre envie,
 Que de s'unir avec lui dans les Cieux.
 Enfin ce juste meurt, consumé d'une flamme
 Qui transforme en son Dieu cette belle ame.

Je le contemple au-dessous de Marie,
 Supérieur à tous les autres Saints.
 Il obtient tout de Dieu quand on le prie;
 Son Divin fils met tout entre ses mains.
 Heureux qui le sert bien; plus heureux qui l'imité.
 Dieu ne refuse rien à son mérite.

Epoux sacré de ma très-chère Mère,
 Ange visible et père du Sauveur,
 Grand Saint Joseph en qui mon âme espère,
 Je vous demande une seule faveur.
 Tendez-moi votre main durant mon agonie,
 Pour régner avec vous de compagnie.

CON

SUR L'A

LE

RICH

Guide é

Le plus s

Dont le

Soleil de

Dites-no

Grand

Apprene

Les assa

Pour éta

Parlez à

De briser

Hélas

Je n'ai

Je suiv

Et souv

Le jeu,

Ont ren

Qua

Que les

Se piqu

Tout n

J'avois

Mes an

J'ac

Par me

SUR LA
CONVERSION DE ST. AUGUSTIN.

SUR L'AIR—*Que les Oiseaux de ce Bocage, &c.*

LE PECHEUR A SAINT AUGUSTIN.

RICHE ornement de nos Saints Prêtres,
Guide éclairé de tous nos Maîtres,
Le plus saint des savans, le plus savant des saints,
Dont le cœur tout de feu ravit les séraphins,
Soleil de l'Eglise Latine,
Dites-nous le pouvoir de la grâce divine.

Grand Augustin, l'honneur d'Afrique,
Apprenez-moi dans ce Cantique
Les assauts différens que vous avez soufferts,
Pour éteindre vos feux et pour rompre vos fers;
Parlez à mon cœur qui désire,
De briser les liens qui causent son martyre.

SAINT AUGUSTIN AU PECHEUR.

Hélas ! Pécheur, dès mon enfance,
Je n'ai connu qu'après l'offense :
Je suivois mes amis les plus licentieux,
Et souvent j'affectois d'être plus vicieux.
Le jeu, les ébats, la molesse,
Ont rempli tout le cour de ma folle jeunesse.

Quand je voyois sur le Théâtre,
Que les Acteurs les plus folâtres,
Se piquoient d'exprimer les infâmes plaisirs,
Tout mon cœur s'embrasoit par des mauvais désirs.
J'avois à mon bien deux obstacles,
Mes amis débauchés et ces sales spectacles.

J'accumulois crimes sur crimes,
Par mes talens les plus sublimes.

Tous mes dons naturels et tous mes dons acquis,
N'avoient rien pour le ciel, ni de grand, ni d'exquis.
J'étois comme un arbre stérile,
Quelque soin que Dieu prit de mon âme indocile.

Ma mère usoit de mille instances,
Pour surmonter mes résistances :
Mais j'étois trop altier pour vouloir obéir.
Je m'étois trop aimé pour me vouloir hair.
Ses vœux, ses discours et ses larmes,
Ne pouvoient m'arracher aux objets de mes charmes.

Dieu cependant par ses reproches,
M'humilioit dans mes débauches.
Tout perdu que j'étois, il savoit me sauver ;
J'avois beau me cacher, il savoit me trouver :
Malgré ma plus noire malice,
Ce Dieu plein de bonté m'étoit toujours propice.

Son Esprit Saint crioit sans cesse,
Augustin quitte ta molesse,
Quitte ces faux plaisirs qui subornent tes sens.
Mais, hélas ! j'étois sourd à ses plus doux accens ;
Et je ne donnois pour réponses,
Que d'insolens refus à toutes ses sémonces.

Jamais douleur ne fut amère,
Comme la douleur de ma mère,
Quand fuyant ses conseils je tombois dans l'erreur,
Et dans des salletés qui lui faisoient horreur.
Aussi le salut de mon âme
Est le beau fruit des pleurs de cette sainte femme.

Plus j'offensois ce Dieu que j'aime,
Plus j'étois mal avec moi-même.
Je faisois chaque jour quelque crime nouveau,
Qui servoit à mon cœur d'implacable bourreau.

Le Ciel, j
Me rend

Las de
sous les
Je tâchois
Je faisois
Je n'avois
De mourir

Mes con
Et chaque
Je disoien
Augustin
Veux-tu m
Et livrer t

Adam m
aissons le
ais-tu bie
Si ceci ni
Et bientôt
Différait d

Demain
e sortira
disois-je
'ajoutois
'étois ac
ans voul

Mon co
Quand le
ne voix
Tout noy
Et je me
yant lu

acquis, Le Ciel, pour punir mes offenses,
d'exquis. Me rendoit l'instrument de ses justes vengeances.

indocile. Las de me voir en servitude
Sous les chaînes de l'habitude,
Je tâchois de sortir de l'état où j'étois ;
Je faisais quelques pas, et puis je m'arrêtois.
Je n'avois qu'à demi l'envie,
De mourir à la mort et de vivre à la vie.

de mes Mes compagnons, la bonne chère,
Et chaque objet propre à me plaire,
Me disoient tour à tour pour me faire hésiter,
Augustin que fais-tu ? voudrois-tu nous quitter ?
Veux-tu renoncer aux délices,
Et livrer ton esprit et ton corps aux supplices ?

uver ;
uver : Adam ne cessoit de me dire,
rs propice. Laissons les pleurs, pensons à rire :
ais-tu bien Augustin, qu'en laissant tes amis,
Si ceci ni cela ne sera plus permis ?
Et bientôt mon ame flotante,
Différoit de quitter sa vie impénitente.

tes sens.
oux accens ;
nces.
ans l'erreur,
orreur. Demain, demain, non à cette heure,
Je sortirai de mon ordure,
Disois-je tout chagrin, et puis incontinent
J'ajoutois, et pourquoi, pourquoi non maintenant ?
J'étois accablé de mes chaînes,
Sans vouloir toutefois voir la fin de mes peines.

ainte femme. Mon cœur étoit prêt à se rendre,
Quand le Très-Haut me fit entendre
Une voix qui disoit, *prends et lis, prends et lis ;*
Tout noyé dans mes pleurs, sur le champ je pâlis,
Et je me retrouvai tout autre,
Ayant lu mon état dans un trait de l'Apôtre.

ouveau,
bourreau.

Voilà pécheur comme la grâce,
 Prit de mon cœur la forte place,
 Triomphant du Démon, du monde et de la chair,
 Dans un tems où j'étois sur le bord de l'enfer.
 Voilà qu'elle fut la puissance
 De la grâce de Dieu contre ma résistance.

Dès que le Ciel m'eût fait renaitre,
 Je fus ardent pour mon doux maître.
 Je disois avec joie à ce Dieu de bonté :
 Je vous aime trop tard, ancienne beauté :
 Et je répétois plein de zèle,
 Je vous aime trop tard, beauté toujours nouvelle.

Je sentois croître dans mon âme
 Une vive et céleste flamme,
 Que nul autre que Dieu ne sauroit allumer,
 Et qui portoit mon cœur à le toujours aimer.
 Me donnant à lui sans partage,
 De moment en moment je l'aimois d'avantage.

Tu viens de voir, pécheur, mon frère,
 Ton propre état dans ma misère.
 Si Jésus, aujourd'hui, daigne t'offrir sa main,
 Ne dis pas commemoi, demain, Seigneur, demain.
 Sois prompt à laisser tous tes crimes,
 Pour ne t'en repentir trop tard dans les abîmes.

Fais posément quelque lecture
 Dans les cahiers de l'Écriture.
 C'est par là que le Ciel éclairant ton esprit,
 Prouvera par tes yeux que ton cœur est contrit.
 C'est là que ton âme infidèle,
 Apprendra du Seigneur ce qu'il désire d'elle.

J'ai combattu les hérétiques,
 Par mes Ecrits, par mes pratiques,

Par mes
 Ne fréqu
 Ton espr
 Doit com

Jusqu
 Mes pleu
 Du sincè
 Recomme
 En vain f
 Si lassé d

J'ai ha
 Par l'hun
 Qu'on ne
 Crains, t
 Tu peux
 Si tu n'es

Enfin
 Par ses t
 A souffrir
 Il faut d
 Il faut av
 Que Die
 fléch

A
 SUR L'

PEU
 tiq
 Pour e
 Qui me
 Et qui

Par mes saints entretiens et mes puissans sermons.
 Ne fréquente jamais ces suppôts des démons.
 Ton esprit soumis à l'Eglise,
 Doit combattre à jamais tout ce qui la divise.

Jusqu'à la fin de mon vieil âge,
 Mes pleurs ont rendu témoignage
 Du sincère regret de mon cœur repentant.
 Recommence toujours de vivre en pénitent.
 En vain ferois-tu pénitence.
 Si lassé de gémir tu manquois de constance.

J'ai hautement prêché sans cesse,
 Par l'humble aveu de ma bassesse,
 Qu'on ne peut se sauver que par l'humilité.
 Crains, tant que tu vivras l'esprit de vanité.
 Tu peux au moment de la gloire,
 Si tu n'es bien petit, perdre encor la victoire.

Enfin le cœur que ma main porte,
 Par ses traits, par ses feux t'exhorte,
 A souffrir, à brûler pour Jésus à ton tour.
 Il faut donc désormais la souffrance et l'amour.
 Il faut avec moi que tu prêches,
 Que Dieu veut d'un Chrétien un cœur percé de
 flèches.

A L'HONNEUR DE ST. ALEXIS,

*SUR L'AIR—Depuis longtems qu'en secret je vous
 aime.*

PEUPE Chrétien, chante un nouveau Can-
 tique,
 Pour exalter Alexis l'inconnu,
 Qui mène en terre une vie angélique,
 Et qui pour Dieu très pauvre est devenu ;

Qui dix-sept ans est témoin des regrets,
De tous les siens sous leurs propres degrés,
Et qui sans cesse,
Par leur tristesse,
Souffre en son cœur mille combats secrets.

Le même soir qu'Alexis se marie;
Dieu l'appellant, il brise ses liens ;
Sur le minuit il sort de sa patrie,
Et sans mot dire il quitte tous les siens ;
Il se déguise et va sur un vaisseau,
Ayant donné la ceinture et l'anneau,
A l'épousée,
Martyrisée,
Du seul désir de voir l'époux nouveau.

Dès le matin, chacun est aux alarmes,
Ne sachant point qu'est devenu l'époux.
Il n'est aucun qui ne verse des larmes :
Tout le Palais est sans dessus dessous.
Euphémien dépêche en même tems,
Tous les couriers qu'il connoit diligens.
Tous se tracassent,
Mais tous se lassent,
Courant en vain les Villes et les Champs.

Jésus en qui notre Alexis espère,
Devient par tout son guide et son appui.
Les Dépêchés de la part de son père,
Sans le connoître ont tendresse pour lui.
Et de ses biens lui font la charité,
Dont il bénit de Jésus la bonté,
Et par sa grace,
Il suit sa trace,
En imitant sa sainte pauvreté.

Le Sacristain de l'Eglise d'Edesse,
Par ordre exprès de la Reine des Cieux,

Ouvre la
Pour faire
Mais aus
Recomm

Qu'à vivr

Tandis
La Provic
Par la tem
Au même
Sitôt qu'
Dieu rend

Pour s'im

Que fer
Graindra-
era-t-il f
auprès de
N'en dout
Tous ses p

on cœur

Entran
Euphémie
Dieu l'ani
Et lui dem
son père,
Et recevan

Et lui pro

Ouvre la porte avec grande allégresse,
Pour faire entrer ce Pèlerin pieux :
Mais aussitôt que Marie a parlé,
Recommandant cet illustre exilé,
Il se retire,
Car il n'aspire
Qu'à vivre abject, petit et ignoré.

Tandis qu'il croit aller en Cilicie,
La Providence en dispose autrement.
Par la tempête il vient au port d'Ostie,
Au même endroit de son embarquement.
Sitôt qu'il est en ce fortuné Port,
Dieu rend son cœur et plus humble et plus fort ;
Et ce grand homme,
Retourne à Rome,
Pour s'immoler chez soi jusqu'à la mort.

Que fera-t-il, cet Athlète admirable,
Craindra-t-il point l'abord de son Palais ?
Fera-t-il fort pour vivre et mourir stable
Auprès des siens et de tous leurs valets ?
N'en doutons point ; laissons, laissons l'aller :
Tous ses parens ne sauroient l'ébranler,
Ni par leurs charmes,
Ni par leurs larmes ;
Son cœur constant ne sauroit chanceler.

Entrant dans Rome, il voit dans une rue
Euphémien tout accablé d'ennui :
Dieu l'animant sans crainte il le salue,
Et lui demande un petit coin chez lui.
Son père, hélas ! consent à le loger,
Et recevant son fils comme étranger,
De bonne grace
Le prend, l'embrasse,
Et lui promet qu'aux siens il sera cher.

Le voilà donc dans sa chère patrie,
 Sous l'escalier de son propre Palais,
 Où jour et nuit il jeûne, il veille, il prie
 En jouissant d'une profonde paix.
 Il couche à terre et se croit trop heureux
 D'être chez soi sous un habit de gueux.

Son ame sainte,
 Souffre sans plainte,
 Jusqu'à la fin les maux les plus affreux.

Et cependant son aimable Olimpie;
 Qui le croit loin, l'ayant auprès de soi,
 Passe en soupirs sa languissante vie,
 Lui reprochant qu'il a trahi sa foi.
 Elle gémit et pleure amèrement
 Son chaste époux qu'elle aime tendrement ;

Et demi-morte,
 Elle l'exhorte
 A venir tôt soulager son tourment.

Ah ! lui dit-elle, ah ! je meurs de tristesse !
 Reviens à nous : change au plutôt d'avis :
 Viens adoucir la douleur qui nous presse,
 Donne la vie à ceux par qui tu vis.
 Que t'ont donc fait ta femme et tes parens,
 Pour les laisser souffrir un si longtems ?

Ame insensible,
 Est-il possible
 Que leurs malheurs te soient indifférens.

Cœur déloyal, entends mon cœur fidèle.
 Cœur inhumain, pourquoi tant de rigueur ?
 Penses-tu bien que mon ame chancelle,
 Et que ta fuite ait changé mon cœur ?
 Epoux ingrat, ayant reçu ta foi,
 Je ne saurois aimer autre que toi,

Je suis la même ;
Toujours je t'aime ;
Mon cœur est tien ; ton cœur doit être à moi.

Viens cher Epoux, ou bien fais que je sache
En quel endroit mes yeux te pourront voir :
Déclare-moi le recoin qui te cache ;
Tends à mon cœur cet innocent devoir.
Connois, au moins, que tu m'as fait grand tort
De m'épouser pour me quitter d'abord.

Ta seule absence
Fait ma souffrance ;
De toi dépend ou ma vie ou ma mort.

Je ne sais plus qu'est-ce que je puis faire
Pour rappeler mon Epoux qui s'enfuit :
rien d'ici bas ne sauroit me distraire ;
Mon souvenir sans cesse me poursuit.
O juste Cieux ! instruisez Alexis
De mon amour et de tous mes soucis,
De mes tortures,
De mes pressures,
Qui toucheroient des cœurs très-endurcis.

Faut-il que j'aille aux quatre coins du monde,
Pour chercher l'objet de mon plus tendre amour ?
Faut-il que j'aille, errante et vagabonde,
De demander et de nuit et de jour ?
Non, non, mon ame, il n'est pas à propos :
Cherche Dieu seule dans cet enclos.

Souffre l'orage
Avec courage,
Pleure, gémis et pousse des sanglots.

Dans un transport cette épouse affligée
Dit, en pleurant à cet homme parfait :
Je te serai grandement obligée,
Si tu me suis au dessein que j'ai fait.

Mon bon ami, de grace enfuyons-nous :
Allons tous deux chercher mon cher Epoux.

Je prends la fuite ;
Viens à ma suite.

Ah ! je meurs si tu ne t'y resous.

Le Saint répond à cette chaste amante,
Arrêtez-vous, car je ne vous suis pas.

A ce refus, toute triste et tremblante,
Elle se pâme et tombe entre ses bras.

Le Saint alors d'effroi pâle et transi,
Crie, Olympe, Alexis est ici.

Soudain la Dame

Reprend sa flamme,

Ses cris, ses pleurs et son amer souci.

Hélas ! dit-elle, au lieu que tu m'assistes,
A rechercher mon Epoux endurci ;

Semblable à lui sans sujet tu m'attristes,
En me disant qu'Alexis est ici.

Je vous l'ai dit, repart le Pèlerin,
Pour vous servir de sage Médecin,

Vous ayant vue

Blême, abattue,

Et presque morte en ma tremblante main.

Cent et cent fois elle embrasse sa mère,

Et l'ame triste et le cœur attendri,

Elle lui dit, allons avec mon père,

Allons chercher Alexis mon Mari,

Elle a chez soi l'objet de ses appas ;

Elle le voit, et ne le connoit pas :

Elle l'écoute,

Sans qu'elle doute

Qu'il soit celui qui cause son trépas.

Durant le tems que cette illustre Dame
Après du Saint soulage un peu son cœur,

is :
Epoux.

Notre inconnu sent au fond de son ame
Nouvel amour et nouvelle douleur ;
Et les yeux bas, il lui dit d'un ton doux,
Ma bonne Dame ; hélas ! consolez-vous,
Cessez de craindre
Et de vous plaindre ;

nte,

Dieu prendra soin d'Alexis votre Epoux.

Euphemien et sa femme dolente,
Vont à leur tour le voir de tems en tems.
Sa compagnie est si fort consolante,
Qu'à son aspect ils sont tous deux contents.
Il les console avec tant de succès,
Qu'à chaque mot il les comble de paix ;
Et l'amertume
Qui les consume,

assistes,

Les gêne moins tant qu'ils lui sont auprès.

tes,

A chaque fois qu'ils discourent ensemble,
Du fugitif qu'à chacun croit absent,
Ce chaste Epoux qui gémit et qui tremble,
S'offre en secret au trois fois Tout-Puissant,
Et d'un cœur humble il lui dit, ô mon tout,
Pour qui mon âme à la terre a dégoût,

main.

Sans vous je cède ;

ère,

Soyez mon aide,

Pour triompher de mon sang jusqu'au bout.

Bon Dieu, dit-il, mon absence désole
Tous mes parents qui cherchent où je suis
Il ne faudroit qu'une seule parole
Pour mettre fin à leurs mortels ennuis.

Je voudrois bien pouvoir les secourir,
Mais vous laissant le soin de les guérir,

Toujours sévère,

A père, à mère,

ame
cœur,

Je meurs pour eux et les laisse mourir.

Tous les valets le raillent, le rebutent,
L'appellent gueux, fainéant et vagabond ;
Et ce grand Saint, lorsqu'ils le persécutent,
Se tient en paix et jamais ne répond.
Il veut que Dieu soit tout seul le témoin
De tous les maux qu'il souffre en ce recoin.

Plus ils l'affligent,
Plus ils l'obligent

A demander au Très-Haut leur besoin.

Lorsqu'il est mort, une voix éclatante,
Dit de chercher le Serviteur de Dieu,
Qui va régner dans la Cour triomphante,
Pour secourir les Romains en tout lieu.
La voix redit que chez Euphémien,
On trouvera ce grand homme de bien.

Chacun s'avance
En diligence,

Pour aller voir de Rome le soutien.

Le Pape ici met les genoux à terre,
S'adresse au mort, le prie avec respect
De lui lâcher l'écrit que sa main serre,
Pour faire voir au peuple ce que c'est.
Le Saint d'abord, en étendant les doigts,
Lâche l'écrit qu'on lit à haute voix ;

Et d'un cœur tendre,
On fait entendre,

Son nom, sa vie et ses diverses croix.

Pendant sept jours son cher père et sa mère
Avec sa femme embrassent son cercueil.
Chacun prend part à leur tristesse amère ;
Mais nul ne peut faire cesser leur deuil.
On a beau faire et beau représenter,
Qu'au lieu de pleurs il est tems de chanter :

Le dur martyre,
Qui les déchire,
Donne à tous trois sujet de lamenter.

De toute part on ne voit que miracles :
Le Ladre est net, le Boiteux marche droit,
Le Sourd entend par un rare spectacle,
Le muët parle et chaque aveugle voit,
Grands et petits admirent la beauté
Du sacré Corps qui brille de clarté,
Chacun fait fête,
Le Pape en tête,
Ils jouent en chantant du Saint la pureté.

Allez, grand Saint, plein d'honneur et de gloire,
Allez briller au bien-heureux séjour ;
Et triomphant d'une illustre victoire,
Régnez sans fin du feu du pur amour.
Vous avez fait un sujet de mépris
Des vains objets qui trompent nos esprits.

Il est bien juste,
Romain Auguste,
Que votre cœur possède un bien sans prix.

Obtenez-nous qu'en méprisant le monde,
Des vains honneurs, les faux biens, les plaisirs,
Nous puissions voir la beauté sans seconde
Qui doit au Ciel remplir tous nos désirs.
O Dieu Protecteur de l'Empire Romain,
Délivrez nos maux et tendez-nous la main,

Brisez nos chaînes,
Et par vos peines,
Conduisez-nous au bonheur souverain.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM.

Sur l'Air : *Que peut-on vous chanter de plus
doux que l'amour ?*

DIEU.

ABRAHAM, lève-toi, prends ton Fils bien-aimé
Et de ta propre main, viens m'en faire une offrande
Crois ce que j'ai promis ; fais ce que je commande
Je veux qu'Isaac soit consumé,
Plus ta main paroitra cruelle,
Plus ton cœur envers moi sera fidèle.

ABRAHAM.

Bien que je sente en moi des mouvemens divers
Je m'en vais vous l'offrir, et je veux croire encore
Que sa postérité du couchant à l'aurore,
Peupera le vaste Univers :
Lorsqu'Isaac sera sur la flamme,
J'espérerai toujours au fond de l'âme.

DIEU.

Ton espoir n'est pas vain, ni ta fidélité ;
Espère jusqu'au bout avec grande allégresse,
Sois ferme dans ta foi, je tiendrai ma promesse ;
Je suis le Dieu de vérité,
Va-t-en donc d'un cœur magnanime,
Va faire de ton fils une victime.

ABRAHAM.

Cher Isaac sors du lit, et dès le grand matin,
Allons nous-en tous deux offrir un sacrifice,
Partons sans différer, il faut que j'obéisse
Aux ordres d'un Dieu souverain.
Nous devons tous deux nous soumettre,
A ce que veut de nous l'unique maître.

Je le veu
L'âne et le
Allons, che
mage
A la M
Comm
Je ne dési

Prends
aisons n
Nos deux
Pourn
Cepen
Allons à d

Mais co
e vois le
e sens me
Où t
En q
ous me

Obéis,
ous n'a

t croyon
Que
Adon
mmolons

ISAAC.

Je le veux de bon cœur, préparons ce qu'il faut,
 L'âne et le serviteur porteront le bagage ;
 Allons, cher père, allons rendre humblement hom-
 mage
 A la Majesté du Très-Haut.
 Commandez ce qu'il faudra faire ;
 Je ne désire en tout que de vous plaire.

ABRAHAM.

Prends ce bois sur ton dos, j'ai le glaive et le feu ;
 Laissons notre âne ici brouter l'herbe en campagne :
 Nos deux jeunes valets au bas de la montagne,
 Pourront attendre tant soit peu,
 Cependant avec modestie,
 Allons à ce sommet offrir l'hostie.

ISAAC.

Mais comment ferons-nous ? je vois là le couteau ;
 Je vois le feu, le bois, où sera la victime ?
 Je sens mon cœur brûler d'un amour très intime,
 Où trouverons-nous un agneau ?
 En quel lieu pourrons-nous le prendre ?
 Vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

ABRAHAM.

Obéis, cher Isaac, pour remplir ton devoir,
 Nous n'avons point d'agneau, mais ayons espé-
 rance,
 Et croyons fermement contre toute apparence,
 Que Dieu prendra soin d'y pourvoir.
 Adorons sa haute sagesse ;
 Immolons-lui nos cœurs avec tendresse.

ISAAC.

Mon Père qu'ai-je fait ? quel crime ai-je commis ?
 Vous me liez les bras ; que prétendez-vous faire ?
 Voulez-vous m'égorguer ? répondez mon bon père
 Et quoi le meurtre est-il permis ?
 Arrêtez votre zèle extrême :
 Voulez-vous sacrifier en moi vous même ?

ABRAHAM.

O le cœur de mon cœur, pourrai-je te parler ?
 Le meurtre est défendu ; cependant Dieu com-
 mande
 Que je te mette à mort, que tu sois mon offrande
 Je t'ai conduit pour t'immoler.
 Ah ! cher fils, mon ame est tremblante ;
 Je meurs en prévoyant ta mort sanglante.

ISAAC.

Hé bien, honorez Dieu par mon sanglant trépas
 Cessez d'être attendri : soyez impitoyable.
 Puisque ma mort lui plait, elle m'est agréable :
 Donnez le coup, je ne crains pas :
 Signalons notre obéissance ;
 Je veux ce que Dieu veut sans répugnance.

ABRAHAM.

Bras trop dur, cruel bras, laisse-moi soupîrer,
 Et ne sois pas si prompt à tremper cette lame,
 Dans le sang de mon sang, dans l'ame de mon ame
 Souffre-moi du moins respirer.
 Je n'ai plus ni cœur ni parole ;
 Faut-il, cher Fils, hélas ! que je t'immole.

N'épar

Roidissez
 La gloire
 Que
 Détr
 Vous app

C'en es
 e ne recu
 Mais avan
 Te di
 Ca, m
 l est tems

Abraham
 Dieu ne ve
 l ne veut
 Reme
 J'ai o
 le trois fo

Messag
 e n'ai po
 Bien que
 Je ve
 Perm
 e sois, er

ISAAC.

N'épargnez pas mon corps ; le Ciel vous le défend.

Roidissez votre bras ; faites ce qu'il faut faire.

La gloire du Très-Haut vous doit être plus chère,

Que votre unique et cher enfant ;

Détruisez votre propre ouvrage,

Vous appuyant sur Dieu, prenez courage.

ABRAHAM.

C'en est fait, cher Isaac, tu mourras en ce lieu.

Je ne recule point ; non, non, j'en suis bien aise,

Mais avant que de mourir il faut que je te baise,

Te disant le dernier adieu.

Ca, mon bras, ça, fais ton office ;

Il est tems d'achever mon sacrifice.

L'ANGE.

Abraham, c'est assez ; mets à bas ce couteau.

Dieu ne veut point la mort d'Isaac ton fils unique.

Il ne veut que ton cœur ; obéis sans réplique ;

Remets le glaive en son fourreau.

J'ai connu combien ton cœur aime

Le trois fois Tout-Puissant, l'Etre suprême.

ABRAHAM.

Messager de mon Dieu, ne me détourne pas.

J'en'ai point dans mon cœur une foi chancelante,

Bien que ma foible main soit, malgré moi, trem-

blante,

Je veux de mon fils le trépas.

Permits donc que sur cette cime,

Je sois, en l'immolant, Prêtre et Victime.

L'ANGE.

L'Eternel a reçu pour l'effet ton vouloir.
 Il veut que ce belier tienne d'Isaac la place.
 Sa suprême bonté t'accorde cette grace,
 Pour récompenser ton espoir,
 Laisse- là ton cher fils en vie,
 Offre cet animal pour ton hostie.

ABRAHAM.

Béni soit le Seigneur ; nous avons satisfait.
 Offrons lui, cher Isaac, et nos corps et nos ames :
 Consumons-nous tous deux dans ses divines flam-
 mes,

Pour reconnoître un tel bien-fait.
 Unissons nos humbles louanges,
 A celle qu'il reçoit de tous les Anges.

AUX PARENS.

Si le Ciel te ravit ton enfant le plus cher,
 Donne le de bon cœur en suivant le modèle
 Du Père des Croyans, de cet homme fidèle
 Qui foule le sang et la chair.
 De ton fils, Dieu tiendra la place,
 Si tu souffres sa mort de bonne grace.

Prends bien garde surtout que par la vanité
 Et par l'ambition d'un honneur périssable,
 Tu n'immoles tes fils et tes filles au diable
 Pour bruler dans l'éternité.

Abraham par cette victoire
 T'apprend à les offrir au Roi de gloire.

AUX ENFANS.

Notre Isaac se soumet, et tu tranches du Roi,
 Enfant dénaturé qui, pour te satisfaire,

Désobéi
 Et
 Ah
 Attirera

Tâche
 Aime les
 Fais leur
 En
 Tu

Si tu sais

Vendu, (

SUR L'AN

P ERM

Ce que j'
 Ne conde

Car c'est

Tu ve

Et tu no
 Tout ce

Contre t

Désobéis en tout à ton père, à ta mère,
 Et qui par tout leur fais la loi :
 Ah ! ton orgueil, si tu ne changes,
 Attirera sur toi des maux étranges.

Tâche donc désormais de leur être soumis :
 Aime les selon Dieu, prête leur assistance ;
 Fais leur voir ton respect par ta obéissance
 En tout ce qui sera permis
 Tu verras Isaac dans la gloire,
 Si tu sais profiter de son histoire.

DU PATRIARCHE JOSEPH.

Vendu, Chaste, élevé aux honneurs de l'Egypte,
 et reconnu de ses Frère :

SUR L'AIR :—*Jésus plein d'amour extrême, &c.*

JOSEPH VENDU.

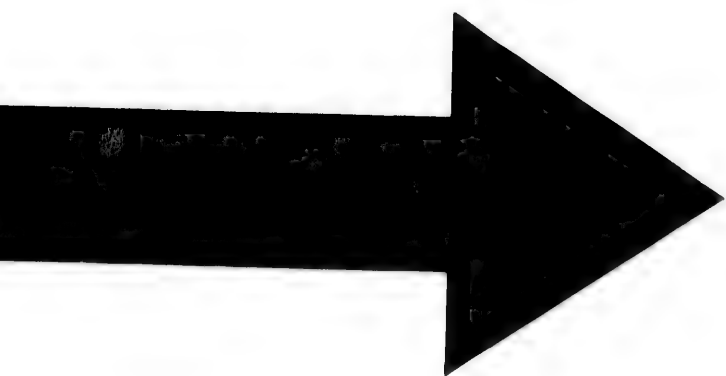
JOSEPH A SES FRERES.

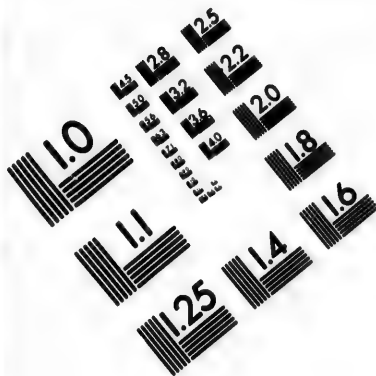
PERMETTEZ qu'avec franchise
 Je vous dise
 Ce que j'ai vu cette nuit.
 Ne condamnez pas mon songe
 De mensonge,
 Car c'est Dieu qui l'a produit.

SES FRERES.

Tu veux faire le Prophète
 De ta tête,
 Et tu nous rends plus jaloux.
 Tout ce que tu dis nous choque,
 Et provoque
 Contre toi notre courroux.









CANTIQUES

JOSEPH.

Vous me croirez un superbe,
Car ma gerbe
Avait les vôtres autour.
Elles lui rendoient hommage,
Pour présage
Que vous me ferez la cour.

SES FRERES.

Tu nous piques, tu nous braves
En esclave ;
Serons-nous tes serviteurs ?
Tun'acquires que notre haine,
Pour ta peine.
Nous ne sommes point flatteurs.

JOSEPH.

J'ai vû sous des sombres voiles
Onze Etoiles,
La Lune avec le Soleil,
Ils m'ont fait la révérence,
Ensilence,
Tout le long de mon sommeil.

SON PERE.

Tu crois donc que chaque Frère,
Père et Mère,
Doivent un jour t'adorer,
Chasse loin ta propre estime
Comme un crime,
C'est à toi de m'honorer.

JOSEPH.

De bon cœur, mon très-cher
Père, je révere

Tout ce qui dépend de vous :
Vous serez toujours le maître ;
Je veux être
L'humble serviteur de tous

SON PERE.

Va, cher fils, par les montagnes,
Les campagnes,
Les vallons et les coupeaux.
Va voir l'état des affaires
De tes Frères
Et celui de nos Troupeaux.

JOSEPH.

De ce pas avec liesse,
Et vitesse,
Je vais chercher nos Bergers.
Priez Dieu pour ce voyage
Qui m'engage
A mille et mille dangers.

UN PASSANT.

Mon ami tu ne vois goutte
Dans ta route :
Tous tes pas sont égarés.
Je crains fort que quelque bête
Ne t'arrête
Au mieu de ces forêts.

JOSEPH.

Quelque Tigre, Loup, ou Louve
Que je trouve,
Le Seigneur peut m'en sauver,

J'ai cherché partout mes Frères
Solitaires,
Sans avoir pu les trouver.

LE PASSANT.

Ils ont dit qu'ils alloient faire
Leur repaire ;
Au quartier de Dothain ;
Si tu veux trouver leur gîte,
Marche vite,
Et prends le plus court chemin.

SES FRÈRES.

Voici celui qui nous fâche
Sans relâche ;
Mais il faut le terrasser,
Punissons ses rêveries,
Ses folies,
En feignant de l'embrasser.

RUBEN.

Oseriez-vous vous défaire,
D'un tel être,
Sans épargner sa chair ?
Je n'y saurois condescendre,
Ni me rendre ;
Cet innocent m'est trop cher.

SES FRÈRES.

Nous trouverons pour couverte
De sa perte,
Ou les Tigres, ou les Ours,
Il nous a voulu prédire
Son Empire ;
Il faut terminer ses jours.

RUBEN.

Cette Citerne profonde
Nous seconde
Pour le conserver vivant.
Donnons-lui cette demeure,
Sans qu'il meure ;
Aucun n'en aura le vent,

JUDAS.

Son sang crierait vengeance,
Sans clémence,
Contre nos cœurs fraternels.
Il sera mieux de le vendre.
Pour nous-rendre
Devant Dieu moins criminels.

SES FRERES.

Vas-tu point, Ismaélite,
En Egypte,
Avec ta myrrhe et ta poix ?
Nous te vendrons cet Esclave
Jeune et grave,
Qu'on a trouvé dans ce bois.

L'ISMAELITE.

J'ai vuïdé presque ma bourse,
Dans ma course,
Je n'ai que bien peu d'argent,
Voyez si nous pourrions faire
Cette affaire,
Pour vingt derniers seulement.

CANTIQUES

SES FRERES.

Cette somme suffisante,
 Nous contente ;
 Prends cet Esclave et t'enfuis,
 Tu peux aller le revendre,
 Et t'attendre
 De gagner beaucoup sur lui.

RUBEN.

Ah ! Citerne déloyale
 Et fatale,
 Qu'as-tu fait du pauvre Enfant ?
 Je ne vois plus ni sa face,
 Ni sa trace ;
 De regret mon cœur se fend.

Que deviendra notre Père,
 Debonnaire ?
 Que pensera-t-il de nous ?
 Il croira qu'en ce bocage,
 Notre rage
 A livré Joseph aux Loups.

SES FRERES.

Que nous sert-il de tant craindre ?
 Il faut teindre
 Sa robe au sang d'un chevreau ;
 Et puis nous ferons en sorte
 Qu'on la porte
 A Jacob ce vieux Gemeau.

REFLEXION.

Tu vois, pécheur, que l'envie
 Fut suivie
 Du plus noir des attentats,

Abhore donc et déteste
Cette peste,
Qui trouble tous les Etats.

Ne trouve plus ton supplice,
Par ce vice,
Dans le bonheur du prochain.
Change soudain ta tristesse
En liesse,
Lorsque tu verras son gain.

Laisse réussir ton frère,
Sans rien faire,
Contre sa prospérité,
Demande à Dieu qu'il enflamme
Dans ton âme
Le feu de la charité.

LA CHASTETE' DE JOSEPH.

SES FRERES.

PORTE cette robe teinte ;
Va sans crainte
Vers Jacob notre vieillard,
Tu diras que tu l'as prise,
Par surprise,
Sous les dents d'un Léopard.

LE MESSAGER AU PERE.

Connoissez-vous cette veste ?
C'est un reste
Que j'ai depuis peu de tems.
Un gros Léopard sauvage
Plein de rage,
Prit Joseph entre ses dents.

SON PERE.

Ah ! Joseph, ah ! mon aimable,
 Fils affable,
 Les bêtes t'ont dévoré.
 Je perds avec toi l'envie
 D'être en vie ;
 Le Seigneur soit adoré.

LE MARCHAND ISMAELITE.

Je veux une bonne somme
 De cet homme ;
 Putiphar l'achetez-vous ?
 Il est propre à l'intendance ;
 Sa prudence
 Le fera chérir de tous.

PUTIPHAR.

Joseph ta fortune est faite :
 Sois honnête,
 Humble, doux, simple et prudent.
 Prends mes biens et les conserve
 Sans réserve.
 Je te fais mon Intendant.

SA MAITRESSE.

Je souffre un cruel martyre ;
 Je soupire,
 Cher Joseph, pour ton amour.
 Sois touché de cette flamme,
 Dont mon âme
 Brûle pour toi nuit et jour.

JOSEPH.

Madame, Dieu me regarde ;
 Je n'ai garde,
 De rien faire contre lui.

Je serois d'ailleurs bien traître
A mon Maître,
Qui met en moi son appui.

SA MAITRESSE.

Rejettes-tu mes caresses,
Mes richesses ?
Veux-tu pas me contenter ?
Ah ! si ton cœur me refuse,
Par ma ruse,
Je te ferai tourmenter.

JOSEPH.

Je foule aux pieds les délices,
Les supplices,
Les honneurs et le poteau,
Je vaincrai votre poursuite,
Par ma fuite,
Vous n'aurez que mon manteau.

SA MAITRESSE.

Putiphar, venge ta femme,
Un infâme
Vouloit lui ravir l'honneur,
C'est Joseph, cet impudique,
Ce critique,
Qui tient de toi son bonheur.

PUTIPHAR.

L'attentat est-il possible ?
Chose horrible !
Dites-vous la vérité ?
J'ai bien de la peine à croire
Cette Histoire,
Sachant son honnêteté.

SA MAITRESSE.

Je soutiens ce que j'avance ;
 Ma constance
 A fait tête à ses desseins.
 La preuve de ma conduite,
 C'est sa fuite,
 Et son manteau dans mes mains.

PUTIPHAR.

Joseph, ton ingratitude
 M'est plus rude,
 Que ton infidélité,
 Meurs dans la prison obscure ;
 Ton injure,
 Me force à la cruauté.

JOSEPH.

Adorable providence,
 L'innocence
 Me rend calme en ma prison :
 Elle convertit mes chaînes
 Et mes peines,
 En des sujets d'Oraison.

LE CONCIERGE.

Cher Joseph, retiens tes larmes ;
 Tu me charmes
 Par tes excellens propos :
 Je remets à ta prudence,
 L'intendance,
 Sur tous ceux de ces Cachots.

JOSEPH A DEUX PRISONNIERS.

Quel chagrin insupportable,
 Vous accable ?
 Expliquez-vous franchement.

J'obtiendrai par mes prières,
Des lumières
Pour votre éclaircissement.

L'ECHANSON ET LE PANETIER.

Nos ames sont accablées
Et troublées
De deux songes fort obscurs.
Du raisin, de la farine,
Nous chagrine,
Et désole ainsi nos cœurs.

JOSEPH

L'Echanson aura sa grace
Et sa place ;
Mais le Panetier mourra.
Ne tenez pas mes paroles
Pour frivoles ;
Ce que j'ai dit se verra.

PHARAON AUX DEVINS.

Mon esprit est dans la gêne,
Fort en peine
De deux songes que j'ai faits ;
Et je ne trouve personne
Qui raisonne
Sur la cause et les effets.

L'ECHANSON AU ROI.

Je connois un sage Esclave
Doux et grave,
Qui gémit dans vos prisons.
J'ose, Sire, vous promettre,
Qu'il est Maître,
Pour en savoir les raisons.

PHARAON.

Qu'on le tire de la chaîne,
 Qu'on l'amène ;
 Je suis content de le voir
 Faites l'entrer dans la Salle
 Principale,
 Où nous verrons son savoir.

REFLEXIONS.

Si tu veux sauver ton ame,
 De la flamme,
 Du Démon d'impureté ;
 Fuis tout objet qui te tente,
 Car ta pente
 N'a point d'autre sûreté.

L'épine garde la rose,
 Et s'oppose,
 Lorsqu'on veut en approcher,
 Sois retenu, sois austère,
 Et sévère,
 Dès que l'on veut te toucher.

Veille avec un soin extrême
 Sur toi même :
 Tu sais ta fragilité,
 Crains sur tout la vaine gloire ;
 Ta victoire
 Dépend de l'humilité.

JOSEPH,

Elevé aux honneurs de l'Egypte.

L'ECHANSON.

CHER Joseph, bonne nouvelle,
 Par mon zèle,
 Le Roi te fait appeller,

Quitte-là toutes tes chaines
Que tu traines ;
Viens à lui sans chanceler.

JOSEPH AU ROI.

Quelle chose avez-vous, Sire,
A me dire ?
Que désirez-vous de moi ?
Il n'est rien qu'avec la grace,
Je ne fasse,
Pour obéir à mon Roi.

PHARAON.

Il faut que tu pronostiques,
Et m'expliques,
Quelques songes que j'ai faits.
On connoitra ton mérite,
Dans l'Egypte,
Par mes signalés bienfaits.

Sept Vaches grasses, allègres,
Par sept maigres,
Mes yeux ont vu dévorer ;
Sept pleins épis par sept vuides,
Tous arides ;
Cela me fait soupirer.

JOSEPH.

Grand Prince, à sept ans fertiles,
Sept stériles,
Aussitôt succéderont,
Prévenez par l'abondance,
L'indigence,
Où vos sujets périront.

PHARAON.

Joseph, je t'en fais le maître ;
Fais paroître
Ta prudence à gouverner.
Partage pour récompense,
Ma puissance ;
Je ne te veux point borner.

JOSEPH.

Que puis-je vous rendre, Sire,
Pour l'Empire,
Que vous me donnez sur tous.
Nonobstant cette fortune
Peu commune,
Je veux être à vos genoux.

PHARAON.

Il suffit que tu me serves,
Et conserves
Tous les biens de mon Etat.
Si j'apprends qu'on te traverse,
Qu'on t'exerce:
J'en punirai l'attentat.

JACOB A SES ENFANS.

Nous voici dans la famine,
Sans farine,
Et sans un grain de froment .
Le bruit court qu'on en débite
En Egypte ;
Allez-y donc promptement.

LES ENFANS.

Nous n'y connoissons personne
Qui nous donne
Vers le Prince un libre accès :
Nous perdons déjà courage ;
Ce voyage
N'aura pas un bon succès.

JACOB.

Faites comme je propose,
Toute chose ;
Dieu nous sera provident.
Portez une bonne somme
A cet homme
Qu'on a fait Sur-Intendant.

SES FRERES A JOSEPH.

Agrééz, grand personnage,
L'humble hommage
Qu'en tremblant nous vous rendons,
Nous venons vous reconnoître,
Pour vrai maitre,
Des biens que nous possédons.

JOSEPH.

Ce ne sont que des souplesses,
Des finesses,
Pour épier le pays ;
Et si je ne vous accorde
Que la corde,
Vous serez bien ébahis.

SES FRERES.

Que le Ciel par sa justice
Nous punisse,
Si nous avons ce dessein.

Nous ne sommes venus vite,
En Egypte,
Que pour acheter du grain.

JOSEPH.

Je veux qu'on vous emprisonne,
Et j'ordonne,
La torture sans merci,
Que chaque frère me dise
Sans feintise,
Si vous êtes tous ici.

SES FRERES.

Il reste encore notre père,
Outre un frère,
Qui se nomme Benjamin.
Pour Joseph le pénultième,
Notre onzième ;
Il fit une triste fin.

RUBEN ET SES FRERES.

Vous voulûtes satisfaire
La colère,
Vendant Joseph vingt deniers.
Il est juste que Dieu venge
Ce bel Ange,
Nous détenant prisonniers.

SES FRERES.

Souffrons tous la juste peine
De la haine,
Qui nous le fit vendre à tort ;
Et perdons toute espérance,
Notre offense,
Mérite à bon droit la mort.

JOSEPH.

Justes Cieux ! leurs pleurs, leur crainte,
Leur complainte,
Me contraignent de pleurer.
Il faut donc que je me cache,
Que je tâche
De les faire renvoyer.

Trois fois Saint, Dieu de mon âme,
Je me pâme
Du plaisir que je reçois,
La joie excite mes larmes ;
O quels charmes !
J'ai mes Frères avec moi.

Maître-d'Hôtel, tout à l'heure,
Sans mesure.
Remplis les sacs de ces gens.
Tâche ensuite avec adresse
Et vitesse,
D'y mettre aussi leurs argens.

SES FRÈRES.

Monseigneur, le Ciel vous rende
La guirlande
Qui répond à vos bienfaits.
Vous méritez la couronne
Que Dieu donne
Aux hommes les plus parfaits.

JOSEPH.

Je détiens dans l'esclavage
Pour otage
Siméon sage et benin.
Je prétends qu'il y demeure,
Jusqu'à l'heure
Que je verrai Benjamin.

REFLEXION.

Si Dieu permet qu'on t'abaisse.
 Qu'on t'opprime ;
 Garde-toi de perdre cœur,
 L'adversité de ce monde
 Te seconde,
 Pour en demeurer vainqueur.

Lorsqu'il veut qu'on te révère,
 Sur ton frère,
 Et qu'on t'élève aux grandeurs ;
 Souviens-toi de la poussière
 De ta bière,
 Au milieu de tes splendeurs.

Si l'orage et la bonace,
 Par la grace,
 Sont dans ton cœur bien d'accord ;
 Tu ne feras point naufrage,
 Car l'orage,
 Te conduira dans le port.

JOSEPH RECONNU DE SES FRERES.

SES FRERES.

REJOUISSEZ-VOUS, cher Père,
 Notre affaire
 Nous a très bien réussi ;
 Nous apportons l'abondance,
 Sans dépense,
 Notre argent est tout ici.

JACOB.

Votre vue consolante
 Me contente ;
 Votre récit m'est bien doux :

Mais je mêle à l'allegresse
La tristesse;
Car je ne vous vois pas tous.

SES ENFANS.

Le Sur-Intendant moderne
Qui gouverne,
Veut voir votre fils dernier :
Attendant qu'on le lui mène,
Une chaîne
Tient Siméon prisonnier.

JACOB.

O Cieux ! que cette nouvelle,
M'est cruelle !
Que ce coup est étouffant !
Faut-il que dans ma vieillesse,
On me laisse,
Sans l'appui d'aucun enfant !

SES FRERES A JOSEPH.

Monseigneur, c'est avec peine,
Qu'on vous mène
Ce Cadet de la maison,
Nous vous supplions de dire,
Qu'on retire,
Notre frère de prison.

JOSEPH A SES DOMESTIQUES.

Qu'on dresse une double table
Bien sortable,
Pour traiter ces Etrangers :

Que tout y soit magnifique ;
 Qu'on s'applique,
 A montrer des cœurs ouverts.

Chers amis, entrez de grace,
 Prenez place,
 Je fais pour vous le Festin,
 Parlez-moi de votre Père,
 Sans rien taire,
 Commencez, cher Benjamin.

BENJAMIN.

Notre Père vous implore,
 Vous honore,
 Tout confus de vos bontés.
 Son cœur devant Dieu s'épanche,
 En revanche
 De vos libéralités.

JOSEPH A. SES DOMESTIQUES.

Jetez pendant que l'on soupe,
 Cette Coupe
 Dans le sac de Benjamin ;
 Et puis allez les attendre,
 Pour les prendre,
 Lorsqu'ils seront en chemin.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Malheureux, qui de la troupe
 A la coupe
 De notre Sur-intendant ?
 Benjamin ton sac la cache ;
 Qu'on l'attache,
 Son larcin est évident.

SES FRÈRES A JOSEPH.

Mon seigneur, ce cas funeste
Manifeste
Nos crimes les plus cachés.
Prononcez notre Sentence ;
La potence
Est trop peu pour nos péchés.

JOSEPH.

Retournez à votre terre,
Je n'enferme
Que celui qui m'a volé :
Eloignez-vous de ma face ;
Point de grace ;
Je veux qu'il soit décollé.

JUDAS.

Si vous voulez qu'il endure
Ou qu'il meure,
Otez-nous la vie à tous.
Nous nous offrons en victime,
Pour son crime.
Prosternés à deux genoux.

JOSEPH.

Soyez tous en assurance,
Ma présence,
Ne doit plus vous effrayer.
Je suis Joseph votre frère ;
Que mon Père,
Vienne à moi sans différer.

Vous vouliez m'ôter la vie
Par envie,
Si Ruben vous l'eût permis.

Mais je n'ai point de rancune;
 Ma fortune
 Me laisse doux et soumis.

SES FRERES.

Nous voici tous bouche close;
 Aucun n'ose
 Vous demander son pardon.
 Si votre miséricorde
 Nous l'accorde,
 Ce sera par un pur don.

JOSEPH.

De bon cœur je vous pardonne,
 Je vous donne
 Pour signe un baiser de paix.
 Par un coup de Providence,
 Votre offense
 M'a conduit dans ce Palais.

Allez raconter l'Histoire
 De ma gloire,
 A notre aimable Vieillard;
 Venez tous en diligence;
 Je ne pense
 Qu'à vous faire bonne part.

BENJAMIN.

Cessez, cher Père, de plaindre,
 Et de craindre,
 Votre Joseph n'est point mort.
 Il a joint à ses caresses,
 Ses largesses;
 Il m'a reconnu d'abord.

SON PERE.

Me repais-tu d'un mensonge,
Ou d'un songe,
Qui passe comme le vent ?
Je ne sçai si je sommeille,
Si je veille
Quoi ! mon Joseph est vivant !

SES FRERES.

Chargeons femme, enfans, ménage,
Et bagage,
Sur les plus légers chevaux.
Allons trouver notre Frère,
Mon cher Père,
Allons finir nos travaux.

JOSEPH.

Roi du Ciel en qui j'espère,
J'ai mon Père,
Je ne souhaite plus rien.
Embrassez-moi, Père aimable.
Vénérable ;
Dieu m'a fait votre soutien.

SON PERE.

Cher Joseph, je vois ta face,
Je t'embrasse,
Je me sens tout attendri :
J'ai ce que mon cœur désire,
Que j'expire ;
Je suis content de mourir.

REFLEXION:

Aimer autant que toi-même,
 Un qui t'aime,
 Ce n'est qu'un simple retour ;
 Mais lors qu'on te désoblige,
 Qu'on t'afflige,
 Montre un véritable amour.

Ouvre tes yeux et contemple
 Cet exemple,
 De Joseph persécuté,
 Il fait ce que tu dois faire,
 Pour ton frere,
 Lorsqu'il t'aura maltraité.

Faut-il que ton cœur marchande ?
 Dieu commande
 Le pardon des ennemis.
 C'est par-là que tu t'acquittes,
 Et mérites
 Les biens qui te sont promis.

A L'HONNEUR DE SAINTE MARGUE-
 RITE, VIERGE ET MARTYRE.

SUR L'AIR—*Je suis un Prince bienheureux, &c.*

OLIBRIUS.

RAIRE beauté, perle sans prix,
 Incomparable Marguerite,
 Ne traite pas avec mépris
 Cet esclave de ton mérite :
 Prends pour époux ton Gouverneur,
 De qui dépend ton vrai bonheur.

Mo
 A qui
 Dites-
 Je ne
 J'ai pl
 Que d

Je t
 Le par
 Et je t
 En qu
 Tu jou
 Et de

Don
 L'or e
 Je ne
 En ac
 Tous
 Allez,

Je s
 Beau
 Ne m
 Ménag
 Pour
 Lemie

Mo
 Je ne

SAINTE MARGUERITE.

Mon vrai bonheur dépend de Dieu,
A qui je me suis dévouée ;
Dites-moi promptement adieu,
Je ne veux point être louée :
J'ai plus à cœur de vivre aux champs,
Que dans la cour parmi les grands.

OLIBRIUS.

Je te conjure d'accepter,
Le parti que je te présente,
Et je te ferai respecter
En qualité de Gouvernante.
Tu jouiras de mes trésors,
Et de tous les plaisirs du corps.

LA SAINTE.

Donnez à quelque autre qu'à moi,
L'or et l'argent de tous vos coffres,
Je ne saurois trahir ma foi,
En acceptant vos belles offres.
Tous vos discours sont superflus ;
Allez, Seigneur, n'y pensez plus.

OLIBRIUS.

Je suis épris de ta beauté,
Beau chef-d'œuvre de la nature ;
Ne méprise pas ma bonté,
Ménage ta bonne aventure.
Pouvû que ton cœur soit à moi,
Lemien ne vivra que pour toi.

LA SAINTE.

Mon cœur est tout à Jésus-Christ,
Je ne brûle que de sa flamme,

Lui seul occupe mon esprit,
Lui seul est l'objet de mon ame.
Pour lui seul je veux tout souffrir,
Et pour lui seul je veux mourir.

OLIBRIUS.

Mon cœur ne peut se rebuter,
Encore que le tien le rebute.
Parle, rends-toi sans disputer,
Avant que je te persécute :
Si tu ne m'aimes à ton tour,
Ma haine suivra mon amour.

LA SAINTE.

Je n'apprehende aucun tourment,
Mon Epoux m'aidant de ses graces,
Ne feins plus d'être mon amant ;
Je me mocque de tes menaces,
Déchire et brûle tout mon corps,
Et fais moi souffrir mille morts.

OLIBRIUS.

Il n'est plus tems de déguiser ;
Obéis aux Loix de l'Empire.
Autrement sans temporiser,
Je vais t'exposer au martyre.
Tu vas voir quelle est ma fureur,
Si tu n'es souple à l'Empereur.

LA SAINTE.

C'est à la Loi de mon Epoux
Que je rends mon obéissance.
Mon cœur ne craint point ton courroux,
Et mon corps brave la souffrance ;
Je foule aux pieds ce que tu dis,
Ton Empereur et ses Edits.

Qu'o
Les me
Qu'on
Que l'o
Frapp
N'ayez

Olib
Tu n'a
Que je
Ni que
Fais tou
Malgré

Qu'o
Et que
Pour la
Ou par
Si son o
Je saur

Contre

Gran
Guérit
Faites q
Crève à
Que voi
Mon bo

OLIBRIUS.

Qu'on fasse nager dans le sang,
Les membres de cette inhumaine ;
Qu'on lui déchire tout le flanc,
Que l'on la brûle et qu'on la gêne :
Frappez, bourreaux, de toute main ;
N'ayez rien pour elle d'humain.

LA SAINTE.

Olibrius tu perd ton tems ;
Tu n'auras jamais l'avantage,
Que je rende tes vœux contens,
Ni que je perde le courage.
Fais tout l'effort que tu pourras ;
Malgré toi tu te lasserás.

OLIBRIUS.

Qu'on aille la mettre en prison,
Et que de ma part on la presse,
Pour la ranger à la raison,
Ou par menace, ou par promesse.
Si son orgueil ne se rend pas,
Je saurai bien la mettre à bas.

LA SAINTE,

Contre le Démon en forme de dragon.

Grand Dieu, dont le soin paternel
Guérit en moi toute blessure ;
Faites que ce dragon cruel,
Crève à mes pieds et qu'il y meure ;
Que votre Croix soit, contre lui,
Mon boulevard et mon appui.

UNE VOIX DU CIEL.

Marguerite, réjouis-toi
 D'avoir remporté la victoire :
 Souffre encore un peu pour la Foi ;
 Regarde l'éternelle gloire.
 Tes tourmens prendront bientôt fin,
 En dépit de l'esprit malin.

OLIBRIUS.

Adore nos Dieux immortels,
 Par qui tu viens d'être guérie ;
 Offre l'encens à nos Autels,
 De peur que je n'entre en furie,
 Si tu méprises leurs bienfaits,
 Tu n'en échapperas jamais.

LA SAINTE.

Je sais fort bien sans tes avis,
 A qui je dois en rendre graces ;
 C'est à Jésus pour qui je vis,
 Et de qui seul je suis les traces.
 Pour tes faux Dieux muets et sourds,
 Je les détesterai toujours.

OLIBRIUS.

Il est tems de venger nos Dieux :
 O langue exécration et maudite !
 Tous tes discours injurieux,
 Méritent qu'on te décapite :
 Mais avant qu'on donne le coup,
 Tu souffriras encor beaucoup.

UNE VOIX DU CIEL.

Tes travaux sont presque finis,
 Vaillante et divine Amazonne ;

Tou
 Et t
 Qui
 Pou

J
 Avan
 Que
 A to
 Mon
 A qu

Jè
 Je ve
 Je ne
 Ceux
 Ton
 Sera

Co
 Illus
 Le D
 Et ga
 Sur t
 Les f

Tous tes bourreaux seront punis,
Et tu recevras la couronne.
Quitte la terre et monte au Ciel,
Pour y changer l'absinthe en miel.

LA SAINTE.

J'ose, grand Dieu, vous demander,
Avant qu'on me tranche la tête,
Que votre cœur daigne accorder
A tous mes devots leur requête,
Montrez combien vous êtes bon,
A qui réclamera mon nom.

JESUS.

Jé condescens à tes souhaits,
Je veux que ton mérite éclate.
Je ne refuserai jamais
Ceux qui t'auront pour avocate.
Ton nom en tout tems, en tout lieu,
Sera puissant auprès de Dieu.

PRIERE.

Combattez en terre et sur mer,
Illustre Sainte Marguerite,
Le Démon, le monde et la chair,
Et gardez-nous de mort subite.
Sur tout secourez promptement
Les femmes dans l'enfantement.

LA CONVERSION DE SAINTE MARIE MAGDELEINE.

SUR L'AIR—*Ruisseau qui cours après toi même, &c.*

MARTHE.

EVEILLEZ-vous, ô Magdeleine,
Venez assister au Sermon,
Tirez-vous des mains du Démon,
Quittez la vanité mondaine.
Venez ouïr Jésus, sa voix vous touchera
" Et sa beauté vous charmera. " *bis.*

Esprit mondain, femme volage,
Je prêche à ton cœur cette fois ;
Ne l'endurcis plus à ma voix :
Viens, je veux être ton partage,
Nesors pas du Sermon, que je ne sois vain-
queur
" De ton esprit et de ton cœur. " *bis.*

MAGEDELEINE.

Je suis à vous source de grace ;
Mon cœur que vous avez conquis,
Vous est entièrement acquis,
Je veux marcher sur votre trace ;
Je m'en vais de ce pas quitter mes ornemens
" Et renoncer à mes amans. " *bis.*

MARTHE.

Et que vois-je ma bien aimée ?
D'où vient un changement si prompt ?
Avez-vous reçu quelque affront,
Qui vous ait si fort animée ?
Et pourquoi foulez-vous vos perles, vos rubis,
" Vos affiquets, vos beaux habits. " *bis.*

MARIE

MAGDELEINE.

ême, &c.

J'en ai raison, laissez moi faire ;
Je voudrais mourir de douleur.
Jésus vient de percer mon cœur,
Ah ! je ne veux plus lui déplaire.
Tout ce qui m'a servi d'instrument contre lui,
" Doit prendre fin dès aujourd'hui. " *bis.*

MARTHE.

rera

" bis.

Ma chère Sœur, soyez constante.
Moquez-vous du qu'en dira-t-on.
Allez au Banquet de Simon,
En véritable pénitente :
Arrosez de vos pleurs les pieds de Jésus-Christ,
" Avec un cœur humble et contrit. " *bis.*

is vain-

" bis.

Essayez les de votre tresse ;
Unissez-vous étroitement,
Au cœur de ce divin amant.
Qui pour vous a tant de tendresse,
N'écoutez plus les Juifs, laissez-les murmurer ;
Et n'ayez soin que de pleurer. " *bis.*

MAGDELEINE.

nemens

" bis.

Que l'on me blâme et qu'on murmure,
De me voir aux pieds de mon Roi ;
Pourvu qu'il ait pitié de moi,
Je souffrirai toute censure ;
Et pourquoi craindre, hélas ! mes horribles
forfaits

ot ?

" Excuseront ce que je fais. " *bis.*

vos rubis,

" bis.

Pleurez mes yeux, fondez en larmes ;
Mon cœur embrase-toi d'amour,
Et consume-toi nuit et jour
Pour Jésus l'objet de mes charmes.

Je ne puis vous parler, ô mon divin Sauveur,
 " Que par l'amour et la douceur. " *bis.*

JESUS.

Les Anges sont dans l'allégresse,
 De voir cette femme à mes pieds,
 Qu'elle baise et retient liés,
 De tous les cheveux de sa tresse.
 Mais plusieurs sont jaloux du précieux onguent
 " Que sur mes pieds elle répand. " *bis.*

LE PHARISIEN.

Ah ! si cet homme étoit Prophète,
 Sans doute il ne permettroit point,
 Que la pécheresse, qui l'oint,
 Mit sur ses pieds sa bouche infecte :
 Elle ne pleure ainsi que pour s'en faire aimer.
 " Elle a dessein de le charmer. " *bis.*

JESUS.

Simon, vois tu bien cette femme ?
 Ce qu'elle a fait est un miroir
 Où tu découvres ton devoir,
 Si tu veux brûler de ma flamme ;
 Elle a baisé mes pieds dès qu'elle les a vûs ;
 " Les essuyant de ses cheveux. " *bis.*

Je lui pardonne tous ses crimes,
 Parce qu'elle a beaucoup aimé,
 Et que son cœur est abyme,
 Beaucoup plus bas que tu n'estimes :
 On prêchera par tout ses larmes et sa foi,
 " Et tant d'amour qu'elle a pour moi. " *bis.*

Va, femme, ta foi t'a sauvée ;
 Calme ton cœur retourne en paix,

Tu n'a plus en toi des forfaits;
Ma grâce et tes pleurs t'on lavée.
Va publier partout malgré tes ennemis
" Que tes péchés te sont remis. " *bis.*

MAGDELEINE.

Souffrez, Seigneur, je vous supplie
Que je me tienne auprès de vous,
Pour rendre témoignage à tous,
Que je viens de changer de vie.
Mes soins et mes plaisirs sont de vous écouter,
" M'unir à vous et vous aimer. " *bis.*

MARTHE.

J'agis toujours, ma sœur contemple,
J'apprête seule le repas;
Doux Jésus, ne voulez-vous pas
Qu'elle travaille à mon exemple?
Dites-lui, mon Sauveur, qu'il n'est pas à propos
" D'être toujours dans le repos. " *bis.*

JESUS.

Laisse ta sœur en ma présence,
Et saches que j'estime moins
Ton empressement et tes soins,
Que son repos et son silence.
Fais choix, comme elle a fait, de la meilleure
part,
" En t'occupant de mon regard. " *bis.*

MAGDELEINE.

Dieu de mon cœur, ma douce vie,
Vos souffrances me font souffrir,
Et votre mort me fait mourir,
Car je vous suis toute asservie :

Ne permettez jamais que je vive après vous ;
 “ Mourons tous deux aux yeux de tous. ” *bis.*

JESUS.

Console-toi, fidèle amante ;
 Tâche avec soin de ramasser
 Le sang que je viens de verser,
 Demeure toujours pénitente.
 Tu m'aimes ardemment, et je t'aime à mon
 tour ;
 “ Souffre avec moi par pur amour. ” *bis.*

MAGDELEINE.

Jésus est mort, ah ! que je meure,
 Ou que je fonde toute en pleurs
 Aux pieds de l'homme de douleurs,
 Que toute la nature pleure.
 Hélas ! je n'en puis plus, on va mettre au tom-
 beau,
 “ Ma vie unique et mon flambeau. ” *bis.*

DEUX ANGES.

Qu'as-tu perdu, femme éplorée ?
 Nous voici pour t'encourager,
 Et même pour te soulager,
 De ta douleur demesurée.
 As-tu perdu tes biens, arrête, arrête ici,
 “ Et fais nous part de ton souci. ” *bis.*

MAGDELEINE.

J'ai tout perdu, perdant mon Maître ;
 Je n'ai pas à faire de vous ;
 Je cherche mon divin Epoux,
 L'Auteur et la fin de mon être ;
 Ah ! laissez-moi passer, ne me détournez pas ;
 “ Je veux chercher jusqu'au trépas. ” *bis.*

Cher Jardinier dis-moi de grace,
 Aurois-tu pris dans ce tombeau,
 De tous les hommes le plus beau ?
 He ! montre-moi sa sainte face.
 Déclare où tu l'as mis et je l'enlèverai ;
 " Pour le porter où je serai. " *bis.*

JESUS.

Ne cherche plus, heureuse amante ;
 Me voici, ne me touche pas ;
 Porte à mes Frères, de ce pas,
 Cette nouvelle consolante.
 Tu me vois avant tous, n'ayant pû me cacher
 " A ton ardeur à me chercher. " *bis.*

LES JUIFS.

Entrez, Sara, dans la Nacelle,
 Lazare, Marthe et Maximin,
 Célon, Trophime, Saturnin,
 Les trois Maries et Marcelle,
 Eutrope, Martial, Cédoine avec Joseph ;
 " Vous périrez dans cette Nef. " *bis.*

Allez sans voile et sans cordage,
 Sans Mât, sans Ancre et sans Timon,
 Sans alimens, sans Aviron,
 Allez faire un triste naufrage ;
 Retirez-vous d'ici, laissez-nous en repos ;
 " Allez crever parmi les flots. " *bis.*

CETTE SAINTE TROUPE.

Doux Rédempteur, divin Monarque,
 Soyez prompt à nous secourir,
 Car nous allons bientôt périr,
 Si vous ne conduisez la barque ;
 Jetez-nous dans un port pour publier la foi,
 " Et les douceurs de votre Loi. " *bis.*

Rendons nos vœux et nos hommages :
 Au Très-Haut qui nous a sauvés,
 Et qui seul nous a conservés
 Parmi les flots et les orages,
 Allons tous promptement prêcher de tous
 côtés,
 “ De notre Foi les vérités. “ *bis.*

MAGDELEINE.

Restez-ici, mon cher Lazare,
 Vous êtes propre pour ce lieu ;
 Tâchez d'y convertir à Dieu
 Ce Peuple idolâtre et barbare,
 Vous y mourrez un jour pour la seconde fois,
 “ Digne Pasteur des Marseillois. “ *bis.*

Je vois la Foi bien établie ;
 Tout ce Peuple adore la Croix,
 Je n'ai plus qu'à chercher un bois,
 Pour y pleurer toute ma vie,
 Et pour y méditer ce que le Roi des Cieux
 “ A fait pour moi dans les saints lieux. “ *bis.*

Assignez-moi Dieu de mon ame,
 Quelque recoin des plus secrets,
 Où j'aie nourrir mes regrets,
 Et les ardeurs de votre flamme.
 Placez-moi dans un lieu qui puisse m'animer
 “ A fondre en pleurs et vous aimer. “ *bis.*

UNE TROUPE D'ANGES.

Viens dans un bois de la Provence,
 Où tu pourras jusqu'à la fin,
 Aimer Dieu comme un Saraphin,
 Pleurer et faire pénitence :
 Voici le bois affreux et le creux d'un rocher,
 “ Que nous t'offrons pour te cacher. “ *bis.*

LES
 MAG

SUR L'AI

SOMBR
 Bois sans
 Le cœur
 Je viens i

Creux
 Que je ch
 Entends m
 Pleure av

Ah ! c'
 Après ma
 Pour exp
 Ces clai

Monstr
 Sortez d'i
 Mon Méd
 Changean

L'ame
 En ajoûta
 J'ai résol
 Pour l'ap

Si le S
 Sisa bon
 Je ne doi
 Mettre en

LES LARMES DE SAINTE MARIE
MAGDELEINE AU DESERT DE LA
SAINTE-BAUME.

SUR L'AIR :—Où êtes-vous Birene mon amour.

SOMBRE Forêt, prends part à mes douleurs ;
Bois sans pareille, désert de la Provence,
Le cœur contrit, les yeux noyés de pleurs,
Je viens ici pour faire pénitence.

Creux du Dragon, insensible Rocher,
Que je choisis pour ma chère demeure ;
Entends mes pleurs, et t'y laissant toucher,
Pleure avec moi jusqu'à ce que je meure.

Ah ! c'est trop peu que je pleure trente ans ;
Après ma mort il faut que de ta route,
Pour exprimer mes pleurs et mes tourmens,
Ces claires eaux distillent goutte à goutte.

Monstres affreux, farouches animaux,
Sortez d'ici, cédez-moi cette Baume
Mon Médecin y veut guérir mes maux,
Changeant mes pleurs en un souverain Baume.

L'ame et le corps ont irrité mon Dieu,
En ajoutant offense sur offense,
J'ai résolu que tous deux en ce lieu,
Pour l'apaiser embrassent la souffrance.

Si le Sauveur m'accorde le pardon,
Sis a bonté m'affranchit du supplice ;
Je ne dois pas, sous ombre qu'il est bon,
Mettre en oubli les droits de sa justice.

Puisque sa main ne veut pas me punir,
Par un effet de son amour extrême ;
J'en veux garder l'éternel souvenir
Et châtier mes péchés par moi même.

Tout doit pleurer dans cette ancre pleureur ;
Tout doit, sans fin, témoigner ma tristesse,
Et faire voir combien je sens d'horreur
D'avoir été si long-tems pécheresse.

Conçois, mon cœur, des regrets éternels ;
Déplore ici tes flammes criminelles,
Qui consommoient tant de cœurs criminels,
Les engageant aux flammes éternelles.

Pour mettre ici mes vanités à bas,
Mon triste cœur m'en fournira les armes.
Par mes sanglots, les perles de mes bras
Enfanteront les perles de mes larmes.

Ah ! mes soupirs, confessez mon erreur ;
Et vous, mes mains, vengez d'un Dieu l'outrage,
En vous armant d'une sainte fureur,
Pour amortir le teint de mon visage.

Les vains objets qui ravissoient mes sens,
N'auront pour moi désormais plus d'amorce.
Mon chaste époux par ses traits ravissans,
M'en fait jurer un éternel divorce.

De jour, de nuit, dans ces vastes déserts,
Je colerai ma bouche contre terre,
Pour la punir des infâmes baisers
Qui jour et nuit faisoient à Dieu la guerre.

Mes bras mondains, pour leurs embrassemens,
Seront en croix autant qu'ils pourront l'être.
Mes cheveux d'or, filets de tant d'amans,
M'attacheront aux pieds de mon doux Maître.

Mes pi
Seront pi
Et tout m
Sera me

Pour le
Je me ve
Pour les
J'aurai le

Mes aff
Me vont c
Mes beau
Seront ch

J'aurai
Mon cher
Pour mon
Le roc po

Je veux
Pleurer to
Je veux n
Dans le r

Pleure
En te mo
Va quelq
Pour ran

Tout c
Son Bois
L'eau de
Et son ca

Obten
Que nou

Mes pieds errans pour tous leurs mauvais pas.
Seront piqués de cailloux et d'épines,
Et tout mon corps pour ses divers ébats,
Sera meurtri de coups de discipline.

Pour les galans qui me faisoient la cour,
Je me verrai seule dans ces boccages.
Pour les beaux airs et les chansons d'amour,
J'aurai les cris des animaux sauvages.

Mes affiquets, mes mouches et mon fard,
Me vont causer un rigoureux supplice,
Mes beaux habits de soye et de brocard,
Seront changés en un rude cilice.

J'aurai toujours la douleur pour mon pain,
Mon cher Epoux pour mon heureux partage ;
Pour mon miroir une croix à la main,
Le roc pour lit, et mes pleurs pour breuvage.

Je veux enfin en l'état où je suis,
Pleurer toujours ma lâche ingratitude ;
Je veux nourrir mes regrets, mes ennuis,
Dans le recoin de cette solitude

REFLEXION.

Pleure, pécheur, tes péchés à ton tour,
En te moulant sur notre Pénitente.
Va quelquefois visiter son séjour,
Pour ranimer ton âme languissante.

Tout ce saint lieu t'invite à te sauver,
Son Bois affreux t'apprend la vie austère,
L'eau de son roc à toujours te laver,
Et son cachot à vivre en solitaire.

Obtenez-nous, Amante de Jésus,
Que nous fassions comme vous pénitence,

Et qu'aimant Dieu, nous ne l'offensions plus,
Pour mériter du Ciel la récompense.

A L'HONNEUR DE SAINTE
MAGDELEINE DE PAZZI.

SUR L'AIR :—de *Madame de Ganges, &c.* ou de
Sainte Thotiste.

VOICI la fleur de Florence,
Digne d'un culte éternel,
Qui répand dans notre France
Les parfums du Mont Carmel.

Voici la nouvelle amante
Qui nous convie, à son tour,
A la pratique charmante
De vivre et mourir d'amour.

Si-tôt qu'elle est parvenue
A l'usage de raison,
Sa belle âme se dénuée
Et s'adonne à l'Oraison :
C'est là que son cœur s'embrace
Du feu de l'amour divin ;
C'est là qu'elle vit d'extase,
Comme un ardent Seraphin.

Quand sa mère communie,
Elle cherche, avec ferveur,
A lui tenir compagnie,
Pour contempler le Sauveur :
Elle se sent embeaumée
Auprès de ce sacré pain,
Et devient toute enflammée
De le loger dans son sein.

S'étant faite Carmélite,
On observe incontinent
Que c'est une âme d'élite ;
Au point le plus éminent :
Elle est déjà si fidèle,
Qu'on voit à ce qu'elle fait :
Un admirable modèle,
Pour tendre à l'état parfait.

En tout tems elle est ravie
Au devant de nos Autels,
Adorant le pain de vie,
Nourriture des mortels ;
Elle se rend si dévote
A ce divin Sacrement,
Qu'elle le va voir sans faute
Trente fois journellement.

Elle exalte le mystère,
Qui sauva le genre humain,
Courant par le Monastère :
Le Crucifix à la main :
Elle crie à pleine tête,
Chères Sœurs, voici l'amour ;
Voici Jésus qui souhaite,
Que nous l'aimions nuit et jour.

Tout l'embrase et tout l'allume,
Au dehors comme au dedans,
Il semble qu'on la consume,
Avec des flambeaux ardents :
Elle souffre un tel martyre,
Dans un cœur tout enflammé,
Qu'à bon droit on peut lui dire :
Vous avez beaucoup aimé.

Lorsqu'elle voit par le Cloître,
Quelques unes de ses Sœurs,

Son cœur fait soudain paroître
Ses élans et ses ardeurs :
Quoi ! chère Sœur, lui dit-elle,
Vous n'usez point de retour,
Ah ! ma douleur est mortelle,
Si vous ne mourez d'amour.

Elle va sonner les cloches,
Pour réveiller les humains,
Les Sœurs qui lui sont plus proches
L'entendent frapper des mains :
L'amour divin qui la blesse
De ses traits les plus perçans,
Lui cause une telle yvresse,
Qu'elle absorbe tous ses sens.

Le même amour qui l'enflamme,
La blesse pour la guérir.
C'est la flèche et le dictame,
Qui la fait vivre et mourir :
Les ennuis qu'elle supporte,
Ses langueurs, ses feux, ses traits,
Dont elle est vivante et morte,
Ne l'abandonnent jamais.

Appellons donc Magdeleine,
Bienheureuse en sa langueur.
Elle ne souffre la gêne,
Que pour le Dieu de son cœur :
Si sa douleur est cruelle,
Sans aucun allègement,
La cause est cent fois plus belle,
Que n'est rude son tourment.

Son désir pour les tortures,
La fait résoudre une fois,
A passer pendant vingt heures,
Les bras étendus en croix.

E
M
P

A
E
S
F
S
S

D
S
A
U
L
L
E
E

T
P
C
E
O
E
J
L

A
E
S
A

Elle en pâlit, elle en sue,
Elle en rend presque l'esprit ;
Mais plus cette croix la tue,
Plus vit-elle en Jésus Christ.

Elle fait la discipline,
Avec de rudes chaînons.
En hiver elle chemine,
Ses pieds nuds sur des glaçons,
La ceinture qui la serre,
Fait à ses reins mille trous.
Son lit est la plate terre ;
Son oreiller des cailloux.

Elle passe cinq années,
Dans la fosse des lions ;
Ses passions déchainées,
A mille tentations :
Un grand désespoir la tente ;
L'orgueil, l'infidélité,
La gourmandise insolente
Et la sensualité.

Tout l'Enfer lui fait la guerre
Par l'esprit le plus impur,
Croyant la jeter par terre,
Et triompher de son cœur :

Elle se met dans la neige,
Ou sur des charbons piquants,
Et Jésus qui la protège,
La délivre en même tems.

Après cette longue peine,
Elle aperçoit, un matin,
Saint Jean sainte Magdeleine,
Avec saint Thomas d'Aquin :

Ils écartent ses tristesses.
Ses frayeurs, ses abandons ;
Ils lui font mille caresses,
L'ornant de précieux dons.

Son cœur frémit lorsqu'un Prêtre,
Qui s'approche de l'autel,
Ose lâchement commettre,
Le moindre péché mortel.

Ah ! dit alors notre sainte,
Se tournant vers son Epoux,
Si la lumière est éteinte,
Comment irons-nous à vous ?

Hélas ! mes Sœurs, disoit-elle,
Que la grille et le parloir,
Rendent une ame infidèle,
A bien remplir son devoir !

Je vous conjure de croire
Qu'à présent je choisirois
De brûler en Purgatoire,
Tant que j'y demeurerois.

Je n'ai jamais sus comprendre
Cet étrange aveuglement,
Qu'une ame ose condescendre,
A pécher mortellement :

Je suis à ma dernière heure,
Sans avoir pu concevoir,
Qu'une vile Créature.
Trahisce ainsi son devoir.

Faites, glorieuse Sainte.
Que j'abhorre le péché,
Et qu'en tout ma seule crainte
Soit d'en voir mon cœur taché ;

A L'H
SINE

SUR P

L'HON
Forme e
Tout se
Il marche
Nous l'a
Dont Eu

De s'hab

Un gen
A qui le
Va voir t
D'en dem
Sa cha
Qui dès l

D'offrir s

Ayant
Ils ont à
A chaque
Et prient

Faites que je ne respire
Que l'air de l'amour divin,
En attendant que j'expire
Pour aimer mon Dieu sans fin.

A L'HONNEUR DE SAINTE EUPHROSINE VIERGE, SOUS UN HABIT DE RELIGIEUX.

SUR L'AIR : *Dupuis longtems qu'en secret je
vous aime, &c.*

L'HOMME peut tout, lorsque Dieu par sa grace,
Forme et conduit ses généreux desseins,
Tout se soumet et rien ne l'embarasse,
Il marche alors aux pas des plus grands Saints.
Nous l'allons voir au projet glorieux,
Dont Euphrosine étonna tous les Cieux :

Elle eut courage
Dans son jeune âge,
De s'habiller comme un Religieux.

Un gentilhomme issu d'Alexandrie,
A qui le Ciel n'accordoit point d'enfans,
Va voir tout triste un saint Moine et le prie
D'en demander par des vœux très ardens :

Sa chaste femme affligée à son tour,
Qui dès longtems fond en pleurs nuit et jour,
Promet sans feinte,

Pour être enceinte,
D'offrir son fruit au Seigneur pour retour.

Ayant reçu leur petite Euphrosine,
Ils ont à cœur de la bien élever ;
A chaque jour ils lui font la doctrine,
Et prient Dieu de la leur conserver :

Sitôt qu'elle est à l'âge de douze ans,
Sa digne Mère est au bout de son tems.
Dès qu'elle expire,
Chacun aspire
A rechercher le cher fruit de ses flancs.

Le bon Paphnuce, homme pieu x et sage,
Qui veut savoir ce qui conviendra mieux,
Avant donner sa fille en mariage,
Va prendre avis du saint Religieux :
Tandis qu'il traite avec l'humble vieillard
Son Euphrosine est ravie à l'écart ;
Elle médite
D'être un Hermite ;
Elle fait choi x de la meilleure part.

Pendant le tems qu'on célèbre une Fête,
Et que son père offre à Dieu mille vœux,
Elle s'habille en pauvre Anachorète,
Après avoir fait raser ses cheveux :
Père du jour, des Astres le plus beau,
Arrête ici, contemple ce flambeau ;
C'est Euphrosine
Qui s'achemine
Vers le couvent qui sera son tombeau.

Sous cet habit notre Vierge modeste,
Cachant son nom prend le nom d'Emerand,
Se confiant en son Père céleste,
Elle s'adresse à l'Abbé tout fervent.
Le saint Vieillard prêt à la recevoir,
Ne manque point à lui faire savoir
La vie austère
Du monastère
Et les combats que l'on y peut avoir.

Ah ! mon cher Père, ajoute notre sainte,
J'ai préparé mon cœur et mon esprit ;

Je ne fe
Lorsqu'
Depui
A ce qu

Reçez-

Le sag
Sans rési
D'abord
L'esprit d
Il n'est
De ce No
Cl
So

Et chacun

L'esprit
Combien s
Mais Eup
Le foule a
Cet espr
Se vange d

Sont près

Le tenta
Au lieu d'
L'Abbé co
Sage Vieil
La chas
Dès qu'on

Dans sa c

Je ne ferai jamais la moindre plainte,
 Lorsqu'il faudra souffrir pour Jesus-christ :
 Depuis longtems mon âme a dit adieu
 A ce qui peut déplaire aux yeux de Dieu.
 Je ne désire
 Qu'un long martyre ;
 Recevez-moi par grace en ce saint lieu.

Le sage Abbé touché de sa constance,
 Sans résister la reçoit à l'instant.
 D'abord on voit son exacte observance;
 L'esprit docile et le cœur très ardent :
 Il n'est aucun qui ne soit satisfait
 De ce Novice en qui tout est parfait.
 Chacun contemple
 Son rare exemple,
 Et chacun veut le suivre en ce qu'il fait.

L'esprit malin représente au saint Moine
 Combien son Père a des biens et d'honneur.
 Mais Euphrosine ainsi qu'un autre Antoine
 Le foule aux pieds et chérit son bonheur,
 Cet esprit fier que la Sainte a dompté,
 Se vange d'elle en sa rare beauté.
 Tous ses Confrères
 Les plus austères
 Sont près de lui tentés d'impureté.

Le tentateur, loin d'attraper, s'attrape,
 Au lieu d'abattre, il se voit abattu.
 L'Abbé commet ce Moine au grand Agape,
 Sage Vieillard & de haute vertu :
 La chaste fille obéit de bon cœur,
 Dès qu'on l'oblige à se priver du Chœur,
 Elle se cache,
 Et sans relâche,
 Dans sa cellule aime son Créateur.

Au même tems que le saint Moine chante,
 Son triste Père est accablé d'ennuis.
 Tout lui déplaît, il cherche, il se lamente ;
 Les plus beaux jours lui sont des sombres nuits.
 Ayant perdu l'objet de ses desirs,
 Il s'abandonne à mille déplaisirs,
 Et n'a pour aide
 Et pour remède
 Que les sanglots, les pleurs et les soupirs.

L'époux futur, Paphnuce et le beau Père,
 Poussent des cris qui pénètrent les cieux,
 Tous trois outrés d'une douleur amère,
 Mandent des gens en mille divers lieux ;
 Mais c'est en vain qu'ils font ainsi chercher
 Celle que Dieu prend soin de leur cacher,
 La fille est sûre
 Dans sa cloture,
 Elle s'y tient plus ferme qu'un rocher.

Le Père seul sans fermer la paupière,
 Va voir l'Abbé dès longtems son ami,
 Pleure à ses pieds, implore sa prière,
 Et ne lui dit sa douleur qu'à demi ;
 Tandis qu'il crie et serre ses genoux,
 Jeunes et vieux soudain accourent tous ;
 Ils compatissent,
 Ils s'attendrissent,
 Paphnuce hélas ! disent-ils, qu'avez-vous ?

Ah ! répondit-il, l'Astre qui par tout brille
 Cache à ma vûe un trésor précieux.
 Je viens de perdre en mon unique fille,
 La liberté de la voix et des yeux :
 On la ravie en ma propre maison ;
 Fut-il jamais plus noire trahison ?

Disant

Le sa
 Il lui pr
 Dieu l'é
 Qu'il ve
 Il se
 De la te

Lui fera

Toujo
 Quoiq
 Il s'en re
 Qui lui
 Le cœ
 Il se pro

Au moine

On le
 Où Dieu
 D'abord
 Sur son
 Elle r
 Et l'ent

En tout

Souve
 Qu'en c

Cette aventure
Fait ma torture

Disant ces mots il tombe en pâmoison.

Le saint Abbé l'embrasse et le console,
Il lui promet qu'il priera pour lui ;
Dieu l'éclairant, il lui donne parole
Qu'il verra tôt la fin de son ennui ;

Il se retire après ce doux renfort,
De la tempête il se croit dans le port,

Son ame espère
Que ce cher père

Lui fera voir sa fille avant sa mort.

Toujours en peine, et toujours solitaire
Quoique abattu de bile et consumé,
Il s'en retourne un jour au Monastère
Qui lui détient cet objet bien-aimé.

Le cœur saisi d'un secret sentiment,
Il se prosterne et demande en pleurant,

De lui permettre
De pouvoir être

Au moins une heure avec Frère Emerand.

On le conduit à l'étroite cellule
Où Dieu possède Euphrosine en secret..
D'abord la Sainte abaisse sa cuculle
Sur son visage extrêmement défait :

Elle reçoit son Père gayement,
Et l'entretient sur le détachement

De tout ce monde,
Où l'on n'abonde,

En tout état qu'en mécontentement.

Souvenez-vous, Paphnuce, poursuit-elle
Qu'en ces bas lieux rien ne peut contenter,

Qu'il faut penser à la vie éternelle,
 Et que pour Dieu l'homme doit tout quitter :
 Si votre fille a fait un si bon choix,
 De son bonheur feriez vous votre croix ?
 Non, au contraire
 Tâchez de plaire
 Comme elle a fait à Jésus Roi des Rois.

Secrets profonds ! Providence divine,
 Qui ne veut point découvrir ce trésor !
 Paphnuce voit son aimable Euphrosine,
 Lorsqu'il prétend de la chercher encore.
 Il voit sans voir l'objet de ses appas,
 Il oit sa voix et ne la connoît pas ;
 Et quoi qu'il fasse,
 Dieu veut qu'il passe
 Trente-huit ans à ne dire qu'hélas.

O quel combat ! la grace et la nature
 Lancent ici tous les traits de l'amour.
 La fille voit son Père qui la pleure,
 Et le voyant elle pleure à son tour,
 Elle lui dit en termes assurés :
 Ne pleurez plus celle que vous pleurez ;
 Chassez vos craintes,
 Cessez vos plaintes,
 J'espère en Dieu qu'un jour vous la verrez.

Après longtems qu'il passe en sa patrie,
 Il va revoir son cher consolateur,
 Ayant appris l'extrême maladie
 Qui le va joindre à son doux Créateur.
 On lui permet d'admirer de nouveau
 Les traits mourans de son vivant tableau.
 Il l'envisage,
 Et perd courage,
 Voyant qu'il est à deux doigts du tombeau.

Not
 Le bon
 Après l
 vivez e
 Ne p
 Car vou

La fait

Ici Pa
 Mêlé sa j
 Son cœur
 Poussant
 La Sai
 Relevez v

Ne souffre

Etant e
 Et sur le p
 Son cœur
 Et de la m
 Sans qu
 Arrache d'

S
 P
 De la misèr

Plût au S
 Dès qu'Eup
 Plût au Ser
 De cette m
 Aimable
 Rends-toi s

Notre malade arrête au Monastère,
 Le bon Paphnuce encore pour trois jours,
 Après lesquels-elle lui dit : cher Père,
 Vivez en paix je vais finir mon cours.
 Ne pleurez plus, et demeurez content,
 Car vous avez Euphrosine devant.
 Voyez ma face ;
 Dieu par sa grace
 La fait passer pour Moine en ce couvent.

Ici Paphnuce abattu contre terre,
 Mêlé sa joye avec ses déplaisirs,
 Son cœur s'entr'ouvre et soudain se resserre.
 Poussant et puis retenant ses soupirs :
 La Sainte crie à son cher Père alors,
 Relevez vous, redoublez vos efforts ;
 Et quand ma vie
 Sera finie,
 Ne souffrez point que l'on touche mon corps.

Etant enfin parvenue à son terme,
 Et sur le point de rendre les abois,
 Son cœur content paroît toujours plus ferme,
 Et de la mort il méprise le poids.
 Sans que l'assaut d'un trépas tout certain
 Arrache d'elle un mouvement humain,
 Son ame sainte
 Passe sans crainte
 De la misère au bonheur souverain.

Plût au Seigneur redit cent fois Paphnuce,
 Dès qu'Euphrosine a volé vers son Dieu,
 Plût au Seigneur qu'après toi je mourusse.
 De cette mort et dans ce même lieu !
 Aimable fille, appui de mes vieux ans,
 Rends-toi sensible à mes regrets cuisans.

Fais que je meure
 Dans ta demeure,
 Déjà suis mort aux plus doux sentimens.

Je perdis tout en te perdant de vue ;
 J'agonisois du désir de te voir ;
 Et maintenant ta présence me tue ;
 Je te possède en cessant de t'avoir.

Mon doux Sauveur, ah ! présidez ici ;
 Quoi ! mon repos enfante mon souci !

Mon allégresse
 Fait ma tristesse :
 Ma fille est morte ! ah que je meure aussi.

A ces grands cris tous ceux du Monastère,
 Viennent trouver Paphnuce en soupirant.

S'étant instruit de ce nouveau mystère,
 Chacun admire et regrette Emerand,

Paphnuce obtient de vivre au même endroit,
 Où sans relâche Euphrosine prioit ;

Il y soupire
 Tant qu'il respire,
 En méditant les maux qu'elle endure.

Chaste Euphrosine, hermite incomparable,
 Votre constance étonne les plus forts.
 Nous regardons votre vie admirable
 Bien au-dessus de nos lâches efforts.

Procurez-nous d'être au moins plus constans.
 A bien souffrir les fâcheux accidens,

Et qu'à toute heure
 Notre ame meure
 A ce qui passe avec le cours du tems.

RACON

RAB

SUR I

Dieu,

QUE

Que to

Le trois

A conve

Les v

Me capt

Lorsqu'

Me déco

Ce bo

Dieu me

Et mes p

Perçoien

Ne po

Ni conte

Je fis de

De mon

Grand

D'une de

Les gens

L'enfer g

Les ye

Sans dire

Je m'aba

Cherchar

SAINTE PELAGIE PENITENTE,

RACONTANT ELLE-MEME SON HISTOIRE ADMIRABLE AVEC DES REFLEXIONS MORALES.

SUR L'AIR *vulgaire de la Mission*, Je crois en Dieu, le Père Tout-Tuissant, ou bien sur celui de Birenne

QUE tout pécheur chante d'un doux accent,
Que tout pécheur se pâme d'allégresse.
Le trois fois Saint, le trois fois tout Puissant
A converti mon âme pécheresse.

Les voluptés, le monde et le Démon
Me captivoient sur le bord des abîmes;
Lorsqu'un grand Saint dans un fervent Sermon.
Me découvrit la laideur de mes crimes.

Ce bon vieillard me parlant au dehors,
Dieu me parloit au dedans de moi-même ;
Et mes péchés par des cuisans remords,
Perçoient mon cœur d'une douleur extrême.

Ne pouvant plus déguiser mon état,
Ni contenir des larmes d'abondance,
Je fis dès-lors paroître au saint Prélat,
De mon forfait mon humble repentance.

Grands et petits sont dans l'étonnement
D'une douleur si prompte et si parfaite ;
Les gens de bien louent mon changement,
L'enfer gémit et le Ciel fait grand Fête.

Les yeux baissés, toute fondante en pleurs,
Sans dire mot, au sortir de l'Eglise,
Je m'abandonne aux plus vives douleurs ;
Cherchant le Saint afin qu'il me baptise.

Je foule aux pieds tous mes vains affluets
 Mes beaux habits, mes perles, mes dorures :
 Et je renonce au monde pour jamais,
 En détestant mon luxe et mes parures.

Tous mes amans en me voyant passer,
 Disent entr'eux : la voilà convertie,
 Retirons-nous, il n'y faut plus penser ;
 C'est tout de bon qu'elle change de vie :

Le saint Prélat quoiqu'il m'ait vû pleurer,
 Craint que mon cœur ne soit encor le même ;
 Il se résout de s'en mieux assurer,
 En différant le jour de mon Baptême.

Sur ce délai j'embrasse ses genoux,
 Mon cœur brûlant d'une céleste flâme ;
 Et je lui dis en présence de tous,
 Vous répondrez du salut de mon âme.

Plusieurs Prélats assemblés dans la Cour
 Sont attendris d'une ferveur si grande,
 Et convaincus de mon parfait retour,
 Pressent le Saint d'accorder ma demande.

On appella Romaine à l'Evêché,
 Pour me servir de Marraine et de plège,
 Quand j'attendois qu'au lavoir du péché,
 On me rendit plus blanche que la neige.

Tout étoit prêt pour noyer mes forfaits
 Dont je sentoais un repentir extrême,
 Me résolvant de ne pécher jamais,
 A deux genoux je reçus le Baptême.

Je dis d'abord, ô le Dieu de mon cœur !
 Je vous bénis de m'avoir fait Chrétienne.

Posséd
 Et qu'à

Je fi
 Tous m
 Et depu
 Jésus en

L'esp
 Gronde
 Et Non
 Qu'il le

Puis t
 Quittan
 Et pour
 A haute

Que t'
 Que t'ai
 L'insigne
 M'est plu

Quitte
 Qui m'a
 Je fonds
 Qu'il m'

Revier
 N'imite
 N'imite
 Qui sans

Comm
 Lors que
 Ainsi mo
 Et s'affie

Possédez-moi, mon aimable vainqueur,
Et qu'à jamais mon fonds vous appartienne.

Je fis donner aux pauvres tout mon bien ;
Tous mes captifs furent hors d'esclavage,
Et depuis lors ne tenant plus à rien,
Jésus en Croix me tint lieu d'héritage.

L'esprit malin tout le long du repas,
Gronde et gémit d'avoir perdu mon âme,
Et None entend avec tout les Prélats,
Qu'il le maudit, le menace et le blâme.

Puis tout confus, et tout saisi d'effroi,
Quittant le saint il me donne une atteinte,
Et pour tâcher de triompher de moi,
A haute voix il me fait cette plainte.

Que t'ai-je fait pour me traiter ainsi ?
Que t'ai-je fait ? parle, mon espérance ;
L'insigne affront que tu me fais ici,
M'est plus fâcheux que toute autre souffrance.

Quitte au plutôt ce Vieillard décrepit
Qui m'a ravi tant d'ames pécheresses.
Je fonds en pleurs, je crève de dépit ;
Qu'il m'ait oté ton cœur par ses adresses.

Reviens à moi, ne m'abandonne pas ;
N'imité pas la conduite d'un traître ;
N'imité point mon bien aimé Judas,
Qui sans sujet osa trahir son Maître.

Comme un rocher repousse tous les flots,
Lors que les vents ont excité l'orage,
Ainsi mon cœur chassa ses vains propos.
Et s'affermir loin de perdre courage.

Il me cajole une seconde fois :
 Me trouvant seule auprès de ma Marraine.
 Mais en faisant le signe de la Croix ;
 Je le confonds et son attaque est vaine.

Ayant promis d'éviter le péché,
 Et n'osant point me fier à moi-même,
 Je soupirois après un lieu caché,
 Pour conserver la grâce du Baptême.

Dieu m'inspira de n'évader sans bruit,
 Huit jours après que je fus baptisé,
 Sans balancer, je me sauve de nuit,
 Trompant Satan qui m'avoit abusée.

Lorsque le jour vint éclairer mes pas,
 Romaine entra dans une nuit obscure,
 Cherchant par tout, et ne me trouvant pas.
 Elle gémit, elle crie, elle pleure.

Cessez vos cris, lui dit le saint Vieillard,
 Ne pleurez point notre Fille nouvelle,
 Elle a fait choix de la meilleure part ;
 Priez bien Dieu qu'il la rende fidèle.

Elle adoucit ses regrets et ses cris,
 Elle met fin à son inquiétude,
 Quand je poursuis le chemin que j'ai pris,
 Pour me cacher dans une solitude.

Pour tout habit j'avois un vieux manteau,
 Et sur la chair une haire poignante ;
 L'enfer, le Ciel, mon Juge et le tombeau,
 M'aiguillonnant à vivre en pénitente.

Mes ennemis avoient beau me tenter
 Pour m'émouvoir à regarder derrière,
 Je m'avançois sans vouloir m'arrêter,
 Jésus étant ma force et ma lumière.

J'arr
 Où je m
 Je n'ai
 Cachan

Je me
 Les dur
 Et tout
 Fut de s

Envis
 Son trist
 Je redou
 Toutes l

Quanc
 Qu'il en
 Je ne tro
 Et mon

Je sup
 La faim,
 Et ces ri
 M'étoien

Le cor
 Je presse
 Lors qu'
 Pélage,

N'aya
 Je le cor
 Je l'entr
 Puis refe

Penda
 Il vint fi
 Souple e
 L'ayant

J'arrive enfin sur le Mont d'Olivet,
Où je me fais un petit Hermitage ;
Je n'ai plus là que Dieu seul pour objet,
Cachant mon nom sous le nom de Pélage.

Je méditois, en pleurant nuit et jour,
Les durs tourmens du cher Fils de Marie ;
Et tout mon soin pour user de retour,
Fut de souffrir le reste de ma vie.

Envisageant sa fervente Oraison,
Son triste état et sa sueur sanglante,
Je redoublois dans ma sombre prison
Toutes les Croix d'une âme pénitente.

Quand du Jardin je passois au travaux
Qu'il endura jusqu'au Mont du Calvaire,
Je ne trouvois rien de rude en mes maux,
Et mon état n'avoit plus rien d'austère.

Je supportois les injures du tems,
La faim, la soif, le cilice et les veilles ;
Et ces rigueurs qui mettoient tous mes sens,
M'étoient pour Dieu des douceurs non-pareilles.

Le corps défait, le cœur humble et contrit,
Je pressentois que ma fin étoit proche,
Lors qu'un matin en frappant, on me dit,
Pélage, ouvrez au Diacre d'antioche.

N'ayant plus rien de ma rare beauté,
Je le connus sans en être connue,
Je l'entretins par pure charité ;
Puis refermant, je le perdîs de vûe.

Pendant trois jours voulant me dire adieu,
Il vint frapper et prier à ma porte,
Souple et fidèle au mouvement de Dieu,
L'ayant ouverte, il vit que j'étois morte.

Il va d'abord à la sainte Cité,
En publiant de ma mort la nouvelle ;
Le peuple accourt avec solennité ;
On prend mon corps, on l'honore avec zèle.

On est ravi quand on voit en effet,
Que j'ai vécu comme un homme étant femme.
On bénit Dieu de tout ce qu'il a fait,
Pour m'embraser de sa divine flamme.

Rien de si beau, les Vierges du Jourdain
De Jéricho, de chaque Monastère.
Viennent d'abord les Cierges à la main,
Louant Jésus d'un si profond Mystère.

On n'oit par tout que chant mélodieux,
On n'oit par tout qu'Hymnes et que Cantiques.
En même tems que les Religieux,
Sont occupés à porter mes Reliques.

Ainsi finit le cours de mes travaux ;
Ainsi finit mon exil volontaire.
Mais à présent la gloire et le repos
Sont dans le Ciel mon éternel salaire.

REFLEXION.

LA SAINTE AU PÊCHEUR.

CHANGE d'esprit, insensible pécheur ;
Rends-toi, de grace, ayant lu mon histoire.
Depuis longtems Jésus combat ton cœur,
Sans qu'il y ait remporté la victoire.

Ne sois plus sourd à sa secrète voix ;
Crains de lasser sa bonté paternelle,
Crains qu'un refus redoublé tant de fois,
Ne soit suivi de ta perte éternelle.

Puis
Sans di
Punis le
Pour t'a

Si le
Si sur ta
Ressouv
Et qu'el

QUI
Et qui
Vois les
Et devar

Fais d
Pour y v
Et sans a
Y conver

Penses
Tâche en
Et tu po
Tous les

Sois to
Que tout
Et que ja
Du vieil A

Dans t
Invoque-
Et sois ce
Combien

Puisque tu crois son juste jugement,
Sans différer, condamne tous tes vices ;
Punis les tous impitoyablement,
Pour t'affranchir des éternels supplices.

Si le Démon s'oppose à ton dessein,
Si sur ta mort ce trompeur te rassure,
Ressouviens-toi qu'elle habite en ton sein,
Et qu'elle peut te surprendre à toute heure.

LA SAINTE

AUX PERSONNES DEVOTES.

QUI que tu sois, qui chéris les vertus,
Et qui t'endors ou qui déchois sans cesse ;
Vois les sentiers qu'une femme a battus,
Et devant Dieu rougis de ta paresse.

Fais dans ton cœur un petit cabinet,
Pour y voir Dieu, l'adorer, et lui plaire,
Et sans aller sur le mont d'Olivet,
Y conversant tu seras solitaire.

Penses aux tourmens qu'a souffert Jésus Christ,
Tâche en ce point d'imiter Pélagie ;
Et tu pourras porter d'un ferme esprit
Tous les travaux de ta mourante vie.

Sois tout à Dieu par des sacrés transports ;
Que tout ton cœur après lui seul soupire,
Et que jamais les désirs de ton corps
Du vieil Adam ne conservent l'empire.

Dans tous tes maux et dans tous tes combats,
Invoque-moi, mais d'une foi constante ;
Et sois certain que tu ressentiras
Combien vers Dieu ma prière est puissante.

EN L'HONNEUR DE SAINTE THEOTISTE,
VIERGE SOLITAIRE.

SUR L'AIR—*De Madame de Ganéges, &c.*

CHANTONS Sainte Théotiste,
Qui depuis trente-cinq ans,
Est comme un Saint Jean-Baptiste,
Sous les injures du tems ;
Chantons les vertus très-rares,
Qu'elle dérobe à nos yeux,
Sur l'heureuse île de Pare
Dans le coin d'un temple vieux.

Ses actions vertueuses
Avoient pris leur fondement
Parmi des Religieuses
Qui vivoient fort saintement.
Ses parens avoient fait gloire,
Avant de lui dire adieu,
D'éterniser leur mémoire,
En la consacrant à Dieu.

Elle va dans un Village,
Trouver une sienne Sœur ;
Le bourg est mis au pillage,
Par un vaisseau ravisseur :
Chacun vole, chacun pille,
On emporte et gens et biens,
Et l'on prend la sainte fille,
Sa sœur avec tous les siens.

Dans le tems que les Barbares,
Se partagent leur butin,
Au port de l'île de Pare,
La bouche écumant de vin,

Notre Amazone s'enfonce
Dans un Buisson retiré,
Fendant l'épine et la ronce,
Dont son corps est déchiré.

Elle s'y cache et s'y roule,
Par mille divers efforts,
Encor que son sang découle
De mille endroits de son corps :

Elle trouve tout facile,
Pourvu que sa liberté
Reste entière dans cette île,
Avec sa virginité.

Les Pirates levont l'ancre,
Et cinglent en haute mer,
Quand la Sainte cherche un ancre,
Sous terre ou dans un rocher :

D'abord elle est bien surprise,
Et redouble sa ferveur,
Trouvant une vieille Eglise,
De la Mère du Sauveur.

Ce cher Temple est la cellule,
Qu'elle choisit volontiers,
C'est-là qu'elle passe seule,
Trente-cinq ans tout entiers :

Nuit et jour elle ne pense,
Qu'à rendre grâces à Dieu,
De ce que sa Providence
La conduit en ce saint lieu.

Sa couche est la terre dure,
Le vieux Temple son Château,
Les herbes sa nourriture,
Sa boisson l'eau d'un ruisseau :

Sa nudité toute seule
La fait mille fois mourir,

Mais son cœur qui pour Dieu brûle,
N'est jamais las de souffrir.

Les orages, les tempêtes,
Les foudres ni les éclairs,
Les loups, ni ces noires bêtes,
Qui se cachent aux déserts :

Les nuits sombres, les fantômes,
Ni rien de ce qui fait peur,
Lorsqu'elle chante des Pseaumes,
Ne sauroient troubler son cœur.

Son ame débarrassée,
Des objets de ces bas lieux,
Porte toute sa pensée,
Vers le Royaume des Cieux :

Toujours ferme sur la base,
De la vraie humilité,
Elle vole par l'extase,
Au sein de la Déité.

Certains Chasseurs d'une ville,
Qui pour la chasse des Cerfs,
Vont tous les ans à cette île,
S'enforcent dans les déserts :

Lorsqu'un de leur compagnie,
Homme sage et vertueux,
Entre au temple de Marie,
Pour lui présenter ses vœux.

Le dévot Chasseur contemple
L'admirable antiquité,
Et la structure du temple
Qui marque encore sa beauté,

La Sainte étant aperçue,
Dit à son hôte nouveau,
Monsieur, je suis toute nue ;
Jettez-moi votre manteau.

Notre sainte Anachorette,
Fait fondre en pleurs le chasseur,
N'étant plus qu'un vrai squelette
Par son extrême maigreur :

Le bon chasseur la conjure,
De lui dire nettement,
Depuis quand elle demeure
Dans ce sombre bâtiment.

Depuis trente cinq-années,
Lui dit-elle, d'un air doux,
Je n'ai vû dans ces contrées,
Autre personne que vous :

Elle lui raconte ensuite
Les travaux qu'elle a soufferts ;
Et sa divine conduite
Sur les accidens divers.

Monsieur, dit-elle, par grace,
Apportez-moi l'an suivant,
En revenant à la chasse,
Le Sauveur vrai pain vivant ;
Avant de quitter ce monde,
Je désire recevoir,
Mon Epoux en qui je fonde
De mon salut tout l'espoir.

L'Evêque ayant cette histoire,
Donne au fortuné chasseur,
Dans un portatif Ciboire,
Le sacré corps du Sauveur :
Au bout de l'an il s'embarque,
Et va joyeux et content,
Porter le divin Monarque
A la Sainte qui l'attend.

Dès qu'elle voit la boîte,
Où Jésus est enfermé.

Sa langue devient muette,
 Son cœur est tout enflammé :
 Elle prend la sainte Hostie
 Avec amour et respect,
 Prosternée et recueillie,
 A son adorable aspect.

Après s'en être repue,
 Elle se tire à l'écart,
 Et chante en baissant la vue,
 Le Cantique du Vieillard :
 Elle loue et remercie,
 Le charitable Chasseur,
 L'instruit et le congédie,
 Avec beaucoup de douceur,

L'humble Chasseur se retire,
 Et va voir ses compagnons,
 Qui préparoient du Navire,
 Les voiles, les avirons :
 Il retourne à Théotiste,
 Mais elle a rendu l'esprit,
 Ah ! que son âme en est triste !
 Que son cœur s'en attendrit !

Hélas ! hélas ! grande Sainte,
 Lui dit-il, baisant ses pieds ;
 Ne méprisez pas ma plainte,
 Ni nos pures amitiés :
 Puisque je vous ai servie,
 Vous apportant votre Epoux,
 Terminez ici ma vie,
 Et m'attirez après vous.

Il la pleure, il la regrette,
 Et ne pouvant l'enlever,
 Il lui coupe la main droite,
 Qu'il voudroit bien conserver :

M
 Ce q
 Lorsq
 Ne p

L
 Aban
 Ils s
 Voir
 M
 Cett
 Ne t
 Que

L
 Dan
 Ces
 Dès
 L
 Apr
 Méri
 Fait

C
 Lor
 Qua
 On
 Q
 N'a
 Au
 Not

T
 Vor
 Dès
 A f
 F
 Aux

Mais il est contraint de dire
Ce qu'il a pris du corps mort,
Lorsqu'il voit que le Navire,
Ne pouvoit bouger du Port.

Les Chasseurs et l'Equipage,
Abandonnent le Vaisseau ;
Ils s'en vont dans le bocage,
Voir ce prodige nouveau :
Mais, aventure admirable !
Cette troupe qui la plaint,
Ne trouve dessus le sable,
Que les traces du Corps saint.

Les Anges l'ont revérée,
Dans son recoin tous les jours ;
Ces Anges l'ont entérée,
Dès qu'elle a fini son cours.

Le Corps d'une ame si pure,
Après son entier débris,
Mérite une Sépulture,
Faite par les purs esprits.

Conservons la confiance,
Lorsque tout semble perdu ;
Quand on a ferme espérance,
On n'est jamais confondu :

Que nos tristes aventures
N'abattent point notre cœur,
Au défaut des Créatures,
Nous avons le Créateur.

Théotiste incomparable,
Vous désirez le trépas,
Dès que le Pain adorable ;
▲ fin tous vos repas :
Faites que je m'en nourrisse
Aux approches de ma fin,

Et qu'avec vous je bénisse,
L'objet de ce grand festin.

EN L'HONNEUR DE SAINTE
FRANCOISE, VEUVE ROMAINE,

SUR L'AIR :—*Ruisseau qui cours après toi-même,*

&c. ou de Ste Magdelaine.

ARRETE Ici, femme mondaine ;
Ton âme manque à son devoir ;
Je m'en vaiste le faire voir,
En Sainte Françoise Romaine :
Pèse ce qu'elle a fait dès ses plus tendres ans,
* Tous ses états sont instruisans. * *bis.*

Dès le maillot elle est si pure,
Qu'à peine ose-t-on l'approcher ;
Même l'on craint de la toucher ;
Pour lui donner sa nourriture.
Prends garde à tous tes sens avec fidélité,
* Si tu chéris la pureté. * *bis.*

Plus son corps croît, plus l'ame avance
En toutes sortes de vertus ;
Vois les sentiers qu'elle a battus,
Au tems de son adolescence ;
Et toi loin d'avancer, tu recules toujours,
* Et tu ne fais rien qu'à rebours. * *bis.*

Cette âme pure s'épouvante,
Lorsqu'elle voit que ses Parens,
Veulent la donner à Laurens,
Elles est pourtant obéissante :
On voit soudain briller dans son nouvel état
* Plusieurs vertus avec éclat. * *bis.*

Si les devoirs du mariage,
La tirent de ce train dévot,
Elle obéit sans dire mot,
Et sans faire mauvais visage :
Ne mets point en oubli les soins de ta maison
* Pour t'attacher à l'Oraison, * bis.

Etant un jour dans une Eglise,
Son mari la fait appeller,
Et quatre fois sans chanceler,
Elle s'interrompt sans remise :
Mais le verset laissé qu'elle reprend encor,
* Se trouve écrit en lettres d'or, * bis.

Elle n'applique son étude
Qu'à bien élever ses enfans ;
Elle veut qu'ils soient triomphans
De toute mauvaise habitude :
Emploie tes efforts à bien soigner les tiens,
* Afin qu'ils soient de vrais Chrétiens. * bis.

Quelle faveur ! quel privilège !
Elle voit, de jour et de nuit,
Son saint Ange qui la conduit,
Comme un enfant plus blanc que neige :
Tu ne vois pas le tien, mais tu ne doutes pas
* Qu'il ne te voye à chaque pas. * bis.

Au seul éclat de sa lumière,
En pleine nuit près de son lit,
Elle dit l'Office, elle lit,
Ou bien elle fait sa prière :
Profite des clartés que tu reçois du tien,
* Quitte le mal et fais le bien. * bis.

Lorsqu'elle fait la moindre faute,
Soit au dehors, soit au dedans,
Cet Ange saint en même tems,

En s'éloignant, la lui dénote :
Combien de fois le tien prend soin de t'avertir
* Que ton cœur doit se convertir ? * *bis.*

Pendant qu'elle prête l'oreille
A je ne sais quel vain caquet,
Elle reçoit un grand soufflet
De ce Tuteur qui toujours veille :
S'il falloit te frapper pour un tel manquement,
* Il le faudroit bien fréquemment. * *bis.*

Quand les démons lui font la guerre.
Par leurs efforts les plus fâcheux,
En remuant ses beaux cheveux,
D'abord il les abat par terre :
Si ton saint Défenseur ne te tendoit la main,
* Tu combattrois souvent en vain. * *bis.*

Elle use bien de ses richesses ;
Tout ce qu'elle reçoit de Dieu,
Est pour les pauvres de son lieu ;
Elle fait à tous des largesses :
Donne et Dieu te rendra, n'adore point l'argent,
* Car Dieu te peut rendre indigent. * *bis.*

Ses pleurs amères avec l'eau pure,
Un pain plus dur que du biscuit,
Et quelque légume mal-cuit,
Sont de son corps la nourriture :
Et tu voudrois avoir divers mets délicats,
* Soir et matin à tes repas. * *bis.*

Elle se noircit la poitrine,
A coups de poings cent fois le jour ;
Son dos aussi sent à son tour,
Jusques au sang la discipline :
Et toi pour épargner et caresser ton corps
Tu fais jouer mille ressorts. * *bis.*

Cette Dame humble et charitable,
 Coupe du bois, fait des fagots,
 Et puis les porte sur son dos
 Au pauvre le plus misérable :
 Elle montre par tout un fonds d'humilité,
 * Pour condamner ta vanité. * *bis.*

On bannit son mari de Rome ;
 On lui confisque tout son bien,
 Sans qu'elle se plaigne de rien,
 Semblable à Job ce très-saint homme :
 Pour le moindre accident tu relâches, tu crains ;
 * Tu fuis la Croix et tu te plains. * *bis.*

Par sa douceur incomparable,
 Elle tient en paix ses Parens,
 Et vient à bout des différens
 Que cause une haine implacable :
 Tiens ton cœur bien en paix pour apaiser de
 tous
 * Les différens et les courroux. * *bis.*

La Reine du Ciel la visite,
 Lui donne à baiser le Sauveur ;
 Et par un surcroit de faveur,
 La guérit du mal qui l'agite ;
 Mais laissons ces faveurs qui la font éclater
 * Et ne pensons qu'à l'imiter. * *bis.*

Secourez-nous, illustre Sainte,
 Sur tout à l'heure de la mort,
 Où le démon fait son effort
 Pour jeter l'ame dans la crainte ;
 Faites que nous vivions après notre trépas,
 * Par ce dernier de nos combats. * *bis.*

DE JUDITH.

Sur l'Air :—*Je suis un Prince bien-heureux, &c.*

HOLOPHERNE.

QUEL est ce peuple plein d'orgueil,
Qui se prépare à se défendre ?
Je m'en vais le mettre au cercueil,
S'il ne se dispose à se rendre :
Quei est son Dieu ? quelle est sa Loi ?
Pour ne point céder à mon Roi ?

ACHIOR.

Ce Peuple adore un Dieu puissant,
Qui fit de rien tout ce grand monde ;
Un seul d'entr'eux en défait cent,
Lorsque sa grace le seconde :
Ils sont gens pour vous renverser,
Si vous tentez de les forcer.

HOLOPHERNE.

Tu parles comme un insolent,
Je veux sans merci qu'on te lie ;
Va m'attendre au combat sanglant
Qui doit tout perdre en Bethulie ;
Je jure qu'avec tes Hébreux,
Tu souffriras des maux affreux,

ACHIOR.

Ah ! pauvre Peuple, il faut mourir
Des mains cruelles d'Holopherne ;
Priez Dieu de vous secourir :
Que chacun de vous se prosterne.
Il a juré d'un ton altier,
Que vous n'auriez point de quartier.

JUDITH.

Dieu de bonté, Roi tout-Puissant,
Ayez pitié de ma patrie ;
Ne souffrez pas que l'innocent
Soit conduit à la Boucherie :
Frappez tous ces Assyriens,
Comme les fiers Egyptiens.

Leurs lances et leurs javelots
Bravent le Ciel, la terre et l'onde :
J'en pousse de tristes sanglots,
Dans une humilité profonde :
Je vous prie, exaucez mes pleurs,
Et détournez tant de malheurs.

Voudriez-vous que ces inhumains
Vinssent profaner votre Temple ?
Faites les tomber sous vos mains,
Pour servir à jamais d'exemple ;
Vous n'avez point besoin de fer,
Pour les abîmer dans l'enfer.

Que ce superbe Colonel,
Qui met son espoir en ses forces,
Nage dans son sang criminel,
Par mes innocentes amorces.
Mon Dieu, mon tout, protégez-moi,
Pour être fidelle à ma Loi.

Qu'au sortir de quelque repas,
L'excès du vin fumeux l'entête,
Et que son propre coutelas,
Me serve à lui trancher la tête ;
Vous pouvez de ma faible main,
Exécuter ce grand dessein.

Donnez le conseil à mon cœur,
 Donnez la parole à ma bouche,
 Donnez à ma main la vigueur,
 Puisque cette affaire vous touche ;
 Faites enfin connoître à tous,
 Qu'il n'est point d'autre Dieu que vous.

Servante, apporte mes bouquets,
 Mes parfums, mes pendans d'oreilles,
 Mes beaux habits, mes affiquets ;
 Je veux me parer à merveilles ;
 Le Seigneur sçait que j'ai pour but
 De tout son peuple le salut.

Mets dans un sac tous nos besoins,
 Pour vivre au Camp une semaine ;
 Laissons à Dieu nos autres soins,
 Allons où son esprit nous mène ;
 Quand on ne cherche rien que lui,
 On l'a pour guide et pour appui.

O grand Prêtre ! A quoi pensez-vous ?
 Changez d'avis, je vous supplie :
 Voudriez-vous livrer à des loups
 Le cher troupeau de Bettulie ?
 Il faut préférer l'ame au corps,
 Et pour Dieu souffrir mille morts.

Vous proposez qu'après cinq jours
 Il faudra céder et vous rendre,
 Si Dieu ne vous donne secours
 Contre ceux qui veulent vous prendre.
 Quelle est votre témérité ?
 Dieu ne veut point être tenté.

Pour mettre à bas vos ennemis
 Prenez la haire pour vos armes,
 Priez avec un cœur soumis ;

Je
Vo
Si

Pré
Je
En
Ad
Pro

LE

N
Mill
Hél
La
Brav
Nos

LE

D
Quel
A pr
Dans
Vous
Que

Je
Du dé
Mon
Et m
Pou
Parler

Jeûnez et répandez des larmes :
Vous les vaincrez en peu de tems,
Si vous êtes vrais pénitens.

Eliachim, consolez-vous ;
Prêtres sacrés, prenez courage :
Je vais pour le salut de tous,
Entreprendre un petit voyage :
Adieu donc, mon cher Peuple, adieu
Prosternez-vous tous devant Dieu.

LES PRETRES ET LES MAGISTRATS

Nous allons offrir au très Haut
Mille vœux pour votre entreprise,
Hélas ! si l'on donnoit l'assaut,
La Ville seroit bien-tôt prise :
Brave Judith, prenez-en soin,
Nos ennemis ne sont pas loin.

LES SENTINELLES DES ENNEMIS.

D'où venez-vous, rare beauté,
Quel sujet pressant vous engage
A prodiguer votre santé
Dans un si pénible voyage ?
Vous pourriez vivre sans souci ;
Que venez vous chercher ici ?

JUDITH.

Je viens chercher à me sauver,
Du désastre qui nous menace ;
Mon Peuple pense à vous braver,
Et moi je pense à trouver grace.
Pourrai-je bien sans prendre mal,
Parler à votre Général ?

LES SOLDATS.

Madame, ne vous troublez pas,
 Personne n'oseroit vous nuire ;
 Marchez sans crainte sur nos pas ;
 Nou allons tous vous y conduire :
 Dès qu'Holopherne vous veria,
 Votre beauté le charmera.

JUDITH A HOLOPHERNE.

Bras de Nabuchodonosor,
 Rempart de toute la Syrie,
 Je voudrois une bouche d'or,
 Pour vous louer sans flatterie ;
 Mais l'éclat vif de vos splendeurs,
 M'abat aux pieds de vos Grandeurs,

HOLOPHERNE.

Rassurez-vous, ne tremblez pas,
 Mes yeux vous ayant apperçue,
 J'ai trouvé sur vous tant d'apas,
 Que mon cœur s'est pris par la vue ;
 De grace donc relevez-vous,
 C'est moi qui dois être à genoux.

Belle Judith déclarez-moi,
 Quel motif ici vous amène ?
 Je vous proteste sur ma foi,
 Que je vous tirerais de peine ;
 Mon cœur est devenu captif,
 Le vôtre sera-t-il craintif ?

JUDITH.

Grand Général, dès que j'ai vû,
 Le crime noir de Bettulie,
 Bien loin de donner mon aveu,

Ma fuite a blâmé sa folie :
Et j'ai cru que votre bonté,
Mettroit ma vie en sûreté.

Je sçai quelle est votre valeur,
Et votre invincible puissance ;
Je sçai quel seroit mon malheur,
Si je manquois d'obéissance :
Mais je sçai que les gens de bien,
Trouvent en vous un prompt soutien.

Cependant, je vous fais sçavoir,
Que notre nation rébelle
Manquant vers vous à son devoir,
Dieu même s'irrite contr'elle ;
Grands et petits sont aux abois,
Ils n'ont ni cœur, ni main, ni voix

Ils sont à la soif, à la faim ;
Ils vont boire le sang des bêtes :
Je pourrai vous prêter la main,
Pour les unir à vos conquêtes ;
Je sçai les endroits du Pays,
Et comme ils seront envahi.

HOLOPHERNE.

Madame, je suis tout charmé
De votre éloquence profonde ;
Vous avez seule désarmé,
Celui qui brave tout le monde :
De grâce, sans appréhender,
Commencez à me commander.

JUDITH.

Mon cher Seigneur, accordez-moi,
Que je vive avec ma servante,
Des viandes que permet ma Loi :

J'en serai beaucoup mieux portante,
Qu'on me laisse aller en tout lieu,
Lorsque j'irai prier mon Dieu.

HOLOPHERNE.

Allez et de jour et de nuit,
A travers toute notre armée,
Vous portez votre sauf conduit,
Régnez, ô beauté bien aimée :
Qui vous fera le moindre tort,
Soudain sera puni de mort.

Entrez, Madame, entrez ici,
Venez voir mes trésors immenses ;
Ce seront vos trésors aussi ;
Gardez la Clef de mes finances :
Je m'en vais dresser un Edit,
Qu'on laisse aller par tout Judith.

Vagao prépare un banquet
Pour tous les Grands de mon Armée
J'espère que par ton caquet,
Judith sera bientôt charmée ;
Va lui dire, et dépêche-toi,
De venir souper avec moi.

VAGAO A JUDITH

Madame, vous avez gagné
Les bonnes grâces de mon Maître ;
Vous avez vu qu'il a daigné.
Jusqu'ici le faire paroître.
Son cœur ne vous refuse rien ;
Vous avez en main tout son bien.

Il faut donc user de retour,
Pour marque de reconnaissance ;
Il faut répondre à son amour,

Par une prompte obéissance :
Il vous veut à souper ce soir ;
Je viens vous le faire sçavoir.

JUDITH.

Monsieur ce que vous m'apprenez,
Surpasse toutes mes attentes ;
J'irai, puisque vous l'ordonnez,
Me joindre au rang de ses servantes ;
Ce sera pour moi trop d'honneur,
Que de servir un tel Seigneur.

VAGAO.

Gardez-vous de placer si bas
Votre vertu, votre noblesse,
Mon Maître entend qu'en ce repas,
Vous lui teniez rang de Maîtresse ;
Pour bien obliger sa bonté,
Prenez un siège à son côté.

JUDITH A HOLOPHERNE.

Je n'attendois pas, Monseigneur,
D'être ce soir à votre table ;
Je vois bien clair que votre cœur
Brûle d'un amour véritable ;
Je vais donc m'asseoir sans façon,
Entre vous et votre échançon.

HOLOPHERNE.

Je sens un singulier plaisir
De vous voir prendre cette place ;
C'étoit-là mon plus grand désir ;
Vous m'obligez de bonne grace ;
Mangez, buvez à votre goût,
Je m'en vais vous servir de tout.

JUDITH.

Il ne faut point de compliment,
 Pensez à faire bonne chère.
 Mangez, buvez gaillardement ;
 Vous entendez à le bien faire ;
 Mais trouvez bon qu'en ce festin,
 Je ne goûte point votre vin.

HOLOPHERNE.

Nous allons du moins boire à vous,
 Avec tous nos braves Gens d'Armes,
 Jusqu'à ce que nous soyons sçouls,
 Il faut faire fête à vos charmes.
 Buons, Messieurs, à la santé,
 De cette charmante beauté.

JUDITH.

Voici Vagao, le vrai temps,
 D'aller reposer votre Maître ;
 Mes vœux sont à demi contens,
 J'en bénis l'Auteur de mon être,
 Couvrez-le bien de ses linceuls,
 Et nous laissez ici tous seuls.

C'est à présent, Dieu de mon cœur,
 Que j'attends de vous la victoire,
 Rendez, rendez mon bras vainqueur,
 Je ne prétends que votre gloire
 Si vous n'affermissez mon bras,
 En vain je prends ce coutelas.

J'ai mis en vous tout mon espoir,
 Et ma foi n'est point chancellante.
 Montrez votre divin pouvoir
 En votre chétive servante ;
 Tranchez d'un seul coup par ma main
 La tête à ce monstre inhumain.

Ca
 Na
 Di
 La
 Le

Ou
 Le
 Sa
 Par
 Il a
 Peu

Se
 De t
 Le fi
 Voye
 Voye
 Du li

J'a
 Que
 Et q
 Sans
 Rend
 Gloir

Ju
 Des
 Le C
 Par v
 Tous
 Tant

Chère servante, approche-toi,
Cache dans ton sac cette tête ;
Ne tremble point, viens après moi ;
Dieu seul conduit cette défaite ;
Laissons ces pourceaux endormis ;
Le passage nous est permis.

Ouvrez, mes chers, ouvrez,
Le Tout-Puissant a fait merveilles ;
Sa vertu nous a délivrés
Par des adresses nonpareilles :
Il a fait voir qu'un pur néant
Peut avec lui vaincre un Géant.

Sa main puissante a contenté
De tous mes désirs l'étendue ;
Le fier Holopherne est dompté ;
Voyez-vous sa tête pendue ?
Voyez ici le Pavillon brillant
Du lit pompeux de ce vaillant.

J'appelle les Cieux à témoin
Que mon Ange m'a gardé pure,
Et qu'il m'a conduit avec soin,
Sans qu'on m'ait fait aucune injure,
Rendons-lui tous, d'un tel bonheur,
Gloire, louange et tout honneur.

OZIAS.

Judith, vous êtes aujourd'hui,
Des femmes la plus glorieuse ;
Le Ciel s'est rendu notre appui,
Par votre main victorieuse ;
Tous les hommes vous béniront,
Tant que les siècles dureront.

JUDITH.

Mon cher Achior, connois tu,
Cette tête sanglante et pale ?
Elle est d'Holopherne abattu,
De ce brutal Sardanapale ;
Ne veux-tu pas rentrer en toi,
Et te soumettre à notre Loi ?

ACHIOR.

Madame, je crois votre Dieu,
Tout bon, tout Saint, tout adorable ;
Je le crois présent en tout lieu ;
Lui seul est le Dieu véritable :
Je n'ai garde de m'endurcir,
Je suis prêt à me convertir.

JUDITH.

Jettons-nous sur nos ennemis ;
Allons poursuivre ma conquête ;
Ils sont presque tous endormis ;
Eveillons les par une trompête ;
Feignons de vouloir les bloquer,
Pour avoir lieu de les chasser,

Dès qu'ils verront le coutelas,
Qui du sang de leur Chef dégoute,
Les cris horribles des Soldats
Mettront tout le Camp en déroute ;
Trompête sonne le combat ;
Que chacun se montre Soldat.

LES SENTINELLES.

Vagao, va-t-en réveiller,
Le Général de notre armée ;
Dis-lui qu'il nous faut batailler,

C
D
P

Il
Vo
Qu
Hé
Je

A
Jud
A d
Tou
Sau
Qui

LE PONT

V
Vive
La g
De t
Vive
Par

M
En c
Loud
Offro
Il fau
Avec

Que l'avant Garde est alarmée ;
Dislui qu'on n'est prêt qu'à demi,
Pour faire tête à l'ennemi.

VOGAO.

Grand Colonel, réveillez-vous ;
Il est temps de donner bataille ;
Voici l'ennemi près de nous,
Qui nous défie et qui nous raille.
Hélas ! que vois-je, justes Cieux !
Je n'ai qu'un tronc devant les yeux.

Ah ! chers amis quel coup fatal !
Judith, pars une fine conduite,
A décollé mon Général ;
Tout est perdu, prenons la fuite,
Sauvons nous du Dieu d'Israël,
Qui nous remplit d'un deuil mortel.

LE PONTIFE ET LES PRETRES DE JERUSALEM.

Vive Judith, qu'on crie *Amen* ;
Vive cette chaste Princesse,
La gloire de Jérusalem,
De tout Israël l'allégresse ;
Vive son bras victorieux,
Par qui Dieu se rend glorieux.

JUDITH.

Montons à la sainte Cité,
En chantant mon nouveau Cantique ;
Louons le Dieu de Majesté,
Offrons-lui nos vœux en musique ;
Il faut le servir désormais
Avec ferveur plus que jamais.

S U S A N N E.

Sur l'Air :—*Amarillis, vous êtes blanche et
blonde, &c.*

L'UN DES VIEILLARDS.

C'EST trop cacher mon amoureuse flamme ;
C'est trop cacher de mon mal la rigueur,
Je veux t'ouvrir le secret de mon ame
Et déclarer le tourment de mon cœur :
Susanne m'a blessé, j'ai honte de le dire ;
Ses attraits ravissans font mon martyre.

L'AUTRE.

J'en suis épris aussi bien que toi-même ;
Tant de beauté excitent mes soupirs,
Puisque ton cœur chérit celle que j'aime,
Efforçons-nous d'apaiser nos désirs ;
Entrons dans son Jardin ; allons tous deux l'at-
tendre ;
Nous nous tiendrons cachés pour la surprendre.

SUSANNE A SES SUIVANTES.

Sortez d'ici, mes fidèles Servantes,
Allez quérir de l'huile et du savon ;
Fermez la porte et soyez diligentes ;
Je vous attends dessous ce pavillon ;
Je veux laver mon corps dans ce bain toute seule,
Et modérer un peu ce chaud qui brûle.

LES DEUX VIEILLARDS.

Nous voici seuls, Susanne bien-aimée,
Nous voici seuls en toute liberté.

Point de
Soumeta
Si tu ne
Nous all

O just
De toute
Je ne pui
Ces deux
Je n'ai q
méd
Je veux

Tous t
Ne te sau
Retiens t
Nous pré
A quoi b
Et préfère

Si je m
Je le vois
Si j'y con
Qui des d
Mais, ma
Que chas

Ah ! se
Votre Ma
Garrotez
Elle a tro

Point de témoins ; chaque porte est fermée ;
Soumets ton cœur à notre volonté.
Si tu ne condescends à tôt nous satisfaire,
Nous allons t'accuser comme adultère.

SUSANNE.

O justes Cieux, à quoi suis-je réduite !
De toute part je ne vois que danger :
Je ne puis plus me sauver par la fuite ;
Ces deux vautours ont fermé le verger.
Je n'ai que mes sanglots et mes pleurs pour remède ;
Je veux pourtant crier à l'aide, à l'aide.

LES VIEILLARDS.

Tous tes sanglots et toutes tes allarmes,
Ne te sauroient délivrer de nos mains,
Retiens tes cris ; ne verse plus de larmes,
Nous prétendons accomplir nos desseins :
A quoi bon t'opposer ? pèse notre puissance :
Et préfère à la mort l'obéissance.

SUSANNE.

Si je m'oppose à vos désirs infâmes ;
Je le vois bien, vous tramerez ma mort.
Si j'y consens, je mérite les flammes
Qui des damnés font le funeste sort :
Mais, malgré vos fureurs, je veux vivre sans crime
Que chaste aux yeux de Dieu je sois victime.

LES VIEILLARDS.

Ah ! serviteurs, venez tous, courez vite ;
Votre Maîtresse a souillé ce Jardin,
Garrotez bien cette femme hypocrite,
Elle a trompé son Epoux Joachim,

Nous tenions son galant en demandant main forte,
Mais il s'est échappé par cette porte.

LES SERVITEURS.

Qui l'eût pensé, qu'elle eût commis ce crime ?
Nous confessons à vos pieds qu'elle a tort.
Nous avions d'elle une si haute estime ;
Et cependant elle est digne de mort.
Mais, de grace, Messieurs, donnez une Sentence
Qui signale aujourd'hui votre clémence.

LES VIELLARDS.

Que sans délai cette femme infidelle
Soit lapidée à cinq cens pas d'ici.
Faites-la donc paroître en criminelle,
Et que pas un ne la prenne à merci.
Montrez-la tous au doigt, l'adultère publique,
Et ne l'appellez plus qu'une impudique.

SES PARENS.

Hélas ! hélas ! qu'avez-vous fait Susanne ?
Vous diffamez toute notre maison.
L'autorité des Juges vous condamne ;
Chacun nous dit qu'ils ont juste raison ;
Quelle honte pour nous qu'on vous traîne au sup-
plice,
Au milieu des Archers de la Justice !

SUSANNE.

Dieu de mon cœur qui voyez toute chose
Et de qui seul j'attends tout mon appui,
Si j'ai commis le crime qu'on m'impose,
Me voici prête à mourir aujourd'hui.
Mais vous sçavez, grand Dieu, quelle est mon
innocence,
Et que je ne perds point votre présence.

Grand
En quel
Vous con
Au seul r
Allons les
Que tout

LES PR

Mon cl
Nous te c
Fais-nous
De ces Vi
Confonds
Que l'on t

DAM

Tison d
Sale impos
Cette immo
Déclare-n
Réponds s
Tu n'as pl

Elle a c
an côté d
je vous
au plus p
e suis dig
les propr

Ah ! fau
es saletés

DANIEL.

Grands et petits, oyez ma voix tonnante,
 En quel péché vous précipitez-vous ?
 Vous condamnez une femme innocente,
 Au seul rapport de ses avides loups ;
 Allons les séparer pour voir dans un quart d'heure,
 Que tout ce qu'ils ont dit n'est qu'imposture.

LES PLUS SAGES DU PEUPLE A DANIEL.

Mon cher enfant, nonobstant ton bas âge,
 Nous te croirons plus que des Hommes faits,
 Fais-nous donc voir par leur faux témoignage,
 De ces Vieillards les horribles forfaits ;
 Confonds ces imposteurs et délivre Susanne
 Que l'on tenoit déjà pour courtisane.

DANIEL A L'UN DES VIEILLARDS.

Tison d'enfer, engeance de vipère,
 Sale imposteur dis-nous à quel endroit,
 Cette innocente a commis l'adultère ;
 Déclare-nous sous quel arbre elle étoit,
 Réponds sans chanceler ; abominable Juge,
 Tu n'as plus que la mort pour ton refuge.

LE VIEILLARD.

Elle a commis ce détestable crime,
 Au côté droit sous un grand Cerisier.
 Si je vous ments, que le démon m'abime,
 Au plus profond de l'éternel brasier.
 Je suis digne de foi, croyez ce que j'avance ;
 Mes propres yeux ont vu son impudence.

DANIEL.

Ah ! faux Vieillard, exécration parjure,
 Tes saletés ne te suffisant pas,

Tu joins encor le mensonge à l'ordure,
Et veux noircir ton cœur jusqu'au trépas ;
Ministre de Satan, tes noires calomnies
Et tes impuretés seront punies.

LE MEME A L'AUTRE VIEILLARD.

Et toi, brutal, tout rempli de malice,
Juge pervers, infâme chicaneur,
En quel endroit Susanne et son complice
Et sous quel arbre ont-ils perdu l'honneur ?
Tu ne sçais, malheureux, tu ne sçais que répondre,
Lors que tu me vois prêt à te confondre.

LE VIEILLARD.

Un Prunier vert tout contre une cabane,
Au côté gauche est cet horrible lieu
Où j'ai surpris le complice et Suzanne,
Lorsqu'en plein jour tous deux offensoient Dieu.
Je jure avec serment comme Juge équitable,
Que ce que je vous dis est véritable.

DANIEL.

Tu mens, cruel, tu mens, Juge perfide ;
Chacun connoit ton infidélité,
Va, méchant Juge, il faut qu'on te lapide,
Pour bien punir ton impudicité.
Cher enfans d'Israël, assommez ces infâmes,
Susanne est le miroir des chastes Dames.

TOUT LE PEUPLE.

Louange, honneur, vertu, salut et gloire
Soit au Seigneur en terre et dans le Ciel,
Que de Susanne on chante la victoire,
Et la vertu du jeune Daniel :
Réjouissons-nous tous avec notre amazone,
Et cherchons des lauriers pour sa couronne.

Instrui
A respect
A résister
A bien so
Mais app
A fonder

L'HISTO

G

Sur l'

A

La D

Qui

Et fa

Ge

En fa

Suiv

Jusq

M

Si vo

Fait

Que

Le

Que

Le ré

Né d

Ge

Enc

S'acc

Et s

REFLEXION.

Instruisons-nous par cette illustre femme
A respecter Dieu présent dans nos cœurs,
A résister à ce qui souille l'ame,
A bien souffrir de nos persécuteurs ;
Mais apprenons surtout au fort de nos souffrances,
A fonder en Dieu seul nos espérances.

L'HISTOIRE ADMIRABLE DE SAINTE
GENEVIEVE DE BRABANT.

Sur l'Air :— *La Bergère que je sers, &c.*

ADORONS du Tout-Puissant
La Divine Providence,
Qui prend soin de l'innocent
Et fait voir son innocence ;
Geneviève de Brabant,
En fait voir l'expérience ;
Suivons-la depuis son berceau,
Jusqu'à son sacré tombeau.

Mon cœur palez par mes yeux,
Si vous n'êtes marbre et souche,
Faites paroître en tous lieux,
Que cette Histoire vous touche :
Les larmes parleront mieux,
Que les discours de la bouche :
Le récit de tant de malheurs
Ne demande que des pleurs.

Geneviève en sa maison,
Encore tendre et petite,
S'accoutume à l'oraison,
Et s'y tient comme un hermite ;

Hélas ! elle a bien raison,
Puisqu'il faut qu'elle habite
Au milieu des vastes forêts,
Avec son enfant auprès.

Les vertus et la beauté
De cette charmante fille,
Attirent de tout côté
De l'honneur à la famille :
Mais par son humilité,
Plus son beau visage brille,
Plus son cœur méprise au dedans
Tout ce qui flatte les sens.

Elle a de si doux attrait,
Qu'on se charme en sa présence ;
Chacun joint dans son palais
L'amour à la révérence :
Plusieurs portent leurs souhaits
A cette noble alliance ;
Mais bien peu veulent hasarder
de la faire demander.

Sifroi Seigneur Palatin,
Avec un bel équipage,
Ose se mettre en chemin
Pour l'avoir en mariage ;
Le Ciel secondant sa fin,
Geneviève est son partage ;
Les voilà tous deux bien contens,
Mais ce n'est que pour deux ans.

Martel homme de valeur,
Dresse une puissante armée :
Le Comte y va par honneur,
Jaloux de sa renommée :

M
Qu
Lui
Ent
G
A c
Tom
Sur
Pa
Elle
Pres
Sera
Il
De s
A G
Sans
Ah
Que
Cause
A la
Ge
Font
Qu'il
Tém
Cha
Une e
De po
Que d
Go
Par la
Et pa
De sa

Mais ce n'est pas sans douleur
Qu'il quitte sa bien-aimée,
Lui tenant ce triste propos,
Entrecoupé de sanglots.

Golo prendra soin de vous ;
A ces mots la chaste Dame,
Tombe aux pieds de son Epoux,
Sur le point de rendre l'ame :

Par trois fois aux yeux de tous
Elle blémit et se pâme,
Pressentant que ce favori
Sera traître à son mari.

Il laisse donc en partant,
De son Palais l'Intendance
A Golo son confident,
Sans prévoir son imprudence.

Ah ! misérable Intendant !
Que l'abus de ta puissance
Causera de tourmens divers
A la Dame que tu sers.

Geneviève avec Sifroi,
Font une lettre affective,
Qu'ils se mandent par Lanfroy
Témoin de leur douleur vive :

Chacun d'eux conserve en soi
Une espérance craintive
De pouvoir être assez heureux
Que de se revoir chez eux.

Golo se trouve tenté
Par la douceur ravissante
Et par la rare beauté
De sa colombe innocente :

Mais pour n'être rebuté,
Il l'admire et se contente
D'exprimer ses mauvais désirs
Par de languissans soupirs.

Un jour jugeant du portrait,
Qu'il voyoit de notre Sainte ;
Il lui marque son souhait
Par une amoureuse plainte ;
Geneviève, à ce seul trait,
Sent son cœur saisi de crainte ;
Et tremblant sans dire un seul mot,
Elle s'enfuit aussi-tôt.

Ce brutal le lendemain,
Brûlant d'un amour profane,
Lui dit tout net son dessein
Et la traite en courtisane :
Sçaches que le Palatin,
Lui répond notre Susanne,
Apprendra ton dérèglement,
Si tu ne vis autrement.

Il tente encore, à l'écart,
Cette illustre et sainte femme,
Sans que son discours mignard
Puisse rein sur sa belle ame :

Il tire ensuite un poignard,
Et lui dit, tenez Madame,
Enfoncez ce fer dans mon sein,
Puisque je vous aime en vain

Ce Ministre de Satan,
Rebuté par la Comtesse,
Lui reproche que Drogan,
Est l'auteur de sa grossesse :

Et comme un cruel tyran,
Il les brave, il les oppresse ;
Il les met tous deux en prison
Dans l'enclos de la maison.

Drogan, les larmes aux yeux,
Ne sçachant point le mystère,
Jure par le Roi des Cieux
Qu'il est exempt d'adultère ;
Mais Golo tout furieux,
Le maltraite et le fait taire,
L'assurant qu'il mourra bien-tôt
Dans un horrible cachot.

Geneviève jour et nuit,
Dans sa prison très obscure,
Recommande à Dieu son fruit,
Plaint, gémit, soupire et pleure :
L'Intendant qui la poursuit,
La sollicite à toute heure,
Il lui dit, déterminez-vous
A m'avoir pour votre époux.

Je viens, tout présentement,
De recevoir une lettre,
Qui nous marque assurément,
La mort de notre cher Maître ;
La Princesse le dément,
Et le tançant comme un traître,
Le renvoie avec un soufflet,
Tant son discours lui déplait.

Golo sans se rebuter,
A recours à la nourrice,
Pour l'aller solliciter
Et la plonger dans le vice ;

Mais on a beau la tenter
Par ce dernier artifice ;
L'esprit saint qui soutient le choc,
La rend plus ferme qu'un roc.

Juste arbitre des humains,
C'est ici que je me pâme,
En adorant vos desseins,
Aux couches de cette Dame ;

Faut-il que ses propres mains
Lui servent de Sage Femme ?
Ah ! grand Dieu, que vos jugemens
Surpassent nos sentimens.

Elle nomme Bénony,
Son cher Fils qu'elle baptise,
Le voyant ainsi banni
Des sacrés Fonts de l'Eglise :

Bon Dieu ! soyez-vous beni,
Ce bel Ange sans chemise,
Est couché sur des vieux drapeaux
Qu'on a laissés par lambeaux.

Pauvre enfant, que tes douleurs ;
Lui dit la mère dolente,
Me feront verser des pleurs !
Ah ! que j'en serai souffrante !

Mais parmi tous nos malheurs,
Mon ame sera contente,
Sachant bien qu'on m'accuse à tort
D'un crime digne de mort.

Golo ce méchant esprit
Enragé contre la Dame,
Mandé au Comte, par dépit,
Un exprès qui la diffame :

Il
Ai
Pa
I
Su
Sifi
Qu
L
Et
Qui
Fait
Se
Qui
D'ê
A dé
Go
Aussi
Donn
Vos d
Ah
Tout
Je n'a
Et m
Il r
Je n'e
Et m
Il pro
Ete
A cro
Il con
Que l

Dans la lettre qu'il écrit,
Il ne dit rien qui la blâme,
Aimant mieux la perdre d'honneur ;
Par la bouche d'un porteur.

L'Exprès s'explique amplement
Sur le secret de la lettre ;
Sifroi répond sagement.
Que cela ne peut pas être :
L'Exprès en vient au serment,
Et Sifroi voulant connoître,
Qui des siens a fait le forfait,
Fait déclarer quel il est.

Seigneur, votre Cuisinier,
Qui feignoit avec adresse,
D'être un fidelle Officier,
A débauché la Contesse ;
Golo l'a fait prisonnier ;
Aussi bien que sa Maitresse ;
Donnez-moi, Prince malheureux,
Vos ordres sur tous les deux.

Ah ! s'écrie alors Sifroi,
Tout transporté de colère,
Je n'ai point faussé ma foi,
Et ma femme est adultère :
Il revient ensuite à soi,
Je n'en veux, dit-il, rien croire ;
Et malgré l'infame imposteur,
Il protège son honneur.

Etant enfin trop léger,
A croire la calomnie,
Il commande au Messager,
Que Drogan perde la vie :

Et qu'on n'ait qu'un cœur de fer,
Pour sa perfide Patrie,
Jusqu'à ce qu'il soit au Château
Pour en être le bourreau.

Golo reçoit, par l'express
Du Palatin l'ordonnance,
Et par une fausse paix,
Il feint d'user de clémence ;
Mais hélas ! bien-tôt après,
Lorsque personne n'y pense,
Il étouffe avec du poison
L'innocent dans la prison,

Aussitôt qu'il a le vent
Que le Comte se retire,
Il lui va vite au devant,
Et par grimace il soupire :
L'esprit malin le mouvant,
Il a le front de lui dire,
Ah ! Seigneur je suis bien fâché
Que la Comtesse ait péché.

J'ai fait tout ce que j'ai sçu
Pour empêcher le scandale
Quand je me suis aperçu
Que son commerce étoit sale ;
Mais elle cachoit son feu
Et sa passion brutale,
Méprisant mon autorité,
Ma rigueur et ma bonté.

Si vous doutez de ma foi,
Une femme fort sçavante
Vous apprendra mieux que moi
L'état de cette impudente.

Notre crédule Sifroi,
Va chez la vieille méchante,
Pour voir si Golo lui ment,
Ou s'il parle rondement.

La sorcière lui fait voir
Que Drogan est un lubrique
Et qu'il trahit son devoir
Avec sa femme impudique :

Le Comte est au désespoir,
Et trompé par l'art magique,
Il résolut d'aller brusquement,
Perdre la mère et l'enfant.

L'Intendant fourbe et rusé
Dit au Prince avec audace,
Il vaut mieux, tout bien pesé,
Que sans vous je m'en défasse :

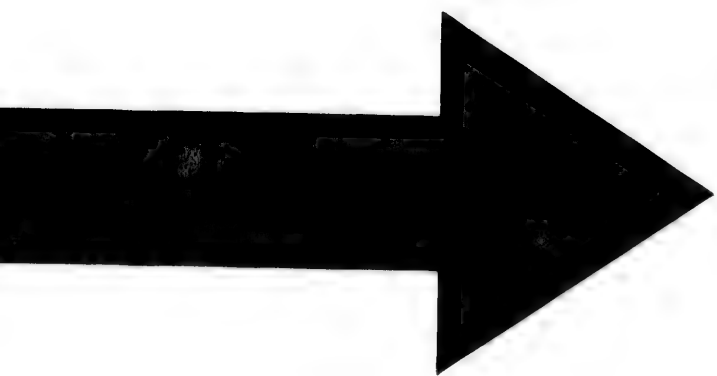
Le Seigneur mal avisé,
Ajoute, allez donc de grace,
Egorgez, sans faire aucun bruit,
La Comtesse avec son fruit.

Golo voulant mettre à mort
L'innocente criminelle,
Le communique d'abord,
A la nourrice cruelle :

Dieu par un secret ressort,
Fait que sa fille apprend d'elle,
Le complot que l'Intendant croit
Être tenu bien secret.

Cette fille fait savoir
A notre illustre captive ;
Que l'intendant a pouvoir
Del'égorger toute vive ;





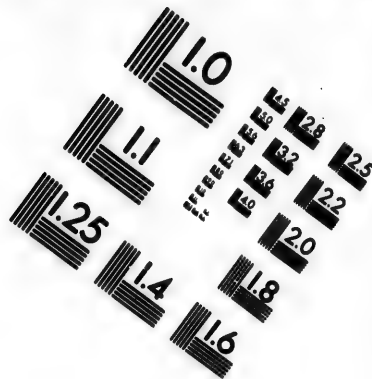
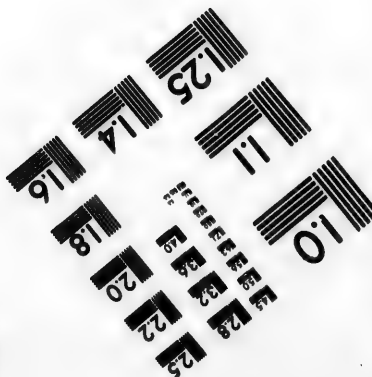
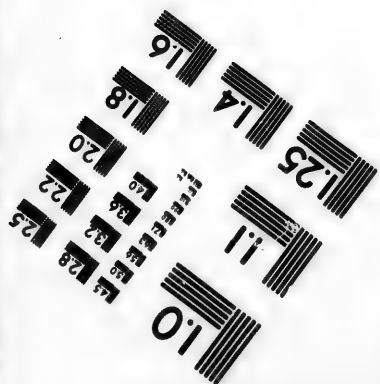
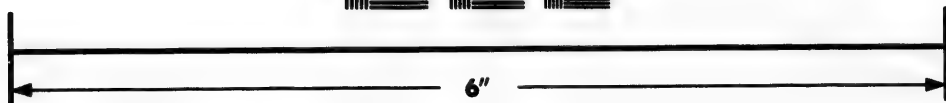
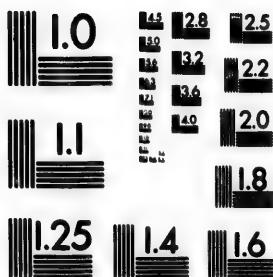


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

28 25
22 20
18

11 10
09 08

Elle alors, sans s'émoouvoir,
Lui dit d'une voix plaintive,
Pour mon Dieu je veux bien souffrir
Que l'on me fasse mourir.

Golo dit à deux valets,
Menez l'Enfant et la Mère,
Et, sans craindre, égorgez-les
Dans quelque endroit solitaire ;
Noyez leurs corps, et coupez
La langue de l'adultère,
Sans manquer apportez-la moi,
Pour la montrer à Sifroi.

On dépouille en la prison,
Notre Princesse dévote ;
On la vet d'un vieux haillon ;
On l'outrage, on la garote ;
La chassant de sa Maison,
On lui dit aître, bigote,
Va périr sous le coutelas,
Avec l'enfant dans tes bras.

Elle dit au Palatin,
Dans une lettre touchante,
Cher Sifroi, voici ma fin ;
Je vais mourir innocente :
Votre fils tendre et benin
Me rend doublement mourante,
Puis qu'on va verser tout le sang,
Qu'il a puisé dans mon flanc.

Ab ! vous avez eu grand tort
De ne pas voir en personne
Si j'étois digne de mort
Ou digne d'une couronne ;

Mais puisque tel est mon sort,
De bon cœur je vous pardonne,
Aussi bien qu'au persécuteur,
Qui s'en prend à mon honneur:

Adieu donc, triste séjour,
Dit ici notre Comtesse,
Adieu Jardin, adieu Cour,
De bon cœur je vous délaisse ;
Le Ciel fera voir un jour
A l'auteur de ma grossesse,
Qu'il a cru trop légèrement,
Golo dans l'empportement.

Etant parvenus au bois,
La Sainte obtient par prière,
Pour ne pas mourir deux fois,
Qu'on l'égorgeât la première ;
Les valets à l'humble choix,
De leur chaste prisonnière,
Sont soudain beaucoup attendris,
Et tous deux bien entrepris.

Cher Compagnon, dit l'un d'eux,
Nous n'avons point vû de crimes ;
Laissons dans ce bois affreux,
Ces innocentes victimes :

Nous mériterions tous deux
De tomber dans les abymes,
Si nos cœurs n'étoient point touchés
De faire de tels péchés.

Après un court entretien
Dieu confirmant leur envie,
Ils exposent sans soutien,
L'enfant et la mère en vie ;

La langue d'un petit chien,
Trompant Golo, certifie,
Qu'ils ont fait tous deux leur devoir,
Sans qu'on le puisse sçavoir.

La Sainte avec son petit,
S'enfonce dans le Bocage,
Tout le Ciel lui compatit,
Et lui donne du courage ;
Le bois touffu retentit
De son douloureux langage
Et des cris qu'elle adresse à Dieu
Dans cet effroyable lieu.

Ah ! dit-elle, me voici
Triste, foible et toute seule
Avec mon enfant transi,
Sans eau, sans lait, sans cellule :
Si vous n'accourez ici
Grand Dieu, pour qui mon cœur brûle,
Nous serons bien-tôt dévorés,
Par les bêtes des forêts.

Pendant qu'elle est dans l'effroi,
Une voix le Ciel lui crie :
Ne crains rien, espere en moi,
Porte ta croix, aime et prie ;
Je te fournirai de quoi,
Pour l'entretien de ta vie,
Et ton fils ne sera pas moins,
Le cher objet de mes soins.

L'enfant l'accable d'ennuis ;
Il fait sa plus grande peine,
L'ayant fait coucher deux nuits,
Sur l'herbe au pied d'un grand chêne ;

M
Qu
Ell
Aid

S
La
Voy
Rem
E
Man
Et b
Que

El
Que
Et D
Dans
So
Par f
Sur l
D'un

La
Vient
Et la
La m
So
Pour
Lui d
A des

Ar
Au m
Sifroi
Se cro

Mais entendant les doux bruits,
Que fait l'eau d'une fontaine,
Elle voit que le Tout-puissant
Aide au besoin l'innocent.

Son ame adore d'abord
La Providence Divine,
Voyant son fils demi-mort,
Remis par l'eau christaline :

Elle prend quelque renfort,
Mangeant un peu de racine,
Et buvant à son gré de l'eau
Que sa main puise au Ruisseau,

Elle cherche en la forêt,
Quelque coin pour sa demeure,
Et Dieu la mène tout droit,
Dans une caverne obscure.

Son sein n'ayant plus de lait
Par faute de nourriture,
Sur le champ Dieu donne à son fils,
D'une biche le doux pis.

La biche, deux fois le jour,
Vient aux pieds de la Comtesse,
Et la Sainte pour retour,
La mignarde et la caresse :

Son cher enfant à son tour,
Pour marque de sa tendresse,
Lui départ quelque herbe à manger,
A dessein de l'engager.

Arrêtons un peu nos pas,
Au milieu de notre course.
Sifroi qui ne dit qu'hélas !
Se croit perdu sans ressource ::

Il souffre mille combats,
Ayant découvert la source,
Des malheurs qui de son Château,
Ont fait un triste tombeau.

Il trouve en son cabinet
Cette lamentable lettre,
Qui lui déclare assez net
Que l'Intendant est un traître ;
C'est trop tard qu'il reconnoit
Qu'il ne devoit point permettre,
Qu'on versât le sang innocent,
Pendant qu'il étoit absent.

Golo redoutant Sifroi,
Se retire de sa suite ;
Il croit éviter l'éfroi
Par le moyen de la fuite ;
Mais le ver qu'il a dans soi
Lui reproche sa conduite ;
Il lui fait craindre le poteau,
Et son crime est son boureau.

Drogan apparoit de nuit,
Chargé d'une grosse chaîne ;
Sifroi troublé de ce bruit
Est dans une étrange peine ;
Ce mort partout le poursuit,
Met son esprit à la gêne ;
Il l'embrasse, il le fait blémir,
Et l'empêche de dormir.

Notre Prince infortuné
Sent un remord qui l'accable,
De ce qu'il a condamné,
Sa femme et son fils aimable.

Vo
Di
Et

I
Se
Ses
Il v
I
Ret
Ad
Dan

Sa
Ses
Elle
Pou
Po
Et le
Pou
Et po

Jés
Qui l
Dès q
Cette
Elle
Des tr
Et son
De tou

Pès
Lui di
Pèse a
A mes

Il semble être forcé,
Voyant cette ombre effroyable ;
Dieu permet qu'il tremble de peur,
Et que tout lui fait horreur.

Il s'abandonne aux regrets ;
Se plaint et gémit sans cesse ;
Ses pleurs vont jusqu'à l'excès,
Il veut mourir de tristesse ;

Laissonsle dans son Palais :
Retournons à la Comtesse,
Admirons ce cœur triomphant
Dans l'état le plus souffrant.

Sa tresse lui sert d'habit,
Ses pleurs amères de breuvage ;
Elle a la terre pour lit,
Pour son pain l'herbe sauvage,
Pour courtisan son petit
Et les bêtes du bocage ;
Pour palais le bois ténébreux,
Et pour chambre un antre affreux.

Jésus lui montre une croix
Qui l'anime et la conforte ;
Dès qu'elle va dans le bois,
Cette même croix l'escorte :

Elle se plaint une fois
Des travaux qu'elle supporte,
Et son cœur semble se lasser
De toujours recommencer.

Père mes tourmens divers,
Lui dit Jésus son doux père ;
Père aussi ceux qu'a soufferts
A mes pieds ma digne Mère ;

Tous tes maux seront légers,
Si tu nous suis au Calvaire ;
Mais si tu ne nous y suis pas,
Nuit et jour tu te plaindras.

O quel spectacle nouveau !
Notre Prince modeste,
Regardant nud son agneau,
L'offre à son père céleste ;
Un Loup apporte une peau,
Dont elle fait une veste,
Pour couvrir le corps tendrelet
De l'innocent agnellet.

Elle s'envisage un jour
Dans la source d'un bocage,
Faisant quelque vain retour,
Sur l'état de son visage :

La mère du bel amour
La reprend et l'encourage,
Et lui dit, pense à la beauté,
Qui dure une éternité,

Parmi ces rares faveurs,
Geneviève se console
Et bénit Dieu des rigueurs
De l'impitoyable Gole :

Elle souffre ses douleurs,
Sans plus dire une parole,
Son esprit ne réfléchit plus
Sur les maux les plus aigus.

L'Enfant âgé de sept ans,
Flatte un jour sa bonne mère,
Et demande ingénument,
Qui, de grace, est mon cher Père

Je
Le
Si

Ré
Vo
Ha
I
Il n
C'es
Que

D
Sur
Une
Elle
Be
Voy
Qu'a
Le co

Ad
Pend
Je re
S'il v
Er
Qui
Et si
Souff

S'
Allez
Sifroi
Aux

Vous m'ordonnez qu'en tout tems,
Je l'aime et je le révère ;
Le moyen que j'en fasse cas,
Si je ne le connois pas ?

Ah ! mon fils, que dites-vous,
Répond la mère éplorée ?
Votre Père mon Epoux,
Habite au Ciel Empirée :

Il est pourtant avec nous,
Il nous garde, il nous récréé ;
C'est en lui que nous nous mouvons,
Que nous sommes et vivons.

Dans le temps qu'elle l'instruit
Sur notre sainte créance,
Une fièvre la détruit,
Elle tombe en défaillance ;
Benony fait un tel bruit,
Voyant que la mort s'avance,
Qu'à ses cris la mère revient,
Le console et l'entretient.

Adieu, lui dit-elle, adieu,
Pendant qu'il crie et qu'il pleure ;
Je rends graces à mon Dieu,
S'il veut qu'à présent je meure ;
Enterrez-moi dans ce lieu
Qui m'a servi de demeure ;
Et si Dieu veut vous y laisser,
Souffrez-y sans vous lasser.

S'il vous appelle au Château,
Allez-y, soyez-y sage ;
Sifroi verra son tableau
Aux traits de votre visage ;

Le plus délicat pinceau
N'en feroit pas mieux l'image ;
Soyez sûr qu'il vous connoitra
Dès qu'il vous appercevra.

Lorsqu'elle croyoit mourir,
Deux pures intelligences,
Soudain la viennent guérir
De toutes ses défaillances;
Sa belle ame a beau s'offrir
A de nouvelles souffrances ;
Le Seigneur veut qu'au premier jour
Elle paroisse à la Cour.

En ce tems on va brûler.
La Sorcière détestable,
Et son cœur ne peut céler
Son forfait abominable ;
Elle dit sans chanceler,
Je me confesse coupable
De la mort et des maux divers
Que Geneviève a soufferts.

Le Comte ici plus prudent,
Ayant appris ce mystère,
Rappelle son Intendant,
Dissimulant sa colère ;
Il commande cependant,
Que ce monstre sanguinaire
Soit jetté dans une prison,
Pour sa noire trahison.

C'est par un juste retour
Que Gole est saisi de crainte,
Au fond de la même Tour
Où fut autrefois la Sainte ;

So
Sa
Po

A
Va
Sui
H
No
Le
Que

Il
Au
Un
Qui
B
Il
Ince
Ou s

La
En ba
Mons
Car j
J'a
Pour
Mais j
A sur

Ce
A fait
Garran
Dans c

Grands et petits de la Cour
Sont joyeux de sa contrainte,
Sans qu'aucun daigne dire un mot
Pour le tirer du cachot.

Sifroi pour faire un banquet
A tous ceux du parentage,
Va chasser dans la forêt,
Suivi d'un grand équipage :
Et la Biche dont le lait
Nourrit son fils au bocage,
Le conduit vers le saint rocher
Que Dieu ne veut plus cacher.

Il découvre un antre affreux,
Au fond duquel il discerne
Un corps couvert de cheveux,
Qui se cache et se prosterne ;
Bien qu'il soit fort courageux,
Il craint devant la caverne,
Incertain s'il avancera,
Ou s'il s'en retournera.

La Sainte lui dit alors,
En baissant toujours la tête :
Monsieur tenez vous dehors,
Car je suis tout-à-fait nue :
J'avois fait tous mes efforts
Pour n'être jamais connue :
Mais je vois que le Saint des Saints
A sur moi d'autres desseins.

Ce grand Dieu plein de bonté
A fait que ma chevelure
Garantit ma nudité
Dans cette sombre demeure :

Jetez-moi par charité,
Un manteau, je vous conjure,
Pour pouvoir répondre à loisir
A votre pieux désir.

Tous deux restent ébahis ;
Sifroi lui dit lors, ma mie,
Dites-moi votre Pays,
Et votre nom, je vous prie :
O que je me réjouis
D'être en votre compagnie !
Nonobstant mon indignité,
Dites-moi la vérité.

Monsieur, je suis de Brabant,
D'une maison renommée ;
Mon cher Epoux est un grand,
Qui de Martel suit l'armée :
Son déloyal Intendant.
Après m'avoir diffamée,
Ordonna, pour se mieux venger,
Que l'on me fit égorger.

J'ai vû sept fois la saison
Dont la froidure est extrême,
Seule avec mon enfant
Que j'aime plus que moi-même.
Geneviève fut le nom
Que je reçû au Baptême ;
Le Seigneur m'a fait triompher
Des puissances de l'Enfer.

A ces mots notre chasseur
Reconnoissant la Comtesse,
Et tressaillant dans son cœur
Lui saute au col d'allégresse ;

Lui
Et
Ne

A
Je t
De g
Bien
C
De m
Que
M'ac

Viv
Et ne
Dieu
A con
Le
Pour
Oubli
Nuit e

Sifro
Sent sa
Et den
Si son
Ah ! d
Pardon
Mais,
Je ne

A pe
Qu'il v
Son fils
De fou

Geneviève avec candeur
Lui témoigne sa tendresse,
Et sur le champ son entretien
Ne tend qu'au souverain bien.

Ah ! ma fille, dit Sifroi,
Je t'ai fait un tort insigne ;
De grace, pardonne moi,
Bien que je n'en sois pas digne ;
Chaste épouse, hâte toi
De me donner quelque signe
Que ton cœur tout doux et tout bon
M'accorde un entier pardon.

Vivez en paix, cher époux,
Et ne craignez aucun blâme ;
Dieu qui dispose de nous,
A conduit seul cette trame ;
Le Ciel s'est servi de vous
Pour sanctifier mon âme ;
Oublions ce que j'ai souffert,
Nuit et jour dans ce désert.

Sifroi déjà fort content,
Sent sa douleur adoucie,
Et demande en sanglotant,
Si son cher fils est en vie,
Ah ! dit-il, mon pauvre enfant,
Pardonne à ma barbarie,
Mais, hélas ! qu'es-tu devenu ?
Je ne t'ai pas reconnu.

A peine a-t-il dit ce mot,
Qu'il voit parmi les épines,
Son fils chargé d'un fagot,
De fougère et de racines ;

Ses deux yeux sont aussi-tôt
Deux sources d'eau cristalline,
Et les cris qu'ils poussent tous trois,
Font retentir tout le bois.

Geneviève offre des vœux
Pour les oiseaux du bocage,
Pour son antre ténébreux,
Pour chaque animal sauvage ;
Puis ayant pris congé d'eux,
Elle quitte l'Hermitage,
Désirant que le Dieu de paix
Les bénisse pour jamais.

A mesure qu'elle part,
Le désert perd sa lumière,
Les oiseaux de toute part,
Se plaignent en leur manière :
Le Tygre et le Léopard,
Sont en deuil dans leur tanière ;
On ne voit plus dans la gaité,
Que la Biche à son côté.

Le Palatin triomphant,
Mène au château sa conquête ;
La Comtesse et son Enfant,
Sont dans une paix parfaite ;
Hormis l'insolent Intendant,
Tout le monde est de la fête,
Et l'on voit, pendant plusieurs jours,
Un admirable concours.

O que le Seigneur est bon,
Quand on l'aime avec tendresse,
Et qu'on commet son renom
A la divine sagesse !

En égorgeant un poisson,
La bague de la Comtesse,
Qui flottoit dans le fond de l'eau,
Brille partout le Château.

La nuit cède à la clarté ;
Le Soleil sort de la nue :
Chacun voit la vérité,
L'innocence est reconnue :
On entend de tout côté
Que salut et bien venue ;
Les sanglots, les pleurs, les soupirs,
Se changent en doux plaisirs.

Golo sort de la prison
Pour recevoir sa sentence,
Desespérant du pardon,
Il n'attend que la potence :
Honteux de sa trahison,
Son cœur tombe en défaillance ;
Et Sifroi prononce d'abord
Le Juste arrêt de sa mort.

Geneviève a si bon cœur,
Qu'elle veut sauver la vie.
A son calomniateur,
Oubliant sa perfidie :
Mais cet insigne imposteur
La conjure et la supplie
De vouloir le laisser mourir,
Sans daigner le secourir.

Ah ! dit-il, irritez-vous,
Bien loin de m'être indulgente,
Permettez que votre époux
Me confonde et me tourmente :

Je déclare devant tous
Que vous êtes innocente,
Et que j'ai cent fois attenté
Sur votre pudicité.

Quatre Bœufs sont accouplés
Pour servir à son supplice ;
Ses membres écartelés,
Mettent fin à sa malice ;
Chacun dit, dans le Palais,
Que la Divine justice,
A bon droit punit l'attentat
De ce domestique ingrat.

Lorsqu'on vouloit bien traiter
La Princesse vénérable,
Il ne falloit présenter
Que des racines à table :
Rien ne pouvoit s'apprêter
Qui ne lui fut dommageable ;
Elle ne trouvoit rien de bon,
Ni pain, ni chair, ni poisson.

Sifroi, ne vous vantez pas
De votre réjouissance ;
Vous direz bien-tôt hélas !
Dans l'excès de la souffrance ;
Je vois proche du trépas,
Votre miroir d'innocence :
Tout le Ciel pour la posséder
La convie à décéder.

C'est la Mère du Sauveur,
L'incomparable Marie,
Qui la remplit de ferveur,
Et l'appelle à la patrie ;

Ra
Ti
Po

Su
Ap
Elle
I
A l
Qu
Jus

S
Elle
Aya
Un
L
Par
Fait
Et r

Si
Dès
Son
Un t
La
Que
Et p
Elle

Si
Un F
Se pr
Sifroi

'Geneviève à ce bonheur
Par un doux transport s'écrie ;
Tirez-moi, Marie, après vous,
Pour m'unir à mon époux.

Elle instruit son Bénoni
Sur l'unique et grande affaire ;
Après qu'elle l'a béni,
Elle en charge son cher père ;
Le Comte est si fort uni
A la sainte solitaire,
Qu'il la pleure et se tient auprès,
Jusqu'à son heureux décès.

Sentant approcher sa fin,
Elle prend le Viatique,
Ayant fait au Palatin
Un discours tout Angelique.
L'excès de l'amour divin,
Par un sommeil extatique,
Fait voler sa belle ame aux Cieux,
Et rend son corps lumineux.

Sifroi souffre mille mort,
Dès que la Comtesse est morte ;
Son cher fils endure alors,
Un tourment de même sorte ;
La Biche suit le saint corps,
Quelque part qu'on le transporte,
Et pour mieux témoigner son deuil,
Elle expire à son cercueil.

Six mois s'étant écoulés,
Un Hermite vénérable,
Se présentant au Palais,
Sifroi le fait mettre à table ;

Dès qu'ils se sont acquaintés,
Notre Prince inconsolable,
Lui fait part, en fondant en pleurs,
Du sujet de ses douleurs.

Ce prudent Religieux
Compatit à son martyr,
Il a les larmes aux yeux,
Il s'attendrit, il soupire ;
Et puis d'un air sérieux,
Il commence par lui dire,
Cher Seigneur, c'est trop lamenter,
Cessez de vous tourmenter.

A quoi pensez-vous, siffoi,
Lui dit-il sans flatterie ?
Croyez-vous pas que la foi,
Nous promet une autre vie ?
Je vous prie, écoutez-moi,
En souffrant que je vous die
Qu'il est tems que tous vos regrets
Cèdent aux divins décrets.

Vous pleurez mal à propos
Le bonheur de votre femme ;
Elle jouit du repos ;
Dieu la possède et l'enflamme :
Contentez-vous de ses os ;
Laissez au Ciel sa belle ame,
Et pensez sérieusement
A vivre plus saintement.

Après ce doux entretien,
Siffoi fidèle à la grace,
Pense à quitter tout son bien,
Un jour qu'il est à la chasse ;

S
Un
Le c
Où
D
Au
Lui
D'y
Si
Hyd
Le P
Allez
Il
Une
Puis
Les o
Et
Dans
Il rés
A tou
Jés
De la
Que r
La Pr
Il b
Et, d
Il rem
D'une
Pot
Siffoi
De ses
Et se

Son cœur ne tenant à rien,
Un Cerf craintif qu'il pourchasse,
Le conduit à l'autre sacré,
Où la sainte a tant pleuré.

Dieu pour le rendre parfait,
Au milieu d'un vert bocage,
Lui donne un puissant attrait ;
D'y bâtir un Hermitage :
Sifroi consulte en secret,
Hydulphe saint personnage ;
Le Prélat secondant ses vœux,
Allez, dit-il, je le veux.

Il construit sans différer
Une Eglise magnifique ;
Puis il y fait transférer
Les os dans un doux Cantique,
Et pour mieux les révéler
Dans l'état héréditaire,
Il résolut d'aller dire adieu
A tout ce qui n'est pas Dieu.

Jésus détache sa main,
De la Croix miraculeuse
Que reçut d'un Seraphin
La Princesse glorieuse :
Il bénit le Palatin,
Et, d'une œillade amoureuse,
Il remplit tout d'un coup son cœur,
D'une céleste liqueur.

Pour l'amour du Crucifix,
Sifroi veut charger son frère,
De ses biens, de son cher fils,
Et se rendre solitaire :

Mais l'enfant, d'un sens rassia,
Lui répond, hélas ! cher père,
Voulez-vous me laisser un bien,
Que j'estime moins que rien ?

Tout ce qu'on voit ici bas,
Est plus frêle que le verre ;
Le désert fait mes appas,
Et non les biens de la terre ;
Je ne crains point les frimats,
Les éclairs ni le tonnerre ;
J'ai souffert dans le bois sept ans,
Toutes les rigueurs du temps.

Donnez à qui vous voudrez
Tout votre riche héritage ;
Je ne prétend désormais
Que Dieu seul pour mon partage ;
Je préfère les forêts
Et le coin d'un Hermitage
A l'éclat de votre Château,
Fut-il mille fois plus beau.

L'air de la Cour me fait peur ;
Fuyons à la solitude,
Où Dieu, vidant notre cœur,
En fera la plénitude ;
Nous goûterons la saveur
D'une sainte quiétude,
Attendant d'aller voir, un jour,
Ma mère en l'heureux séjour.

Siffoi qui n'attendoit pas
Un succès si favorable,
Baise et serre entre ses bras,
Son Benoni tout aimable ;

Ap
Ils
Po
S
Glo
Vot
Ont
F
Je n
Et q
Que
Vi
Dans
Et n
Ceux
Je
Empr
Pour
Sur le
App
A sou
Lorsq
Noirc
Tâc
Du D
Si tu v
Dieu c

Et sans plus faire un seul pas
Après leur bien périssable,
Ils s'en vont au désert heureux
Pour s'y rendre Saints tous deux.

Sainte, l'honneur du Brabant,
Glorieuse Anachorette,
Votre époux et votre enfant
Ont choisi la voix étroite ;
Faites qu'en vous imitant
Je me plaise à la retraite,
Et qu'en tout je n'aye pour but
Que Dieu seul et mon salut.

Vivez grande Sainte en paix
Dans le séjour de la Gloire,
Et n'abandonnez jamais
Ceux qui liront votre Histoire ;
Je veux l'avoir désormais
Empreinte dans ma mémoire,
Pour marcher d'un plus ferme esprit
Sur les pas de Jésus-Christ.

Apprens ici, cher lecteur,
A souffrir avec constance,
Lorsque quelque détracteur
Noircira ton innocence :
Tâche d'être le vainqueur
Du Démon de la vengeance,
Si tu veux qu'après ton trépas,
Dieu couronne tes combats.

LA SAMARITAINE.

SUR L'AIR, *Hélas mes yeux quel changement.*

JESUS.

O FEMME que mon corps est las,
 Accorde-moi quelque soulas,
 Encor que je sois Juif et toi Samaritaine;
 Je suis fatigué du chemin,
 J'ai marché pour toi bon matin,
 Ne me refuse pas de l'eau de ta fontaine.

LA SAMARITAINE.

Seigneur, quel est votre dessein ?
 Les Juifs et les Samaritains
 Ne se fréquentent point, ils n'ont aucun commerce
 Qu'il vous plaise me pardonner,
 Si je n'ose pas vous donner
 A boire de cette eau que sur mes mains je verse.

JESUS.

Si tu savois le don de Dieu,
 Tu ne me dirois pas adieu,
 Et ton âme seroit à ma voix attentive:
 Si tu savois bien-qui je suis,
 Tu quitterois l'eau de ton puits ;
 Tu me demanderois à boire de l'eau vive.

LA SAMARITAINE.

Seigneur, vous n'avez rien en quoi
 Vous puisiez de l'eau comme moi ;
 Le puits est trop profond, comment pourriez-
 vous faire ?
 Jacob, ses Enfants, ses troupeaux,
 N'ont bû que de ses claires eaux,
 Etes-vous donc plus grand que Jacob notre Père ?

Tous
 Auront
 Mais on
 s
 Mon eau
 Sans elle
 Quiconc

Seigne
 D'aller p
 Donnez m
 Je sens u
 Qui m'ill
 Mon cœur
 fai

Va-t-en
 Qui du gr
 Vû que d
 se
 Ne me di
 Je vais te
 On t'a vû
 au

Vous m
 Avec beau
 Non, je n
 Dites-moi
 Un mot d
 Qui doit n

JESUS.

Tous ceux qui boivent de cette eau,
Auront encore soif de nouveau ;
Mais on n'a jamais soif quand on boit de ma
source ;
Mon eau de tous maux peut laver :
Sans elle on ne peut se sauver ;
Quiconque n'en boit point est perdu sans ressource.

LA SAMARITAINE.

Seigneur, ce m'est un fort grand soin
D'aller puiser de l'eau si loin,
Donnez moi de cette eau qui seule désaltère ;
Jesens un mouvement profond
Qui m'illumine et me confond ;
Mon cœur est tout à vous, qu'est-ce que je dois
faire ?

JESUS.

Va-t-en, appelle ton mari,
Qui du grand Dieu n'est point chéri,
Vû que dans son borbier, sans rien craindre il
se veautre :
Ne me dis pas, je n'en ai point,
Je vais te démêler ce point,
On t'a vû cinq maris, mais cet homme est d'une
autre.

LA SAMARITAINE.

Vous m'avez dit la vérité,
Avec beaucoup de charité ;
Non, je n'en doute plus, vous êtes un Prophète :
Dites-moi devant que finir,
Un mot du Messie à venir,
Qui doit manifester toute chose secrète.

JESUS.

Le Messie est déjà venu.
 Tu ne l'as pas encor connu ?
 Il est devant tes yeux, en un mot c'est moi même :
 Laisse donc ta cruche à ce puits ;
 De mes discours porte les fruits ;
 Va publier par tout qu'on me cherche et qu'on
 m'aime.

LA SAMARITAINE.

Venez voir un homme parfait
 Qui m'a dit tout ce que j'ai fait ;
 Vous en serez ravis, c'est le Sauveur des Hommes :
 Il a rendu mon cœur contrit,
 Ayant éclairé mon esprit ;
 Allons nous joindre à lui tous autant que nous
 sommes.

LES SAMARITAINS.

Aimable arbitre des humains,
 Qui nous avez faits de vos mains,
 Nous vous reconnoissons pour le Sauveur du
 monde :
 Nous ne voulons aimer que vous ;
 De grace demeurez chez nous ;
 Car ce n'est qu'en vous seul que notre espoir se
 fonde.

Femme, plusieurs sont enflammés
 Par des entretiens animés ;
 Mais nous venons d'ouïr sa parole divine :
 Nous croyons fermement en lui,
 Et nous voulons dès aujourd'hui,
 Ne nous plus attacher qu'à suivre sa Doctrine.

Divi
 Je vou
 Et je vo
 Vous a
 De mor
 Et moi

Bon l
 Combien
 Vous me
 Je forme
 Je n'aim
 Je préfè

Cette
 Triomph
 Tandis q
 Elle veut
 Toutes le
 Et moi je

Pécheu
 Quand tu
 Mais les y
 Il voit le
 Rien n'éco
 Tu verras

Que di
 Si je l'opp
 Cette fem
 Hélas ! e
 Ni pour a
 Je m'accu

REFLEXION.

Divin Sauveur par le passé,
 Je vous ai si souvent lassé,
 Et je vous lasse encore bien plus que cette Femme :
 Vous avez soif d'être vainqueur,
 De mon esprit et de mon cœur :
 Et moi je n'ai point soif du salut de mon âme.

Bon Dieu ! que je reconnois mal
 Combien vous m'êtes libéral !
 Vous me donnez toujours ; jamais je ne m'acquitte :
 Je forme d'insolens projets ;
 Je n'aime que les vains objets ;
 Je préfère à votre eau, l'eau bourbeuse d'Egypte.

Cette femme par sa ferveur,
 Triomphe d'abord du Sauveur,
 Tandis que je croupis dans ma lâche paresse ;
 Elle veut promptement savoir
 Toutes les loix de son devoir ;
 Et moi je m'en remets à ma seule foiblesse.

Pécheur tu te crois bien caché,
 Quand tu commets quelque péché ;
 Mais les yeux du Très-haut pénètrent les Abymes ;
 Il voit le passé, l'avenir,
 Rien n'échappe à son souvenir ;
 Tu verras devant lui le moindre de tes crimes.

Que dirai-je de ma tiédeur,
 Si je l'oppose à cette ardeur ?
 Cette femme fait tout pour attirer ses frères ;
 Hélas ! et moi je ne fais rien,
 Ni pour autrui ni pour mon bien ;
 Je m'accable de soins qui ne sont que chimères.

Quelle honte pour les Chrétiens !
Après tant des saints entretiens,
Ils ne se rendent point à l'auteur de leur être :
Mon âme, prends soin d'écouter,
Et puis tâche d'exécuter
Tout ce que te dira dans le cœur ton doux Maître.

LA CANANE'E.

SUR L'AIR ; *Allez Bergers dessus l'herbette, &c.*

LA CANANE'E A JESUS.

AH ! Fils de David debonnaire,
De grace ayez pitié de moi ;
C'est en vous que mon âme espère,
Avec une constante foi ;
Il est vrai, je suis Cananée,
Mais j'ai quitté Tyr et Sidon,
Et je me suis déterminée
A n'obéir plus au Démon.

Ma fille est grandement souffrante ;
Elle a le démon dans le corps,
Qui sans relâche la tourmente,
L'affligeant dedans et dehors :
Hé ! Seigneur, rendez-vous sensible
A la douleur qu'elle ressent ;
Je sçai que tout vous est possible,
Etant le Fils du Tout-puissant.

Vous avez beau ne me rien dire,
Je ne m'en offenserai pas ;
J'allégerai mon dur martyre,
Vous suivant par tout pas à pas :
Je veux espérer sans rien craindre,
Que ma longue importunité,
Pourra tôt ou tard vous contraindre,
A guérir mon infirmité.

J
De
Qu
Il d
Il
Il m
Il n
Bier

J
Qu'i
Ne l
A fo
V
Par
Lais
Allez

M
Pour
Ne c
De le
Si
Et si
Je lu
En lu

Se
Qui

LA MEME AUX APOTRES.

Je vous conjure aux saints Apôtres,
De vouloir prier votre Roi,
Que puisqu'il en guérit tant d'autres,
Il daigne avoir pitié de moi.

Il n'a point voulu me répondre ;
Il m'a toujours tourné le dos ;
Il ne se plaît qu'à me confondre ;
Bien loin de soulager mes maux.

LES APOTRES.

Jésus vous dit par son silence,
Qu'il ne vous veut rien accorder ;
Ne lui faites plus violence,
A force de lui demander :
Vous vous rendez digne de blâme,
Par tant de discours superflus ;
Laissez-nous en paix, bonne femme ;
Allez-vous en : ne criez plus.

LA CÂNANE'E.

Mon affliction est trop grande,
Pour pouvoir cesser de crier ;
Ne croyez pas que j'appréhende
De le suivre et de le prier.

Si vous n'appuyez ma prière,
Et si vous êtes mes adjoints,
Je lui serai toujours derrière,
En lui demandant mes besoins.

LES APOTRES A JESUS.

Seigneur, cette femme importune,
Qui pleure et qui crie après nous,

Et dont la foi n'est point commune,
Attend une faveur de vous :

Le Démon tourmente sa fille :
Elle en est aux derniers abois ;
Faites voir à cette famille,
Que tout l'enfer craint votre voix.

Plus nous lui disons de se taire,
Et de vous laisser en repos,
Plus elle en sa douleur amère,
Pousse des cris et des sanglots ;
Elle nous prie, elle nous presse,
Elle fait tout ce qu'elle peut
Pour exciter notre tendresse,
Afin d'avoir ce qu'elle veut.

Vous lui faites la sourde oreille :
Vous l'accablez par vos refus ;
Mais elle n'a pas sa pareille
A supporter tous vos rebuts :
Sauveur dont le cœur est si tendre,
Laissez-vous toucher à ses pleurs ;
Exaucez-la sans plus attendre ;
Nous sommes las de ses clameurs.

Voyez avec quelle constance
Elle demande la santé ;
Voyez sa foi, son espérance,
Son amour, son humilité ;
Voyez sa ferveur et son zèle ;
Voyez en quel état elle est ;
Nous demandons grace pour elle ;
Accordez-la nous, s'il vous plait.

JESUS AUX APOTRES.

Je suis envoyé de mon Père
Vers mon cher Peuple d'Israël ;

Bie
Ing
I
D'e
Je
Por

S
En
Sou
D'a
V
Et
Aid
Aut

H
A re
L'H
Ont
Se
A la
A ca
Je n

Fe
L'ay
Je de
Avar
Je
Je fa
Mais
Le p

Bien qu'en tout il me soit contraire ;
Ingrat, infidèle et cruel.

L'heure n'est point encor venue
D'eller vers le Peuple Gentil ;
Je cherche ma brebis perdue,
Pour la tirer de tout péril.

LA CANANE'E A JESUS.

Seigneur, que tout mon cœur adore,
En qui je crois comme je dois,
Souffrez que je vous presse encore
D'avoir compassion de moi :

Vous pouvez me sauver la vie
Et mettre fin à mon malheur ;
Aidez-moi, je vous en supplie,
Autrement je meurs de douleur.

Hélas ! une Samaritaine
A reçu de vous le pardon ;
L'Hemorroïsse et Magdeleine
Ont vu combien vous êtes bon.

Serai-je seule abandonnée
A la merci de Lucifer,
A cause qu'étant Cananée,
Je ne mérite que l'enfer ?

JESUS.

Femme, ta fille est possédée,
L'ayant justement mérité ;
Je dois penser à la Judée,
Avant qu'à la Gentilité :

Je ne veux la mort de personne ;
Je fais part à tous de mes biens ;
Mais est-il juste que je donne
Le pain de mes enfans aux chiens ?

LA CANANE'E.

Ah ! mon Seigneur, je vous l'accorde,
 Je ne dois pas avoir le pain ;
 Mais par pure miséricorde,
 Soulez de vos miettes ma faim :
 Permettez-moi, quoique payenne,
 Que je m'abaisse devant vous,
 Ainsi qu'une petite chienne,
 Sous votre table à deux genoux.

Je ne demande que les miettes
 Que vos enfans, en vos banquets,
 Laissent tomber de leurs serviettes,
 Pendant que vous les nourrissez :

Mon doux Jésus, je veux m'abattre
 D'esprit et de corps à vos pieds,
 Et j'y veux être opiniâtre
 Jusqu'à ce que vous m'exauciez.

JESUS.

O Femme, ta foi plus que grande,
 Tes cris, tes pleurs et tes soupirs,
 Me font octroyer ta demande ;
 Qu'il soit fait selon tes desir.
 Je désirois plus que toi-même,
 De voir la fin de ton tourment ;
 Mais je prens un plaisir extrême,
 Quand quelqu'un me prie humblement.

Je te parlois d'un air sévère,
 Afin de te mieux éprouver,
 Tandis que comme un tendre Père,
 Je ne pensois qu'à te sauver :
 Je t'humiliois pour ma gloire,
 Et pour rehausser ta vertu ;

M
 Qu
 I
 Si-
 Et
 Af
 T
 D'u
 D'u
 Et
 J
 Qui
 Et q
 Dè
 D
 Qua
 C'es
 Et q
 V
 Et f
 Ta f
 De l
 V
 Par
 Fuy
 Et le
 Je
 De t
 J'ai
 En n

Montrant qu'on n'obtient la victoire,
Qu'après avoir bien combattu.

Plusieurs délaissent leur prière,
Si-tôt que j'éprouve leur foi,
Et que je soustrais ma lumière,
Afin qu'ils n'y cherchent que moi.

Tu leur serviras de modèle
D'une profonde humilité,
D'une ferveur toujours nouvelle,
Et d'une ardente charité.

Je n'aime point une ame lâche,
Qui néglige de s'avancer,
Et qui me quitte ou se relâche,
Dès que je tarde à l'exaucer ;
Demande, cherche, sollicite,
Quand tu voudras quelque faveur,
C'est par-là qu'on croit en mérite,
Et qu'on vient à bout de mon cœur,

Va-t-en en paix, sois hors de peine,
Et fais profiter mes trésors ;
Ta fille est parfaitement saine
De l'ame aussi bien que du corps.

Vous êtes toutes deux en grâce,
Par un effet de mes bontés ;
Fuyez sans délai votre race,
Et les fausses Divinités.

LA CANANE'E.

Je vous rends grâces, mon doux Maître,
De tous vos insignes bienfaits ;
J'ai désir de les reconnoître,
En ne vous offensant jamais :

Que toutes les troupes des Anges,
Tous les hommes jeunes et vieux,
Vous donnent pour moi des louanges,
Et sur la terre et dans les Cieux.

LA FILLE.

Réjouissez-vous, chère Mère,
De ma parfaite guérison :
Je ne crains plus mon adversaire ;
On l'a chassé de la Maison.

Apprenez-moi, je vous conjure,
Quel est mon cher Libérateur ;
Je veux l'adorer dès cette heure,
Et le servir avec ferveur.

LA MÈRE.

C'est le véritable Messie,
Qui par son pouvoir souverain,
Vous a pleinement affranchie
Du pouvoir de l'esprit malin :
O que la prière a des charmes
Quand on la fait en s'abaissant :
Il n'est point de plus fortes armes :
Pour triompher du Tout-puissant.

Consacrons nos corps et nos âmes
A ce grand Roi de l'univers ;
Brûlons nuit et jour de ses flâmes ;
Souffrons pour lui nos maux divers :
Soyons fidèles à sa grâce ;
Tâchons d'accomplir ses desseins,
Afin de voir au Ciel sa face,
Miroir des Anges et des Saints.

SUI

MOR

Je viens
Je te vie
Où par le
Mortel v
Délaisse
Aux mor
Et viens

Faut-il

Sans avoi
Quand je
J'ai de la
Faut-il qu
Sans avoi
Amour,
D'aimer I

Je suis

Tu me cr
Tu croyo
Il faut mo
Je suis un
Mais je ne
A moi,
Ceux qui

Bon Di

J'apperço

SUR L'AIR ; *Hélas ! cruelle amante, &c.*

LA MORT.

MORTEL, voici ton heure,
Je viens finir tes jours ; malgré tous tes efforts,
Je te viens enfermer dans une sépulture,
Où par les vers je détruirai ton corps ;
Mortel voici ton heure :
Délaisse les vivans, et viens te joindre aux morts,
Aux morts,
Et viens te joindre aux morts.

LE MORIBOND.

Faut-il quitter la vie,
Sans avoir entrepris de bien vivre un seul jour ?
Quand je pense à l'arrêt dont tu seras suivie,
J'ai de la peine à quitter ce séjour,
Faut-il quitter la vie,
Sans avoir commencé d'aimer Dieu tout d'amour,
Amour,
D'aimer Dieu tout d'amour ?

LA MORT.

Je suis une trompeuse,
Tu me croyois bien loin, et j'étois près de toi ;
Tu croyois de vieillir, mais je t'en désabuse
Il faut mourir sans me dire pourquoi ;
Je suis une trompeuse ;
Mais je ne trompe point ceux qui pensent à moi,
A moi,
Ceux qui pensent à moi.

LE MORIBOND.

Bon Dieu, quelle détresse !
J'appergois dans mon fonds plusieurs vices secrets.

Les honneurs, les plaisirs et les fausses richesses.
 Percent mon cœur de mille et mille traits ;
 Bon Dieu, quelle détresse !
 Il ne me reste plus que de cuisans regrets,
 Regrets,
 Que des cuisans regrets.

LA MORT.

Je ris de tes allarmes
 Et des fâcheux remords qui déchirent ton cœur.
 Lorsque Dieu te pressoit de te rendre à ses charmes,
 Tu méprisois sa grâce et sa rigueur ;
 Je ris de tes allarmes ;
 Je me moque à mon tour d'un insolent moqueur.
 Moqueur,
 D'un insolant moqueur.

LE MORIBOND.

Hélas ! un jour de trêve
 Seroit bien et passé, ne le refuse pas ;
 Laisse-moi repentir avant que tu m'enlève,
 J'ai du regret d'avoir pris mes ébats ;
 Hélas ! un jour de trêve
 Me peut faire gagner le Ciel à mon trépas.
 Trépas,
 Le Ciel à mon trépas,

LA MORT.

Je suis impitoyable ;
 Tu devois en ton tems faire ce que tu dis,
 Qui ne fait ce qu'il peut dans le tems favorable,
 Met au hazard la part du Paradis ;
 Je suis impitoyable ;
 Tu ne jouiras plus des plaisirs de jadis,
 De jadis,
 Des plaisirs de jadis.

Hélas !
 Laisse
 Je prêt
 Par le m
 Hélas !
 Veux-t
 Momen
 Encor q

Le tem
 Et que t
 Tu l'avo
 Même au
 Le tems
 N'est pas
 Ta main
 Non plus

Du mo
 Où doit-
 Aurai-je
 Quand j'
 Du moin
 Serai-je p
 De Dieu,
 Ou procl

Avant
 Tu sçaur
 Cepend
 Que just

LE MORIBOND.

Hélas ! que tu me presses !
Laisse moi recevoir les derniers Sacremens.
Je prétends m'acquitter de mes justes promesses
Par le meilleur de tous les testamens,
Hélas ! que tu me presses !
Veux-tu pas m'accorder encore quelques momens,
Momens,
Encor quelques momens ?

LA MORT.

Le tems que tu demandes
Et que tu n'as perdu que par respect humain,
Tu l'avois par emprunt, il faut que tu le rendes
Même aujourd'hui, sans attendre à demain,
Le tems que tu demandes
N'est pas à mon pouvoir, non plus que dans ta main,
Ta main,
Non plus que dans ta main.

LE MORIBOND.

Du moins, dis moi de grâce,
Où doit-on me loger au sortir de ce lieu ?
Aurai-je dans le Ciel ou dans l'enfer ma place ?
Quand j'aurai dit au monde mon adieu ?
Du moins dis moi de grâce,
Serai-je pour jamais, ou proche ou loin de Dieu,
De Dieu,
Ou proche ou loin de Dieu ?

LA MORT.

Avant que l'heure sonne,
Tu sauras le séjour de ton éternité.
Cependant sois certain que ton Juge ne donne
Que justement ce qu'on a mérité ;

Avant que l'heure sonne
 Tu verras, ou l'enfer ou la sainte Cité;
 Cité,
 Ou la sainte Cité.

LE MORIBOND.

Je n'ai plus rien à dire,
 Je ne veux point savoir quel doit être mon sort,
 Tel que Dieu le voudra, tel mon cœur le désir,
 Dusse-je bien faire naufrage au port ;
 Je n'ai plus rien à dire ;
 Je souscris de bon cœur à mon Arrêt de mort,
 De mort,
 A mon Arrêt de mort.

LE PLAIDOYE' DU DEMON CONTRE LE PECHEUR IMPENITENT.

SUR L'AIR : *Vous laissez murmurer cette claire
 fontaine, &c.*

ARBITRE des humains, Juge très-équitable,
 Ecoute mes raisons contre ce criminel ;
 Si mon rapport est véritable,
 Tu dois le condamner au supplice éternel,
 Le laissant avec moi
 Dans l'enfer plein d'effroi.

Je dis qu'il m'appartient, et c'est à juste titre,
 Pese, pese à ton poids son poids d'iniquité ;
 Pese l'abus du franc arbitre,
 L'abus des Sacremens, l'abus de ta bonté ;
 Et ces abus divers
 Méritent les Enfers.

Je s
 Et qu'i
 Tu sais
 Du corp

Tu t'e
 Je n'ai r
 Et cepen
 A fait m

Ta sup
 Pour lui c
 Mais son
 Malgré te

Tu ne t
 Qui s'opp
 Et j'y trou
 Tout prêt

Il traite
 Il n'a jam
 Il me suiv
 Son cœur

Tous te
 L'ont aus

Je sçai qu'il étoit tien, que tu lui donnas l'être,
Et qu'il n'a subsisté que par ton seul secours ;
Tu sais pourtant qu'il m'a fait maître
Du corps et de l'esprit tout le long de ses jours ;
Tu l'avois bien fait tien ;
Mais il s'est rendu mien,

Tu t'es anéanti pour racheter son ame ;
Je n'ai rien enduré pour l'attirer à moi ;
Et cependant ce rien infâme,
A fait mes volontés et s'est moqué de toi ;
Il a foulé ton sang,
Et s'est mis à mon rang.

Ta suprême bonté suspendoit ta justice,
Pour lui donner loisir de quitter son péché ;
Mais son orgueil et sa malice,
Malgré tous tes efforts, l'y tenoient attaché ;
Il s'est ri de tes soins ;
J'ai tes Saints pour témoins.

Tu ne trouvois en lui qu'un néant indocile,
Qui s'opposoit toujours à ce que tu voulois ;
Et j'y trouvois un cœur facile,
Tout prêt à m'obéir si-tôt que je parlois,
Contre ton bon plaisir,
Il suivoit mon désir.

Il traitoit de rigueur ta loi douce et bénigne ;
Il n'a jamais voulu faire un pas après toi.
Il me suivoit au moindre signe ;
Son cœur de son plein gré n'adhéroit qu'à ma loi ;
Je ne l'ai pas contraint,
Il pouvoit être Saint.

Tous tes riches présens de nature et de grâce,
L'ont aussi peu touché que la gloire des Saints ;

Son cœur pour toi n'étoit que glace ;
 Partout il combattoit tes amoureux desseins,
 Et partout cet ingrat
 Violoit son contrat.

Aveugle par son choix, il fermoit la paupière
 Aux rayons les plus vifs que tu dardois sur lui ;
 Il se guidait par ma lumière,
 Et loin de ne chercher qu'en toi seul son appui,
 Il le cherchoit en moi
 Ennemi de ta loi.

Tu voulois son salut, et moi sa seule perte ;
 Tu lui promettois tout, moi moins que le rien ;
 Son ame étoit toujours ouverte
 A ce qui la pouvoit séparer du vrai bien ;
 Tu lui donnois en vain,
 Le secours de ta main.

Cent fois, cent fois le jour, tu frappois à sa porte,
 Et son cœur endurci la refusoit cent fois :
 Bien que ta voix fut assez forte ;
 Ce cœur prompt à m'ouïr n'écouloit point ta voix ;
 Et sourd à tes accens,
 N'écouloit que ses sens.

A tes sages conseils, son cœur étoit stupide ;
 Il n'avoit pour tes biens ni goût ni sentiment ;
 Il ne vouloit avoir pour guide
 Que son propre vouloir et son aveuglement ;
 Aussi jusqu'au trépas,
 Il a fait des faux pas.

Seigneur après cela serois-tu son refuge ?
 Voudrois-tu bien laisser ses crimes impunis ?
 Tu ne le peux, ô juste Juge,
 Tu dois lui faire part de mes maux infinis ;

Répon

Et s'il t'a
 Que si tu
 Comment

Il n'en
 Je mérite
 Je l'ai vou
 Si vous m

Tant qu
 Tant que
 N'espère
 Jamais tu

Hélas !
 quit
 Pour ne
 Je m'en
 Je vais ur

Et le charger de fers,
Dans les creux des enfers.

JESUS-CHRIST.

Réponds, Pécheur, réponds au Démon qui t'accuse;

Et s'il t'accuse à faux, fais voir la vérité :
Que si tu n'as aucune excuse,
Comment te plaindras-tu de ma sévérité ?
Réponds si c'est à tort
Qu'il m'a fait ce rapport.

LE PECHER.

Il n'en dit pas assez ; j'en ai fait d'avantage :
Je mérite à bon droit un éternel trépas.
Je l'ai voulu pour mon partage ;
Si vous m'abandonnez, ah ! je ne m'en plains pas,
Mais serai-je toujours
Dans l'enfer sans secours ?

JESUS-CHRIST.

Tant que je serai Dieu, tu mourras pour revivre ;
Tant que je serai Dieu, tu vivras pour mourir.
N'espère point qu'on te délivre :
Jamais tu ne verras qu'on t'aille secourir.
Tant que ton Dieu sera,
Ton malheur durera.

LE PECHER.

Hélas ! mon Juge ! hélas ! il faut que je vous
quitte,
Pour ne vous revoir plus durant l'éternité.
Je m'en vais donc ; l'enfer m'invite :
Je vais unir ma mort à l'immortalité,

Je m'en vais pour jamais
Aux brasiers allumés.

JESUS-CHRIST.

Va maudit loin de moi, va brûler d'une flamme,
Qui brûle incessamment et ne consume pas ;
J'ai nuit et jour pressé ton âme ;
Et tu n'as pas daigné te rendre à mes appas :
Dis donc un prompt adieu
Pour toujours à ton Dieu.

LE PECHEUR.

Adieu donc, Rédempteur, adieu donc Vierge
sainte,
Adieu troupe des Saints, amis du Roi des Rois ;
Rendez-vous tous sourds à ma plainte ;
Si je suis malheureux, je le suis par mon choix.
Hélas, quelle douleur !
J'ai causé mon malheur.

Pécheur qui vis encor, ne suis pas mes exemples,
Pécheur qui vis encor, pense à te convertir.
Mes maux affreux que tu contemples,
Et dont, avec le Ciel, tu peux te garantir,
Sont préparés pour toi,
Si tu meurs comme moi.

LE MAUVAIS RICHE.

SUR L'AIR : *Jésus plein d'amour extrême.*

VENEZ ouïr avec crainte,
La Complainte
D'un Richard infortuné ;
N'ayant aimé que la pompe
Qui nous trompe,
Par sa faute il s'est damné.

Écoutez parler Lazare
Qui déclare
Ses douleurs à des valets !
Gravons bien dans la mémoire,
Cette Histoire,
Afin de souffrir en paix.

LAZARE.

Serviteur d'un riche Maître,
Fais paraître,
Quelque pitié pour ma faim ;
Et vas dire à cet avare,
Que Lazare
Lui demande un peu de pain.

Les seules miettes qu'on roule,
Et qu'on foule,
Suffiroit à mon besoin ;
Je ne cherche pas à faire
Bonne chère ;
Le Seigneur m'en est témoin.

Remarquez mes meurtrissures,
Mes blessures,
Et ma grande pauvreté ;
Il ne se trouve personne,
Qui me donne,
Un denier par charité.

Ayant bien vu mes misères,
Mes ulcères
Et mes maux très douloureux,
Allez voir si votre Maître
Voudroit être
Le soutien d'un malheureux.

LES SERVITEURS.

Notre Maître est si sévère ;
Si colère,
Qu'on n'ose pas l'aborder ;
Lorsqu'il voit faire la quête,
Il tempête,
Et ne veut rien accorder,

Il fait un Dieu de son ventre ;
Son vrai centre
C'est d'être dans le festin ;
Son habit et sa parure,
A toute heure,
C'est la pourpre et le fin lin.

Ce glouton insatiable,
N'est affable
Que par fois au Cuisinier ;
Mais il est toujours horrible
Et terrible,
Aux pauvres pour un denier.

Nous allons pourtant lui dire
Ton martyre,
Ta faim, tes nécessités ;
Prie Dieu qu'il nous écoute,
Car sans doute,
Nous en serons rebutés.

LES SERVITEURS A LEUR MAÎTRE.

Monseigneur, souffrez de grâce
Qu'on vous fasse
Le récit d'un pauvre gueux ;
Il gémit à votre rue,
Tête nue,
Accablé de maux affreux.

Ce qui se pert sous la table,
Est capable
De le garder de périr ;
Nous vous supplions, cher Maitre,
De permettre
Que nous l'allions secourir,

LE MAUVAIS RICHE.

Ne parlez pas d'avantage,
Car ma rage
Commence de prendre feu :
Que ce vilain pauvre endure,
Ou qu'il meure,
Cela m'importe fort peu.

Par trop de miséricorde,
On accorde
De grands biens à l'indigent ;
Je ne veux pas qu'on raisonne
Sur l'aumône,
Je sçais user de l'argent.

Si ce pauvre est à ma porte,
Qu'on l'emporte,
Et qu'on l'en chasse bien loin,
Je défends, sur toute chose,
Qu'aucun n'ose,
Examiner son besoin.

Que si j'entends qu'il résiste,
Et persiste
Sans cesse à lamenter ;
Par mes chiens faites le mordre,
C'est mon ordre,
S'il vient ma porte infecter.

MAITRE.
grâce

REFLEXION.

Admirons cette merveille
Sans pareille,
Les chiens ne lui font point mal ;
Au contraire ils le dessèchent ,
Ils le lèchent
Malgré ce Riche brutal.

C'est la souffrance pénible,
Mais paisible
De Lazare dans la faim ;
Et c'est la vie animale
Et brutale
De ce Richard inhumain.

Voyons la fin consolante
Et brillante
De Lazare couronné ;
Voyons la fin malheureuse,
Très affreuse,
Du mauvais Riche damné.

LE MAUVAIS RICHE.

Abraham, je desespère,
Ah ! bon Père,
Allège un peu mon fardeau ;
La faveur que je demande,
N'est pas grande,
Ce n'est qu'une goutte d'eau.

Si je fus envers Lazare
Trop avare,
Ne le sois pas envers moi ;
Considère mes souffrances
Et mes transes,
Dans ce lieu rempli d'effroi.

J'enrage dans ces abîmes,
Pour les crimes
Que sans cesse j'ai commis ;
Je maudis & Ciel & Terre ;
Père & Mère,
Mes Parens & mes amis.

Je laisse la Mer entière :
La Rivière,
La Fontaine & le Ruisseau ;
Pourvû que Lazare m'aide ;
Mon remède
C'est son doigt trempé dans l'eau.

ABRAHAM.

Souviens-toi que ce Lazare,
Homme rare,
A ta porte n'avoit rien,
Lorsque tes mains inhumaines
Etoient pleines
De toute sorte de bien.

Il est juste que l'on donne
La couronne
A ce pauvre rebuté ;
Il est juste que tu souffres,
Dans ces gouffres,
Une extrême pauvreté.

Lazare souffroit des peines
Et des gênes
Qu'on ne scauroit concevoir ;
Lorsque parmi les délices
Et les vices,
Tu manquois à ton devoir.

Maintenant Dieu récompense
Sa souffrance,
Et tout ce qu'il eut d'amer ;
Tandis qu'un feu de bitume
Te consume
Sans jamais te consumer.

L'abime qui te sépare
Du Lazare,
L'empêche d'aller vers toi ;
C'est vainement que tu cries,
Que tu pries ;
Ne t'adresse plus à moi.

LE RICHARD.

Fais au moins dire à mes frères
Les misères
Et les maux de ces bas lieux.
Je crains beaucoup leur venue,
Et leur vue
Fais qu'ils aillent droit aux cieux.

ABRAHAM.

Tes cinq frères ont Moïse,
C'est sottise
De les aller avertir ;
Ils ont aussi les prophètes,
Grands trompettes,
S'ils veulent se convertir.

LE RICHARD.

Je ne crois pas qu'ils s'y rendent,
Ni prétendent
De quitter leurs vains trésors :
Pour toucher leur ame dure

Sur l'asure,
Il leur faut quelqu'un des morts.

ABRAHAM.

S'ils ne foulent leurs pistoles,
Aux paroles
De ces grands hommes de bien :
Encor qu'un mort ressuscite,
Sa visite
Ne leur servira de rien.

LE RICHARD.

Mais enfin cette torture
Que j'endure,
Ne doit-elle point finir ?
Pour quel temps, par ce supplice,
La Justice
Prétend-elle me punir ?

ABRAHAM.

Tu n'as point quitté l'envie
Dans la vie,
De ta noire iniquité :
Il faut donc que tu subisses
Ces supplices,
Pour toute une éternité.

REFLEXION.

Qui que tu sois qui m'écoutes,
Prends les routes
Qui conduisent à bon port ;
Ce glouton vient de t'apprendre
Qu'il faut rendre
Un grand compte après la mort.

Fuis de ce Richard le vice
 D'avarice,
 Donne aux Pauvres largement ;
 Fuis les excès de la bouche,
 Et ne touche
 A tes mets que sobrement.

Fais grand cas de tes misères
 Salutaires,
 Ainsi que Lazare a fait ;
 Et supporte avec constance
 Ta souffrance,
 Si tu veux être parfait.

DE L'ENFANT PRODIGE.

Sur l'AIR : *Un jour le Berger Tircis, &c.*

LE PRODIGE DEBAUCHE'.

JE suis enfin résolu
 D'être en mes mœurs absolu ;
 Donnez-moi vite, mon Père,
 Ce qui revient à ma part ;
 Vous aurez mon autre frère,
 Consentez à mon départ.

LE PERE.

Pourquoi veux-tu, mon Enfant,
 Faire ce que Dieu défend ?
 Veux-tu désoler mon ame,
 Nos parens et nos Amis ?
 Je serois digne de blâme,
 Si je te l'avois permis,

LE PRODIGE.

Je veux, en dépit de tous,
M'éloigner d'auprès de vous ;
Envain vous faites la guerre
A ma propre volonté ;
Je ne crains ni Ciel ni terre ;
Je veux vivre en liberté.

LE PÈRE.

Mais ; hélas ! quelle raison
Te fait quitter la maison ?
Ne te suis-je pas bon Père ?
De quoi te plains-tu de moi ?
Et qu'est-ce que je puis faire,
Que je ne fasse pour toi ?

LE PRODIGE.

Vous me traitez en barbet,
Et je veux vivre en cadet ;
Vous condamnez à toute heure,
Le moindre dérèglement ;
Je vais changer de demeure,
Sans retarder un moment.

LE PÈRE.

Adieu donc, cœur obstiné ;
Adieu pauvre infortuné,
Ton égarement me tue :
J'en suis accablé d'ennuis ;
Je vois ton ame perdue,
Et ne sçais plus où j'en suis.

LE PRODIGE.

Venez à moi, libertins ;
Prenez part à mes festins,
Venez à moi, chers lubriques,
Consumons nos courts momens
Dans des infâmes pratiques
Des plus noirs débordemens.

Pensons à boire, à manger
Dans ce pays étranger ;
Je n'ai plus de peur d'un Père
Qui me suive pas à pas ;
Songeons à nous satisfaire
Dans l'ordure & les ébats.

Contentons tous nos désirs,
En nageant dans nos plaisirs ;
Et vivons de cette sorte
Tant que l'argent durera ;
Nous irons de porte en porte
Sitôt qu'il nous manquera.

REFLEXION.

Pécheur, remarque en ce lieu
Le tort que tu fais à Dieu :
Tu t'enfuis de sa présence,
Afin de boire à longs traits
Le venin de ton offense,
En dépit de ses attraits.

Sa clémence, jour et nuit,
Te recherche et te poursuit !
Son cœur ne veut pas ta perte,
C'est toi-même qui la veux ;
Car sa grace t'est offerte,
Mais tu dédaignes ses vœux.

Tu crois ton Juge bien loin,
Et tu l'as pour ton témoin ;
Sa Justice met en nombre
Toutes tes méchancetés ;
Malgré la nuit la plus sombre,
Il voit tes impuretés.

LE PRODIGE PENITENT.

O le triste changement,
Après un train si charmant !
Je ne vois plus à ma suite
Ceux qui me faisoient la cour ;
Tout le monde a pris la fuite ;
Pas un n'use de retour.

Je me trouve sans appui,
Dans la honte et dans l'ennui ;
Ma conduite toute impure
M'a mis au rang des pourceaux,
Il est juste que j'endure
Autour de ces animaux.

Je rougis de mes forfaits
Et des crimes que j'ai faits :
Je fonds en pleurs, je soupire,
Je sens de cuisans remords ;
Je souffre un cruel martyre
De cœur, d'esprit et de corps.

Je meurs même ici de faim,
Faute d'un morceau de pain ;
Tandis que chez mon bon Père
Où jamais rien ne défaut,
Le plus chétif mercenaire
En a plus qu'il ne lui faut.

Je voudrois bien me nourrir
Des fruits qu'on laisse pourrir ;
Je voudrois bien sous ce chêne,
Les écorces des pourceaux ;
Mais j'ai mérité la peine
Qu'attirent les bons morceaux.

Je veux pourtant me lever
Pour penser à me sauver ;
Il est tems que je détourne
Mon cœur de l'iniquité :
Et qu'enfin je m'en retourne
Vers celui que j'ai quitté.

REFLEXION.

Voici, Pécheur, les effets
De tes horribles forfaits ;
Tu n'as plus rien dans le monde ;
Le péché t'a tout ôté,
Et ton ame n'est féconde
Qu'en misère & pauvreté.

T'étant séparé de Dieu,
Sa grace t'a dit adieu :
Toutes tes œuvres sont mortes ;
Le Démon te tient aux fers :
Tu n'es qu'à deux doigts des portes
Dela prison des Enfers.

Lève-toi donc promptement ;
Pense à vivre saintement.
Retourne au Père Céleste
Qui t'attend à bras ouverts ;
Sors de ton état funeste,
Et fuis les hommes pervers.

LE PRODIGE DE RETOUR CHEZ SON PERE.

Voici, cher Père à genoux
Un fils indigne de vous,
Si vous daignez me permettre
D'entrer dans votre Palais,
Ce me sera trop que d'être
Comme l'un de vos valets.

J'ai péché contre les Cieux ;
Je n'ose y lever les yeux.
J'ai péché contre vous-même ;
Je crains de vous regarder.
Ma douleur en est extrême ;
Je suis prêt à m'amander.

Je me soumets de bon cœur
A votre juste rigueur ;
Je ne veux plus vous déplaire ;
Oubliez ce que je fis :
Vous êtes encor le Père,
De ce misérable fils.

LE PERE.

Cher enfant, embrasse-moi :
Je brûle d'amour pour toi.
Mes entrailles sont émuës,
Et de joye et de pitié ;
Par ton retour tu remuës
Tout ce que j'ai d'amitié.

Laquais, cherchez des souliers,
Et les mettez à ses pieds ;
Prenez à ma Garderobe
Une bague pour son doigt.
Avec sa première robe,
Puis qu'il revient comme il doit.

Qu'on prépare le veau gras ;
 J'ai mon fils entre mes bras.
 Il avoit perdu la vie,
 Mais il est ressuscité.
 Chers amis, je vous convie
 A cette solennité.

REFLEXION.

C'est ainsi que le Seigneur
 Reçoit le pauvre pécheur ;
 Il l'embrasse, il le console,
 Il l'aime plus que jamais,
 Et d'une simple parole
 Il remplit tous ses souhaits.

Fais donc, pécheur, par amour.
 Vers Dieu ce parfait retour ;
 Tu recouvreras la grâce
 Et les dons du Saint Esprit ;
 L'ennemi rendra la place
 De ton cœur à Jésus-Christ.

Tes mérites suspendus,
 Te seront soudain rendus.
 Ta paix en sera parfaite ;
 La terre t'en bénira ;
 Tout le Ciel en fera fête
 Et l'Enfer en rougira.

DE LA TIEDEUR SPIRITUELLE.

Sur le même air.

CHrétien lâche, que fais-tu,
 Au chemin de la vertu ?
 Dieu te fait beaucoup de grace,
 Il te presse à tout moment :

Mais ton cœur qui n'est que glace,
Vit toujours plus lâchement.

Hélas ! homme malheureux ;
Que ton sort est dangereux !
Tu ris de ta maladie,
Sans penser à t'en guérir ;
Et si Dieu n'y remédie,
Elle te fera mourir.

C'est un Prophète qui dit
Que le tiède soit maudit :
Et que Dieu tire vengeance,
De ce trop ingrat Chrétien ;
Punissant la négligence
Qu'il montre à faire le bien.

Jésus dit que les premiers
Seront un jour les derniers ;
Les pécheurs les plus coupables,
Pleurent leurs crimes passés,
Quand les tièdes détestables
Deviennent enfin glacés.

Je vois un Pharisien,
Qui semble être homme de bien ;
Mais par sa fausse justice,
Sa prière est faite en vain,
Lorsque Dieu se rend propice
A celle du Publicain.

Tu veux et tu ne veux pas
Pour ton âme faire un pas ;
Tu te crois dans l'abondance
De toute sorte de bien ;
Mais la dernière sentence,
Fera voir que tu n'as rien.

Tu crains l'infidélité,
Sans craindre la lâcheté.
Dieu souffre un homme infidèle
Plus patiemment que toi ;
Tu lui deviens plus rebelle,
Quand tu négliges ta foi.

Il commence à te vomir,
Et tu n'en veux pas frémir ;
Tu serois plus supportable
Dans un état de froideur,
Que dans l'état déplorable,
Où t'a réduit la tiédeur.

Tu fais tort à ta vertu
D'avoir si mal combattu ;
Tu ne voudrois pas commettre
Les plus horribles forfaits,
Mais tu ne crains pas fort d'être
Du rang des plus imparfaits.

Pour la moindre adversité,
Tu perds la tranquillité ;
L'ombre seule de l'orage
T'afflige et t'abat beaucoup ;
Ton cœur manque de courage
Avant de sentir le coup.

Sitôt qu'on te choque un peu,
Tu t'aigris et tu prends feu ;
Tu te rends insociable ;
Chacun entend ta clameur.
Pour t'avoir doux et traitable,
Il faut suivre ton humeur.

La Porte du Paradis,
Suffit à ce que tu dis ;
Tu ne désires pas d'être,

T
On
Pès
Po
Ces
A t

U
Fer
Il f

Des Saints les plus relevés ;
Crains qu'à force de décroître,
Tu ne sois des réprouvés.

Reviens à toi, négligent,
Sois fidèle et diligent ;
C'est retourner en arrière,
Que de ne point avancer.
Reprends ta ferveur première,
Et poursuis sans te lasser.

Plusieurs se sont abusés
En vivant les bras croisés.
Le Ciel est une Couronne,
Il faut suer pour l'avoir,
Si tu veux qu'on te la donne,
Pense à remplir ton devoir.

Sers le Dieu de Majesté
Sans dégoût, sans lâcheté.
Demandes-lui que sa grâce,
Vienne aider ton foible effort.
Et que son sein efficace,
Dure en toi jusqu'à la mort.

DU PECHE' VENIEL.

Sur le même air.

TOI qui crois que sans dangers
On fait des péchés légers,
Pèse bien les maux qu'ils causent,
Pour ne les pas croire tels ;
Ces petits maux te disposent
A tomber dans les mortels.

Un seul péché véniel
Ferme la porte du Ciel ;
Il faut que le Purgatoire,

Serve de clef pour ouvrir,
Avant d'entrer dans la gloire,
Que de peines à souffrir.

Par le plus léger péché,
Tu restes toujours taché,
Il débilite tes forces :
Il ralentit ta ferveur ;
Et par ses fines amorces,
Il fait trébucher ton cœur.

C'est des plus petits défauts
Qu'on voit naître les grands maux,
Recourons à l'Ecriture,
Et nous y verrons d'abord,
Qu'une légère blessure,
A la fin cause la mort.

Eve écoute le serpent,
Qui sur l'arbre se suspend,
Elle regarde la pomme,
Elle ose y porter sa main,
Puis elle fait mourir l'homme,
Et par lui le genre humain.

Caïn se rend criminel
En tuant son frère Abel ;
Il ne lui ravit la vie,
Que pour avoir négligé
Les premiers traits de l'envie,
Dont son cœur étoit rongé.

David passe d'un coup d'œil,
Aux crimes qui font son deuil ;
Judas ce malheureux traître,
Pour trop désirer d'avoir,
Vend son adorable Maître,
Et se pend par désespoir.

Pierre l'ose renier;
Sortant de communier ;
Il tombe dans le blasphème,
Ne s'étant point diverti
De l'estime de soi-même,
Lorsqu'il en fut averti.

Ces exemples te font voir
L'horreur qu'il faut en avoir ;
Plus une âme devient sainte,
Par l'amour envers Jésus ;
Plus doit-elle avoir de crainte,
Des péchés les plus menus.

Dès qu'elle ne les craint pas,
Elle fait mille faux pas :
Sa vie est un grand désordre ;
Elle recule en effet.
Car l'ennemi trouve à mordre,
Presqu'en tout ce qu'elle fait.

Tu fais cent petits efforts
Pour le moindre mal du corps ;
Et quand ton ame est blessée,
Même en danger de mourir,
Tu rejettes la pensée,
De ce qui peut la guérir.

Tu la tiens moins nettement
Que ton chetif vêtement ;
Pour peu qu'un habit soit sale
Il te devient odieux :
Ton ame est pleine de gale,
Et paroît belle à tes yeux.

Chasse, pour plaire au Très-haut ;
L'ombre même du défaut :
Et quand par pure foiblesse

Tu tombes légèrement ;
Chasse le trop de tristesse,
Le trouble et l'abattement.

Va faire un humble retour,
Vers Jésus avec amour ;
Prends son nom pour antidote,
Et sois bien considéré
De ne faire aucune faute
De propos délibéré.

Pour te bientôt affranchir
De ce qui te fait gauchir,
Voi de près la sépulture,
Garde en tout quelque milieu
Tiens ton cœur dans la droiture
Et ton œil tourné vers Dieu.

Mais ton œil à beau veiller
Ta main a beau travailler ;
Si Dieu, le meilleur des Pères
Ne vient vite à ton secours,
Tu traîneras tes misères,
Jusqu'à la fin de tes jours.

PARAPHRASE DU SYMBOLE DES APOTRES.

*SUR L'AIR—Depuis le tems qu'en secret je vous
aime, &c.*

SAINT PIERRE.

*Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant, Créateur
du Ciel et de la Terre.*

JE crois en Dieu dont le sein nous enserme,
Le Créateur, le Père Tout-Puissant,
Qui d'un seul mot fit le Ciel et la Terre,
Et qui leur donne un ordre ravissant :

J'adore en lui l'innascibilité,
 Je rends hommage à sa paternité :
 Tout mon cœur aime,
 Ce Roi suprême.
 En révéran sa haute Majesté.

SAINT ANDRÉ.

Et en J. C. son Fils unique Notre Seigneur.

Je crois encore en J. C. mon maître ;
 Egal en tout à son Père Éternel,
 Dieu comme lui, l'image de son Etre,
 Son Fils unique et consubstantiel :
 Son beau miroir, son Verbe, sa splendeur.
 Dont tous les Saints adorent la grandeur ;
 Je veux sans cesse,
 Que l'on connoisse,
 Qu'il est par tout mon souverain Seigneur.

S. JACQUES LE MAJEUR.

*Qui a été conçu du Saint Esprit, est né de la
 Vierge Marie.*

Ce même Fils toujours au sein du Père,
 Ayant été conçu de l'Esprit Saint,
 Au sein très pur de la Vierge sa Mère,
 Naquit pour nous, l'amour l'ayant contraint :
 Tenant là haut d'un Dieu Trin le milieu :
 Il se fit voir sur la terre Homme-Dieu ;
 Il faut renaitre,
 Et tâcher d'être, .
 D'esprit au Ciel, de Corps en ce bas lieu.

SAINT JEAN.

*Qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié,
mort et enseveli.*

Il meurt en Croix d'une mort très-cruelle ;
(Ponce Pilate en prononce l'Arrêt)
Pour nous tirer de la mort éternelle,
Et satisfaire à l'éternel décret :
Après qu'on l'eut descendu du Poteau,
Son sacré Corps fut mis dans le tombeau ;
Mourons aux crimes ;
Soyons Victimes,
Morts et vivans aux pieds de cet Agneau.

SAINT PHILIPPE.

*Il est descendu aux Enfers, le troisième jour il est
ressuscité des morts.*

Le Verbe uni parfaitement à l'ame,
Etant au corps uni parfaitement,
Tout embrasé d'une amoureuse flamme,
Va voir les siens aux limbes promptement :
Après trois jours il sort victorieux
Du monument, malgré ses envieux ;
Il ressuscite,
Et nous invite
A nous tirer des Actes vicieux.

SAINT BARTHELEMY.

*Il est monté aux Cieux, il est assis à la droite de
Dieu son Père Tout-Puissant.*

Il monte aux Cieux, tout brillant de sa gloire ;
Son seul pouvoir l'élève au plus haut lieu.
Il y fait voir sa sanglante victoire,
Et prend son trône à la droite de Dieu :

Ceux q
Recouvre
C
C
T'introdu

De là
Au jour
Qui rejo
Ce juge S
Viendra j
Il donn
Au reprou

Q
E
soient de m

Je crois
lien du F
Source d'a
Source de
Qui proc
Eut anim

Es
Br
Esprit d'an

La Sainte

Je crois
Maison de

Ceux qui vivoient dans la captivité
Recouvrent lors leur pleine liberté.

Chrétien espère

Qu'un jour ton Père,

T'introduira dans la sainte Cité.

SAINT THOMAS.

De là viendra juger les vivans et les morts.

Au jour dernier, à ce jour lamentable,

Qui rejoindra nos ames & nos corps,

Ce juge Saint, benin et redoutable

Viendra juger les vivans et les morts ;

Il donnera les biens du Ciel au bon,

Au reprouvé les tourmens du Démon :

Que ces délices,

Et ces supplices.

Soient de nos cœurs le Nord et le Timon.

SAINT MATHIEU.

Je crois au Saint-Esprit.

Je crois de plus à l'Esprit adorable,

Fils du Père et du Père Éternel,

Source d'amour et l'amour ineffable ;

Source de dons et le don personnel :

Qui procédant, et du Père et du Fils,

Veut animer nos cœurs et nos esprits :

Esprit des flammes,

Brûlez nos ames,

Esprit d'amour rendez-nous bien contrits.

S. JACQUES LE MINEUR.

*La Sainte Eglise Catholique, la Communion des
Saints.*

Je crois aussi l'Eglise Catholique,

Maison de Dieu, le bercaïl de la Foi,

Vraie en tout point, Unique Apostolique,
Ferme Colonne et Flambeau de la Loi ;

Troupes des Saints, dont les cœurs et les biens
Sont en commun par des sacrés liens,
Aimons l'Eglise.

Qui la divise,

Renonce au Pape et suit les faux Chrétiens.

S. JUDE OU THADE'E..

La rémission des péchés.

Je suis certain que cette Eglise sainte,
A du Sauveur reçu l'autorité
De pardonner à qui le veut sans feinte,
Cent et cent fois sa noire iniquité.

Quelques péchés que nous ayons commis,
Par ce pouvoir ils nous sont tous remis.

O quelle grace !

Un Dieu m'embrasse,

Dès le moment que pour lui je gémiss,

SAINT SIMON.

La résurrection de la chair.

Je crois encor que nos corps en poussière.
Au dernier jour ressusciteront tous,
Pour recevoir la Sentence dernière,
Aux pieds d'un Juge allumé de courroux,
Les uns seront agiles et luisans ;
Les autres noirs, horribles et pesans.

Jamais merveille

Ne fut pareille ;

Nous serons tous en la fleur de nos ans.

SAINT MATHIAS.

La vie éternelle.

Je crois enfin une vie éternelle,
 Dont le bonheur n'est qu'au Ciel bien compris.
 Là notre corps et notre ame immortelle
 Auront Dieu même et pour gloire et pour prix
 Là tous les Saints, pendant l'éternité ;
 Contempleront l'auguste Trinité.

O belle gloire !
 Que ta mémoire,
 S'applique tout à la Divinité.

Voilà les points que j'apprens des Apôtres.
 Je les crois tous d'une constante foi.

Mais je me perds comme cent et cent autres
 Si je ne vis selon ce que je crois.
 Dieu veut mon cœur, mon esprit, et mes mains :
 Tous mes désirs sans les œuvres sont vains :

Car la foi morte
 Ferme la porte
 Du beau Palais où règneront les Saints.

LE DESERT DE LA FOI,

Sur l'Air ; *Je suis un Prince bienheureux, &c.*

ou d'Holopherne.

MONDAIN qui veux voir et sentir,
 Ame en raison toujours féconde,
 Qui ne veux point t'anéantir,
 Et qui te plais à l'air du monde,
 Sache que ce n'est pas à toi
 D'entrer au désert de la Foi.

Mais vous Amans d'un Dieu de paix,
Vous qui des Saints suivez la trace,
Ne craignez point d'être trompés,
Quand vous ne sentez plus la grace;
Entrez sans trouble et sans effroi,
Dans l'obscur désert de la Foi.

Tâchez de ne tenir à rien
Dans votre aimable solitude;
Que Dieu soit tout votre soutien
En l'Oraison de quiétude;
Il ne faut ni *mais* ni *pourquoi*
Dans l'humble Ecole de la Foi.

Dieu Maître absolu de ses dons
Quand il trouve bon les retire,
Et par des soudains abandons
Il cause à l'ame un doux martyre;
Lorsqu'il veut qu'elle meure à soi,
Pour vivre à lui seul par la Foi,

Il met dans la tranquillité
Chaque sens et chaque puissance;
Et l'ame en la simple unité
Se perd dans ta divine essence;
Elle ne sent plus rien en soi
Que le pur amour de la foi.

Ah ! je ne dis pas assez bien,
Disant qu'elle sent quelque chose;
L'ame ne voit et ne sent rien,
Elle jouit, elle repose;
Elle est tellement morte à soi,
Qu'elle ne vit que de la foi.

Dieu ferme dedans et dehors
Jusques aux moindres avenues;
Il ne laisse, au lieu des transports,

Que d'humbles et des simples vues ;
Et l'ame dit alors en soi,
Le Juste ne vit que de Foi.

Elle se trouve sans milieu,
Sans grace sensible et sans forme ;
Elle est toute absorbée en Dieu
Qui la dépouille et la transforme
Et qui la fait mourir en soi
Par le doux glaive de la Foi.

Dans cette obscure et claire nuit,
L'ame aime Dieu sans le connoître ;
Elle s'avance à petit bruit,
Obéissant à son doux Maître,
Qui lui dit : sois calme, tais-toi,
Et contemple-moi par la Foi.

Dieu fait son œuvre sans éclat,
Lorsque l'ame contemplative
Qui ne voit rien dans son état,
De tems en tems craint d'être oisive ;
Mais dans la suite en chaque emploi,
Elle voit les fruits de la Foi.

L'entendement, la volonté,
La phantasie et la mémoire,
Supportent une pauvreté
Plus grande qu'on ne sçauroit croire ;
Mais l'ame trouve assez de dequoi,
Au riche trésor de la Foi.

Le grand tout de son Créateur,
Et le pur rien des créatures,
Disent beaucoup plus à son cœur,
Que les discours et les lectures ;
Ce tout et ce rien ont en soi
Les vastes objets de la Foi.

Voir ce pur rien en ce grand tout,
Ne voir rien autre chose au monde,
C'est du Paradis l'avant goût,
C'est là l'état où tout abonde :
C'est là ce désert de la Foi,
Où l'ame ne vit plus à soi,

Dans ce dépouillement parfait,
L'ame est en paix sans se distraire,
Et sans gâter ce que Dieu fait,
Elle adhère à Dieu sans rien faire,
Si ce n'est de mourir en soi
Dans les ténèbres de la Foi.

Tout lui devient indifférent,
Le Ciel, l'Enfer, la Terre et l'Onde,
Plaisir, honneur, ami, parent,
Et tout ce qu'on voit en ce monde ;
Elle ne tient pas même à soi,
Par le sensible de la Foi.

Sans jamais perdre son repos,
Dans quelque état que Dieu la mette,
Elle ne dit plus que ces mots,
La volonté de Dieu soit faite :
Il faut qu'au désert de la Foi
Je meure, et que Dieu vive en moi.

C'est ici que le pur amour
Par sa secrète et douce flamme,
Fait son ouvrage nuit et jour,
En dépouillant l'ame de l'ame ;
C'est ici que la pure Foi,
Fait vivre l'ame morte à soi.

L'ame pour ne penser qu'à Dieu,
Met en oubli tout autre affaire,
Et Dieu prend soin, en tems et lieu,

D
il
V

Q
E
H
E
E

E
D
S
M
Q

C
E
E
S
E
S
E
V
J
J
M
V

C
N
T
A
R
E
E

De lui marquer ce qu'il faut faire;
Il lui dit en esprit de Foi :
Voici ce que je veux de toi,

De quelques facheux accidens
Que cette ame soit accueillie,
Elle se tient ferme au dedans,
Humble, paisible et recueillie,
Et toujours uniforme à soi,
Elle adore Dieu par la Foi.

Ayant commis quelque défaut,
Elle s'abaisse et se relève,
Disant d'une ceillade au Très-Haut,
Seigneur, je suis la fille d'Eve,
Mais j'ai cette constante Foi,
Que vous aurez pitié de moi.

Quand parmi les traces du jour
Cette ame se trouve distraite,
Elle fait un petit retour,
Son cœur lui servant de retraite ;
Et par un simple acte de Foi,
Soudain Dieu la concentre en soi.

Elle s'écrie au fonds du cœur,
Voyant le soin que Dieu prend d'elle :
Je ne veux que mon Créateur ;
Je lui serai toujours fidelle ;
Moi seule à Dieu, Dieu seul à moi,
Voilà le trésor de ma Foi.

Chère ame vous avez raison,
Ne reveillez plus le sensible ;
Tenez-vous vuide en l'Oraison
Autant qu'il vous sera possible ;
Rendez-vous pauvre par la Foi,
Et Dieu vous rendra riche en soi.

C'est en esprit, en vérité
Que Dieu désire qu'on l'adore ;
Réduisez-vous à l'unité ;
Soyez simple et plus simple encore ;
Adorez par tout ce grand Roi
Dans l'obscurité de la Foi.

C'est ainsi que dès le reveil
Dieu fixe l'ame en sa présence ;
C'est ainsi que par le sommeil
Il l'assoupit dans son Essence ;
C'est ainsi qu'il l'unit à soi
Et par l'amour et par la Foi.

Mon adorable Jésus-Christ !
Immolé dans l'Eucharistie.
Immolez-moi par votre Esprit,
Pour n'être avec vous qu'une Hostie,
Et pour ne vivre plus à moi
Dans l'heureux désert de la Foi.

DU BON EMPLOI DU TEMS.

*SUR l'AIR—Vous laissez murmurer cette claire
fontaine, &c. ou Arbitre des humains, &c.*

PECHEUR qui perds le tems et qui le perds
sans cesse,
As tu jamais pensé quelle en est la valeur ?
As tu pensé que sa vitesse
Te va précipiter dans l'éternel malheur ?
De grace penes-y,
Et fais en ton souci.

Quesçauerois-tu trouver sur la terre ou sur l'onde,
Qui pût aller de pair avec le prix du tems ?
Son prix vaut mieux que tout un monde ;

Tu p
So
Q
Le
Tu n
Ce co
Tand
Il v
Il n
Ta
Tanté
Tanté
Tu ne
C'es
Tes
Les
Tu cro
Et moi
Pas un
Déla
Ces
N'ab
Ne le d
Tous le
Ne son
Ne le
A ch
Tous
s
Pas un
Penses-

Tu peux par son emploi rendre tes vœux contents ;
Son prix te vaut les Cieux ;
Quoi de plus précieux.

Le tems passé n'est plus ; l'avenir est en doute ;
Tu n'as que le présent qui consiste en un point.
Ce court instant poursuit sa route,
Tandis que tu t'endors, il ne s'arrête point,
Il vole sans arrêt,
Il n'est plus lorsqu'il est.

Tantôt tu ne fais rien par ta pure paresse,
Tantôt tes actions sont un tas de forfaits ;
Tantôt enfin quand Dieu te presse,
Tu ne fais qu'à demi tout le bien que tu fais ;
C'est ainsi que tu perds
Tes momens les plus chers.

Les plus beaux de tes jours sont pour la compagnie :
Tu crois que tes amis te garderont leur foi ;
Et moi je crois qu'à l'agonie,
Pas un de tes amis n'aura souci de toi.
Délaisse promptement
Ces amis d'un moment.

N'abuse pas du tems de la miséricorde ;
Ne le consume plus après la vanité.
Tous les instans que Dieu t'accorde,
Ne sont que pour gagner l'heureuse Eternité :
Ne les employe pas
A chercher tes ébats.

Tous les momens perdus sont perdus sans ressource ;
Pas un de ces momens ne sçauroit revenir :
Penses-y bien durant ta course ;

Prévois devant Dieu seul l'éternel avenir
Et sois bon ménager
Du moment passager.

Demain, demain, dis-tu, je ferai pénitence ;
J'emploierai mieux le tems que le Ciel me départ.
Et cependant la mort s'avance,
Tandis que ce demain ne vient point, ou vient tard.
Pécheur, pense à ton sort,
Qui dépend de ta mort.

Pour le moindre intérêt tu combats ta paresse ;
Tu veilles nuit et jour pour amasser de l'or ;
Et tu remets à la vieillesse
Le soin de rechercher le celeste trésor.
Tu cours après le rien,
Et tu fuis le vrai bien.

Tu te promets du tems pour la fin de ta vie,
Comme si tu tenois l'avenir dans ta main :
Bien qu'aujourd'hui Dieu te convie,
Il ne te promet pas que tu vivras demain.
Pourquoi diffères-tu
D'embrasser la vertu ?

Si les Démons avoient tes momens en partage,
Ils ne les perdroient pas ainsi que tu les perds ;
Ils en feroient si bon usage,
Qu'ils se verroient bientôt affranchis des Enfers ;
Mais ces momens heureux,
Sont pour toi, non pour eux.

Hélas ! que devant Dieu tu dois être coupable
D'avoir si mal usé du tems que tu reçois !
Ne te rends pas plus misérable,
Fais-en pour l'avenir l'usage que tu dois.
Ne le prodigue plus
En discours superflus.

V
Le t
Ce s
Mais
To
J'e
Pé
Dépe
A ce
De bi
Et
To
To
Sera c
Tu co
De mi
Mai
Te
A c
Dieu t
Fais t
Mais f
Agis
C'es
Ani
Profite
Prens
Et vois
C'es
Ache
Fais
Quand
Tu n'a

Voici ce qu'à jamais un damné pourra dire :
Le tems que j'ai perdu m'a perdu pour toujours.
Ce souvenir fait mon Martyre,
Mais, las ! je plains trop tard la perte de mes jours.
Toute l'éternité,
J'en serai tourmenté.

Pécheur, de chaque instant de ta mourante vie
Dépend où le bonheur ou le malheur sans fin.
A ce danger, conçois l'envie
De bien remplir tes jours malgré l'esprit malin ;
Et fais qu'après le tems,
Tous tes vœux soient contens.

Ton plus cuisant regret, en quittant cette vie,
Sera d'avoir trahi le bon emploi du tems ;
Tu concevras alors l'envie,
De mieux faire valoir ces précieux instans.
Mais Dieu pour se venger,
Te fera déloger.

A ce moment dernier, à ce moment terrible,
Dieu t'ôtera le tems ; tu n'en jouiras plus.
Fais tout le bien qu'il t'est possible,
Mais fais le promptement, pour n'être alors confus.
Agis sans différer :
C'est le tems d'opérer.

Anime ton travail par l'intention pure ;
Profite bien des jours ; travaille à ton salut ;
Prends garde au cœur, veille à toute heure,
Et vois de tems en tems si Dieu seul est ton but :
C'est par-là que les Saints
Achèvent leurs desseins.

Fais, fais encore un coup ce que tu voudrais faire,
Quand les jours du salut voudront te dire adieu,
Tu n'as ici que cette affaire,

De bien régler ton temps pour t'acquérir un Dieu,
Et pour régner un jour
Avec lui dans la Cour.

POUR LE SAINT TEMS DU CAREME.

*SUR L'AIR—Depuis le tems qu'en secret je vous
aime, &c.*

VOICI le tems de faire pénitence,
Pense, pécheur, pense à te convertir ;
Ne lasse plus de Dieu la patience,
Fuis les mondains qui vont le divertir,
Et n'attends pas jusqu'aux derniers abois
De t'affliger et de charger ta croix ;
Peut-être même
Qu'en ce Carême
Tu vas jeûner pour la dernière fois.

En ce saint tems l'Eglise est une école
Où Jésus parle à qui veut l'écouter :
Va t'y nourrir de sa sainte Parole,
Ouvre ton cœur si tu la veux goûter ;
Et souviens-toi qu'il n'est point de sermon,
Qui n'ait pour but quelque chose de bon,
Pourvû quel'ame,
Quand Dieu l'enflamme,
Cède à la grace en dépit du démon.

Ne cherche plus ta joye en tes supplices,
Ne trouve plus ta vie en ton trépas ;
Cherche en Dieu seul tes plus chères délices,
Ton vrai bonheur et tes plus doux appas ;
Et le priant qu'il te fasse tout sien,
Trouve en lui seul ton guide et ton soutien,
Ton allégresse,
Et ta richesse,
Ta paix, ta vie et ton souverain bien.

Pa
Que
Un fi
Et qu
El
Heur

Non p

Si t
Sois r
Si tu
Donne
Et
Domp

Et t'a

Tu
Le jeu
En t'é
Qui n
Tu do
Pour c

Qu'à p

Puis
Et que
Ne sois
Dès qu
Tu sca
Et qu'i

Pauvre aveugle, que peut t'offrir la terre ?
Que promet-elle à tes attachemens ?
Un faux bonheur plus frêle que le verre,
Et qui perit après quelques momens :

Eleve-toi vers la sainte Cité,
Heureux séjour de la félicité,

Dont la durée,
Est assurée,
Non pour un tems, mais pour l'éternité.

Si tu veux vivre en homme raisonnable,
Sois résolu de te mortifier ;

Si tu veux vivre en Chrétien véritable
Donne tes soins à te crucifier ;

Et si tu crois que tu n'es qu'un pécheur,
Dompte ton corps, ton esprit et ton cœur ;

Si tu veux être,
Tout à ton Maître,
Et t'affranchir de l'éternel malheur.

Tu dois pour Dieu quitter les assemblées,
Le jeu, la danse et les vains passe-tems,
En t'éloignant des âmes aveuglées
Qui n'ont à cœur que les plaisirs des sens,
Tu dois sur-tout moins boire et moins manger,
Pour de tes maux contre toi te venger,

Tu dois te taire,
Et ne te plaire
Qu'à prier Dieu qu'il daigne te changer.

Puisque le Ciel se prend par violence,
Et que les Saints l'ont par la mérité ;
Ne sois pas prompt à demander dispense,
Dès que tu sens la moindre infirmité :
Tu sçais fort bien que l'amour propre est fin
Et qu'il s'accorde avec l'esprit malin ;

Crains leur amorce,
Et te fais force,
Pour parvenir à ton heureuse fin.

Que tu sois vieux, homme fait ou fort jeune,
Du tiers état, pauvre ou de qualité,
Si tu ne peux garder la loi du jeûne,
Sers le Seigneur avec fidélité :
Combats le vice en tout tems, en tout lieu,
Et te changeant sans garder le milieu,
Fais qu'à toute heure,
Ton ame meure
Aux vains objets qui t'éloignent de Dieu.

Prépare-toi dans cette quarantaine
A recevoir comme il faut le Sauveur,
Brûle du feu dont brûloit Magdeleine,
En te livrant comme elle à la douleur ;
Mais prends-bien garde après le tems Pascal
De ne plus faire un autre Carnaval ;
Ta pénitence
Sans la constance,
Te confondroit au Jugement final.

Jeûne sacré de quarante journées,
Tu mets à bas nos vices odieux,
Nos passions sont par toi refrénées,
Et nos esprits élevés vers les Cieux ;
Lorsque tu tiens nos corps bien abattus ;
Tu nous remplis des plus rares vertus,
Et tu nous donnes
Droit aux couronnes,
Par les sentiers que Jésus a battus.

REVEIL.

LE PECHEUR PENITENT.

SUR L'AIR—*Je ne suis point Hermite, &c.*

IL est tems que je meure
A toute vanité
Et que pour Dieu je pleure
Ma noire iniquité ;

Il est tems que je pense
Que d'un petit moment
Dépend la récompense,
Ou l'éternel moment.

J'ai véou dans le crime,
Sous l'espoir du pardon,
Fondé sur la maxime
Que le Seigneur est bon :
J'employois toutes choses
A mes débordemens ;
Je chérissais les causes
De mes déreglemens.

Dieu tout plein de tendresse
Cherchoit à me guérir
Quand je mettois sans cesse
Tous mes soins à périr :
Sa grace prévenante
S'opposoit à mes pas,
Quand mon ame insolente
Courroit à son trépas.

Mille fois la journée
Dieu me sollicitoit,
Mais mon ame obstinée
Toujours lui résistoit :

Je payois ses sermons
De superbes rebuts ;
Dans mon cœur les réponses
N'étoient que des refus.

Mon ame vagabonde
Ne portoit ses désirs
Qu'au faux désirs du monde,
Aux honneurs, aux plaisirs :
Elle n'étoit ardente
Qu'à se charger de fers,
Toujours morte et vivante
A deux dolgts des enfers.

O Père de clémence,
Mon aimable vainqueur,
Par votre patience
Vous avez pris mon cœur :
Digne objet de mes charmes,
Tendez-moi votre bras,
Tout noyé dans mes larmes,
Je mets les armes bas.

Lorsque je me retrace
Mes horribles forfaits ;
L'abus de votre grace
Et de tous vos bienfaits :
La vigueur m'est ravie,
Je ne pâme d'abord ;
Et l'on voit en ma vie
L'image de la mort.

Mes yeux sont des fontaines
Qui suffoquent ma voix,
Quand je pèse vos peines
Au pied de votre Croix ;

Je sens d'après tortures
Et de cuisans remords ;
En voyant les blessures
Qui couvrent votre Corps.

Plus mon cœur considère,
Devant un Crucifix,
La mort d'un si bon Père,
Pour un si méchant fils ;
Plus votre dur supplice,
Plus votre grand amour.
Et ma noire malice,
M'affligent nuit et jour.

Mon doux Père céleste,
C'est pour vous seulement,
Que contrit, je déteste
Tout mon dérèglement :
Ni le Ciel, ni l'abîme,
Ne sont point ma douleur,
C'est un regret intime
Qui pénètre mon cœur.

Parce que je vous aime,
Mon péché me déplaît :
Votre bonté suprême,
Fait seule mon regret.
Je n'ai point d'autre envie ;
Et la nuit et le jour,
Que de donner ma vie
Pour payer votre amour.

Je veux en pénitence
De mes crimes passés,
Embrasser la souffrance,
Sans dire c'est assez :

Pourvû que j'adoucis
 Votre juste courroux,
 Le plus amer supplice
 N'aura rien que de doux.

J'espère en vos mérites,
 O Jésus très-benîn !
 Vos bontés sans limites
 M'affermiront sans fin.
 Vous êtes le refuge
 En qui je puis trouver
 Un Père au lieu d'un Juge ;
 Vous voulez me sauver.

Que le Ciel et la terre
 Se bandent contre moi,
 Si je fais plus la guerre,
 A votre aimable loi :
 Qu'à présent je périsse,
 Si je dois désormais
 Retomber dans le vice .
 Et rompre votre paix

Que tous les chœurs des Anges
 Brûlans de votre amour,
 Vous chantent des louanges
 Pour mon heureux retour.

Que leurs chants d'allégresse,
 Sur ma conversion,
 Puissent durer sans cesse
 Dans la sainte Sion.

D
S

C'E
D'oul
De le
En re
C'e
Ce qu

Sois-l

O C
Que d
Je me
A le tr
O Ciel
Que d

A qui

N'a
Tu n'a
Si tu v
Et tu t
N'aim
Tu ne

Ceux

DE LA DILECTION DES ENNEMIS.

SUR L'AIR : *Hélas ! cruelle Amante, &c.*

LE PACIFIQUE.

C'EST Dieu qui te commande
D'oublier les affronts, d'aimer tes ennemis,
De leur faire du bien, si le cas le demande,
En remettant tout ce qu'ils ont commis,
C'est Dieu qui te commande :
Ce que lui-même a fait ; sois-lui souple et soumis,
Soumis ;
Sois-lui souple et soumis.

LE VINDICATIF.

O Cieux quoi de plus rude,
Que d'avoir de l'amour pour un homme brutal !
Je me suis endurci par ma longue habitude.
A le traiter d'ennemi capital :
O Cieux ! quoi de plus rude
Que de faire du bien à qui me fait du mal,
Du mal
A qui me fait du mal.

LE PACIFIQUE.

N'aimant que ceux qui t'aiment,
Tu n'accomplis pas bien de ton Sauveur la Loi.
Si tu veux te venger les Cieux pour toi se ferment,
Et tu te perds pour un je ne sçai quoi,
N'aimant que ceux qui t'aiment,
Tu ne fais qu'imiter ceux qui n'ont point de foi,
De foi,
Ceux qui n'ont point de foi.

LE VINDICATIF.

Il faut que je me venge.
 De ce persécuteur qui me fait mille torts ;
 Je l'ai tant obligé, cependant (chose étrange)
 Pour me noircir il fait tous ses efforts ;
 Il faut que je me venge ;
 En dussé-je souffrir les plus cuisans remords,
 Remords,
 Les plus cuisans remords.

LE PACIFIQUE.

Si tu ne lui pardonnes,
 Tu t'attires d'un Dieu le funeste abandon ;
 Que ne pèses-tu bien l'arrêt que tu te donnes
 En demandant chaque jour ton pardon,
 Si tu ne lui pardonnes
 Tu seras dans l'enfer tourmenté du Démon,
 Démon.
 Tourmenté du Démon.

LE VINDICATIF.

C'est par pure malice,
 Qu'il m'a sans fondement intenté deux procès !
 N'est-ce pas à bon droit que je veux qu'il périsse ?
 S'il ne me rend les dépens que j'ai faits
 C'est par pure malice,
 Qu'il me fait consumer mon bien dans un Palais,
 Palais,
 Mon bien dans un Palais.

LE PACIFIQUE :

Tu perds par ta vengeance
 Le nom d'Enfant de Dieu, le titre de Chrétien,
 Tu renonces aux droits de cette récompense,
 Qui dans le Ciel fait le souverain bien ;

Tu per
 La gra

Ta vie

Faut
 Je perd
 Dois-je
 En pro
 Faut-il
 Je laiss

Tous ce

Veux
 Pardon
 Garde-t
 Qui fine
 Veux-tu
 Monte p
 B
 A l'étern

Sitôt d
 Ceux qui
 Je suis

b
 Ou que j
 Sitôt que
 Ceux qui
 P
 Mon cœ

Tu perds par ta vengeance
La grace du Seigneur, ta vie et ton soutien,
Soutien,
Ta vie et ton soutien.

LE VINDICATIF.

Faut-il que comme un lâche,
Je perde mon honneur sans en tirer raison ?
Dois-je pas me venger de celui qui me fâche,
En procurant qu'on le mette en prison ?
Faut-il que comme un lâche
Je laisse maltraiter tous ceux de ma maison,
Maison,
Tous ceux de ma maison.

LE PACIFIQUE.

Veux-tu montrer ta force ?
Pardonne aux ennemis pour l'amour du Seigneur :
Garde-toi d'écouter la dangereuse amorce,
Qui finement cherche le point d'honneur :
Veux-tu montrer ta force
Monte par les affronts à l'éternel bonheur.
Bonheur,
A l'éternel bonheur.

LE VINDICATIF.

Sitôt que quelqu'un loue,
Ceux qui me veulent mal, j'en suis bouleversé ;
Je suis plus que content quand quelqu'un les
baffoue,
Ou que je vois leur dessein traversé ;
Sitôt que quelqu'un loue
Ceux qui m'ont fait un tort, mon cœur en est percé,
Percé,
Mon cœur en est percé.

LE PACIFIQUE.

Voilà, pécheur, la marque,
 Que tu n'as pas pour eux même amour que pour toi ;
 Cependant tu sçais bien que ton divin Monarque,
 Veut que ton cœur observe cette Loi :
 Voilà, pécheur, la marque
 Que tu n'obéis pas aux ordres de ton Roi,
 Ton Roi,
 Aux ordres de ton Roi.

LE VINDICATIF.

Je veux lui faire grace.
 Mais avec pacte exprès de jamais ne le voir.
 Je ne puis supporter ni sa voix ni sa face ;
 Et je voudrois qu'on le lui fit sçavoir :
 Je veux lui faire grace,
 Pourvu qu'à l'avenir il fasse son devoir,
 Devoir,
 Il fasse son devoir.

LE PACIFIQUE.

Quitte cette apparence ;
 Ne dissimule pas, Dieu pénètre ton cœur ;
 Tu ne peux obtenir une entière indulgence ;
 En retenant ton fiel et ton aigreur ;
 Quitte cette apparence,
 De peur que le Démon ne reste le vainqueur,
 Vainqueur,
 Ne reste le vainqueur.

LE VINDICATIF.

Dis-moi ce qu'il faut faire
 De plus particulier envers mon ennemi ;
 Je déteste pour Dieu tout ce que par la colère,
 J'ai contre lui pensé, fait et vomi :

Dis-moi
 Car m

Pardon

Mal
 Rends
 Combl
 Priant
 Malgré
 Donne

Et cou

SENT

Sur

Dis-moi ce qu'il faut faire,
Car mon cœur ne veut plus pardonner à demi,
Demi,
Pardonner à demi.

LE PACIFIQUE.

Malgré ta répugnance,
Rends-lui du fonds du cœur les devoirs généraux.
Comble-le de bienfaits, s'il est dans l'indigence,
Priant pour lui, fais de ses croix tes fléaux,
Malgré ta répugnance,
Donne-lui le salut et couvre ses défauts,
Défauts,
Et couvre ses défauts.

SENTIMENS CHRETIENS A L'ASPECT
DES CREATURES.

Sur l'Air : *La Bergere que je sers, &c. ou*
Sainte Geneviève.

SUR UN ECHO.

UN Echo redit les mots.
L'agonisant fait le même,
Il dit que de ses défauts,
Il sent un regret extrême ;
Qu'il souffre à bon droit ses maux,
Répétant j'espère, j'aime ;
Mais souvent un cœur moribond
N'est qu'un écho qui répond.

SUR LES BEAUTES DES CHAMPS.

Voyant les beautés des Champs,
Ou l'émail d'une prairie,
Considère en même tems
Que le Ciel est ta Patrie,

Et recueillant tous tes sens,
Dis au cher Fils de Marie :
Mon Sauveur vous êtes plus beau ;
Tout ceci n'est qu'un Tableau.

SUR UN DAUPHIN.

Qu'il fait beau voir le Dauphin,
Transporté d'une harmonie,
Calme, attentif et benin,
Tant qu'il oit la mélodie !
Quand on chérit le Prochain,
On aime à louer sa vie,
Et bien loin de la rabaisser,
On cherche à la rehausser.

SUR L'INTELLIGENCE DES ABEILLES.

Les Abeilles sont en paix,
Chacune fait son Office,
Et sans se piquer jamais,
Elles se rendent service :
Mettons à bas désormais
Tout fiel et toute malice,
Et tâchons de nous supporter ;
Bien loin de nous irriter.

SUR UNE BREBIS.

Tout est bon dans la Brebis ;
Sa douceur est ravissante :
Sa laine fait nos habits,
Et sa chair est nourrissante.
Soyons doux et bien petits ;
Chassons l'humeur arrogante ;
Nous serons propres à tout bien,
Nous tenant dans notre rien.

SUR UN SARMENT.

On jette au feu le sarment
Qui ne tient plus à la vigne :
Tiens à Jésus fortement,
Caresse sa main bénigne.

Le quitter à tout moment,
Ah ! que c'est un mauvais signe !
Tel moment l'homme l'a quitté,
Qu'il brûle une éternité.

SUR UN VOLEUR.

Un adroit voleur de nuit,
Fait son vol quand on sommeille,
S'abstenant du moindre bruit
Qui pourroit frapper l'oreille :
Veille et garde bien ton fruit ;
Le Sauveur te le conseille ;
Crains toujours que ton ennemi
Ne te surprenne endormi.

SUR LES PLUMES DES OISEAUX.

Cesse de te désoler,
Prends des plus saintes coutumes,
Quand le Ciel veut t'immoler
Par diverses amertumes ;

L'Oiseau ne sauroit voler
Si tu lui coupais les plumes ;
Sois joyeux au milieu des croix ;
Tu t'élèves par leur poids.

SUR UN CAVALIER.

Un Cavalier à la Cour
N'épargne point la dépense ;
Il recherché nuit et jour,
De son Roi la bien-veillance.

Courtisons à notre tour
 Le Roi des Rois seul immense,
 Lui rendant en toute saison
 Nos devoirs par l'Oraison.

SUR UNE COLOMBE.

La Colombe a peu de fiel,
 Elle est simple et sociable,
 Toujours douce comme miel,
 Nette, féconde et traitable ;
 Tâche, pour voler au Ciel,
 De lui devenir semblable,
 Fais du bien, sois pur, chaste doux,
 Sociable et tout à tous.

SUR UN CRIMINEL QU'ON MENE AU SUPPLICE.

Un criminel attaché
 Que l'on traîne à la potence;
 Tourmenté de son péché,
 N'aime plus ni bal ni danse ;
 Dès qu'un homme est bien touché
 De l'esprit de pénitence,
 Loin d'aimer les plaisirs des sens,
 Il veut gémir en tout tems.

SUR LA PESTE.

Quand la Peste est dans un lieu,
 Chacun use de réserve,
 Soudain on se dit adieu,
 On s'éloigne, on se conserve :
 Et le pécheur tente Dieu,
 Puisqu'il veut qu'il le préserve
 Au milieu des plus grands dangers,
 Qu'il fait passer pour légers.

SUR UN PAUVRE.

Un Pauvre qui voit d'un Roi
La grandeur et l'opulence,
Connoit mieux rentrant en soi,
Son bien et son indigence :
Quand d'un Saint auprès de moi,
Je compare l'excellence,
Je conçois plus d'humilité,
Honteux de ma pauvreté.

SUR UN ARBRE FLEURI.

L'Arbre qui toujours fleurit,
Suspend pour un tems la hache ;
Mais si son fruit ne mûrit,
Le Maître à bon droit l'arrache ;
Pécheur ton ame périt ;
Depuis longtems Dieu s'en fâche ;
Il voudroit des fruits murs
Et tu le payes de fleurs,

SUR LA MER.

La Mer par sa profondeur
D'un Dieu t'exprime l'Essence,
Et dans sa vaste largeur,
Tu vois sa sainte présence :
Perds-toi d'esprit et de cœur,
Dans cet Océan immense ;
Y vivant ainsi qu'un Poisson
De l'esprit de l'Oraison.

SUR UN MARCHAND.

Le Marchand fait mille efforts,
Après un bien périssable,
Quoique souvent ses ressorts,
Le rendent plus misérable ,

Et toi Chrétien tu t'endors,
 Laissant le bien ineffable,
 Malheureux, il faut soupirer
 Après ce qui doit durer.

SUR UNE AIGLE.

L'Aigle élève son Aiglon,
 Le portant sur son épaule ;
 Elle lui fait la leçon,
 A mesure qu'elle vole :
 Prends ta fille et ton garçon,
 Sers leur de Maître d'Ecole,
 T'appliquant à leur bien prêcher,
 Plutôt mourir que pécher.

SUR LE PHOENIX.

Le Phoenix pour se nourrir,
 Prend le Beaume et la Cannelle ;
 Son ardeur le fait mourir,
 Et sa mort se renouvelle :
 Aime Dieu, crains de l'aigrir,
 Joins la douceur et le zèle,
 Si tu veux, en mourant d'amour,
 Revivre en l'heureux séjour.

A L'HONNEUR DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,
 FONDATEUR DE L'ORDRE DES
 FRERES MINEURS.

SUR L'AIR : *Je suis un Prince Bienheureux, &c.*

CHRETIEN, joins ton cœur et ta voix
 Au chant mélodieux des Anges,
 Exalte l'humble Saint François,
 Digne d'immortelles louanges ;
 Mais en publiant ses vertus,
 Suis les sentiers qu'il a battus.

François brulant de charité,
Quitte tout jusqu'à sa chemise ;
Pour épouser la pauvreté,
Aux pieds du Saint Prélat d'Assise ;
Renonce à tout, au moins d'esprit,
Pour trouver tout en Jésus-Christ.

Il sert l'Hôpital des Lépreux,
Avec des bontés sans pareilles,
Et se cachant parmi les gueux,
Dieu fait par lui mille merveilles :
Le Tout-Puissant nous tend la main,
Quand nous la tendons au prochain.

Ne possédant tout-à-fait rien,
Tout plein d'une humble confiance,
Il fonde un ordre, et pour soutien,
Il n'y veut que la Providence :
Travail en modérant tes soins ;
Dieu pourvoit à tous tes besoins.

L'Esprit divin, unique Auteur
De sa règle toute divine,
Fait que le souverain Pasteur
L'admet, l'admire et l'entérine ;
L'Esprit Saint régleroit nos pas,
Si nous ne lui résistions pas.

Il appelle la pauvreté,
De son saint Ordre la nourrice,
Assurant avec fermeté,
Qu'elle en fera toujours l'Office ;
Tâchons de vivre en gens de bien,
Et nous ne manquerons de rien.

Il renonce au Généralat,
Pour pratiquer la dépendance,
Aimant à vivre sans éclat,

Dans la bassesse et l'indigence ;
Apprends, si tu veux te sauver,
A ne te jamais élever.

Il ressent un plaisir secret,
Lorsqu'il vaque au plus bas office,
Disant que son cœur seroit prêt,
D'obéir au moindre novice :
Faisons la guerre à notre orgueil,
Qui nous la fait jusqu'au cercueil.

Le chaud, le froid, la nudité,
Font de sa vie un long martyre ;
Il cherche en tout l'austérité ;
Par tout c'est la Croix qu'il désire.
Lorsqu'en tout je flatte mon corps
Insensible à mille remords.

Tous les ans, ensuite des Rois,
Il jeûne pendant un Carême,
Pour imiter au fonds d'un bois,
Le Rédempteur que son cœur aime ;
Gardons au moins, vraiment contrits,
Les jeûnes qui nous sont prescrits.

Il se croit par humilité,
L'un des plus grands pécheurs du monde,
Voulant qu'en cette qualité,
On le méprise et le confonde ;
Et moi chétif ver orgueilleux,
J'aime à passer pour vertueux.

Il pleure un jour amèrement
Pensant à ses fautes passées,
Quand Dieu lui dit intimement
Qu'elles sont toutes effacées :
Craignons toujours ; Dieu tient caché
Le pardon de notre péché.

Il roule, une autre fois, son corps
Sur de la neige qui le glace,
Pour rendre vains tous les efforts
D'un sal esprit qui le tracasse ;
Crois-tu bien un Ciel, un Enfer ;
Lorsque tu vis selon la chair ?

Le monde et le pauvre François,
Opposés en tout l'un à l'autre,
S'attachent l'un l'autre à la Croix,
Suivant l'avis du grand Apôtre :
Il faut immoler en tout tenis,
L'Esprit, le cœur et tous les sens.

Il peut dire qu'il ne vit plus
Que dans un esprit de victime,
Puisque c'est en effet Jésus,
Qui se meut, le guide et l'âme :
O Jésus, ma vie et mon Roi !
Vivez et regnez seul en moi.

Si quelqu'un ose le blâmer,
Il le souffre d'un haut courage ;
Mais sitôt qu'on veut l'estimer,
Il fait en sorte qu'on l'outrage ;
Et moi, loin d'aimer le mépris,
Pour le moindre affront je m'aigris.

Il paroît quelquefois content,
De ce qu'on l'honore et qu'on l'aime,
Mais par là tout son cœur prétend
Rendre gloire à l'esprit suprême :
Défère humblement au Seigneur,
Tout ce que l'on te rend d'honneur.

Il ordonne à ses chers enfans
Des pratiques toutes divines ;
La charité, la mort des sens,
Le silence, les disciplines,
La solitude, l'Oraison,
Et le Jeûne en chaque saison.

Il est lui-même simple et doux,
Silencieux, modeste, affable,
Toujours égal, benin à tous,
Patient, humble et charitable :
Il n'est enfin point de vertu,
Dont François ne soit revêtu.

Tout doux qu'il est, il sçait s'aigrir,
Dès qu'il entend la médisance ;
Il ne veut du tout point souffrir
Que l'on murmure en sa présence :
Dis du bien de ton frère absent,
Sans écouter le médisant.

Il dit son office divin,
Toujours debout et tête nue,
Enflammé comme un Séraphim,
Sans perdre jamais Dieu de vue :
Grand Dieu ! qu'à votre aimable aspect,
J'ajoute l'amour au respect.

Ce peu de mots, mon Dieu, mon tout,
Lui font passer des nuits entières,
Sans lassitude et sans dégoût,
En de séraphiques prières :
Veux-tu prier avec profit ?
Aime Dieu seul ; cela suffit.

Lorsqu'il contemple un Dieu naissant,
Petit par son amour extrême,
Il le trouve si ravissant,

Qu'il en est tout hors de lui-même :
Fais voir ton amour et ta foi,
Pour un Dieu fait homme pour toi.

Il se prosterne avec ferveur,
Passant devant l'Eucharistie,
La foi lui montrant le Saint Sacrement,
Et comme Prêtre et comme Mariage :
Adore un Dieu sur nos Autels,
Fait aliment pour les mortels.

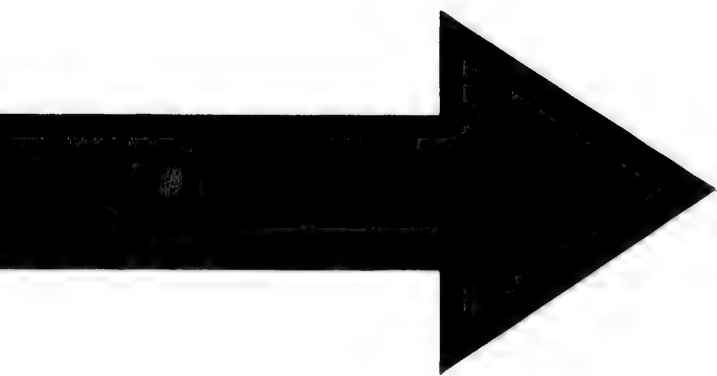
Chaque tourment du Roi des Rois
Lui cause une douleur bien dure ;
Mais de le voir mort sur la Croix,
C'est ce qui le tue à toute heure ;
Vivrons-nous sans être touchés,
Lorsqu'un Dieu meurt pour nos péchés.

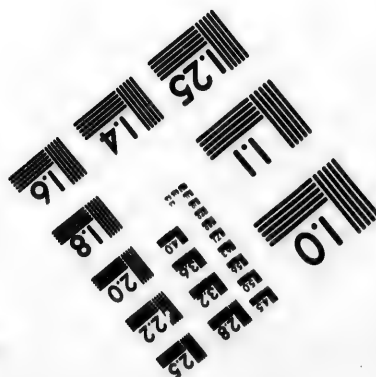
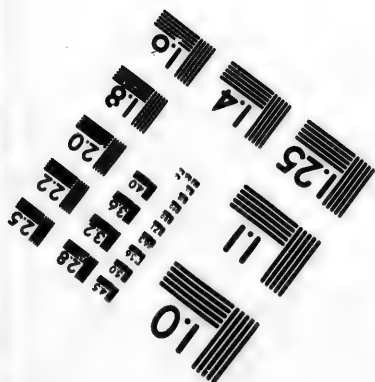
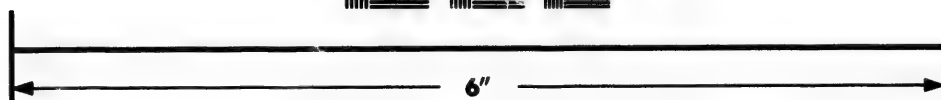
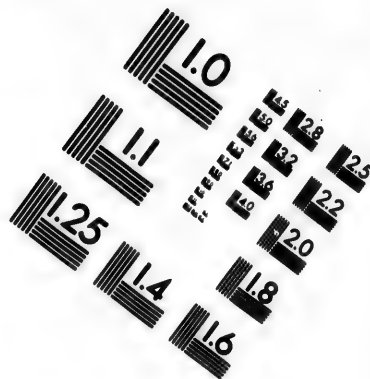
Tout ravi sur la Passion,
Et sur les playes de son Maître,
Il en reçoit l'impression,
Qu'il cache et que Dieu fait paroître ;
Portons incessamment sur nous,
Les marques d'un Dieu mort pour tous.

La portioncule fait voir,
De ce grand Saint les vives flammes,
Vû que son zèle et son pouvoir,
Ne vient qu'au salut de nos âmes :
Demandons au Roi de nos cœurs,
La conversion des pécheurs.

Nous ne saurions bien expliquer,
Son amour pour la Vierge sainte ;
Il veut qu'on ait soin de l'aimer,
Et qu'en l'aimant on soit sans crainte ;
Aime Marie et vis en paix ;
Qui l'aime ne périt jamais.







Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**



Le Pape, les Rois, les Prélats,
Et tous les autres gens d'Eglise,
Trouvent en lui jusqu'au trépas,
Une âme entièrement soumise :
Rendons tous les devoirs qu'il faut,
A ces images du Très-Haut.

Il convertit par ses sermons
Les âmes les plus endurcies ;
Il chasse des corps les Démons ;
Il dissipe les maladies ;
Allons à lui dans tous nos maux ;
Il peut tout ; soyons lui dévots.

Lorsqu'il prêche à divers oiseaux,
Ses pieux discours les ravissent :
Quand il commande à des agneaux,
Ils sont soumis, ils obéissent ;
Quelle honte pour un Chrétien,
Qu'un Dieu ne trouve souple en rien !

Un Ange avec un instrument
Le conforte en sa maladie ;
L'air qu'il lui joue est si charmant,
Que sa sainte âme en est ravie ;
Dieu nous console au fond du cœur,
Au plus fort de notre douleur.

Il supplie avant de mourir,
Son corps afin qu'il lui pardonne
De ce qu'il l'a tant fait souffrir,
Pour gagner du Ciel la Couronne :
Pécheurs, nous gémirons alors,
D'avoir trop caressé nos corps.

On ne viendrait jamais à bout
De le suivre en toute sa vie ;
C'est assez de dire qu'en tout

EN

Sur l'

Il est du Sauveur la copie,
Puisqu'on croit Jésus et François
Nés en l'étable et morts en Croix.

Lorsque Dieu lui prédit sa mort,
Loin de la craindre il la désire,
Et par un amoureux transport,
Couché sur la terre il expire ;
Vis bien et tu ne craindras pas
Le moment affreux du trépas.

Grand Saint, vous êtes mon recours ;
Puisse-je par votre assistance,
Faire, avant de finir mes jours,
De dignes fruits de pénitence ;
Faites que mort aux vains plaisirs,
Je porte au Ciel tous mes désirs.

EN L'HONNEUR DE SAINTE PAULE,
VEUVE ROMAINE.

SUR L'AIR ; *En vain je veux céler, &c. ou Pu-*
blions la grandeur.

QUEL prodige nouveau !
Je vois sur un Vaisseau
Paule qui fuit
Où le Ciel la conduit :
Cette Amazonne
Passe les Mers ;
Rien ne l'étonne ;
Elle abandonne
Son corps aux dangers.

Paule ayant tout quitté
Patrie et Parenté,
Pauvre d'esprit,
S'attache à Jésus-Christ :

Elle ne pense
Qu'à conquérir
La récompense
Que la souffrance
Lui doit acquérir.

Ses plus ardens désirs,
Ses vœux et ses soupirs
Ne visent plus
Qu'au berceau de Jésus :

La sainte Crèche
Est le séjour,
Où Paule prêche :
Vive la flèche
Du divin amour.

Elle ne veut plus rien
Que son souverain bien,
Son doux Sauveur,
Vrai trésor de son cœur

Sa nourriture
Et sa boisson,
Sont la lecture
De l'Ecriture,
Jointes à l'Oraison.

Il n'est point de honteux,
Point de nécessaires,
Qui n'ait toujours
Paule pour son recours ;

Elle est affable,
Et son air doux

La rend aimable
Et véritable,
A l'endroit de tous.

Son cœur est si touché
Pour le moindre péché,
Qu'elle voudroit
En mourir de regret :
Elle aime à plaire
Au Roi des Rois,
Sans plus rien faire
Qui soit contraire
A ses saintes Loix.

En tout tems, en tout lieu,
Paule regarde Dieu,
Ce Dieu de paix,
Remplit tous ses souhaits ;
Elle l'adore
Profondément ;
Elle l'implore,
L'aime et l'honore
Sans relâchement.

Ses jeûnes rigoureux
Et ses maux douloureux
Mettent sa chair,
Jusqu'à la dessécher ;
Elle repose
Fort peu de tems ;
Son cœur s'oppose,
En toute chose,
Aux plaisirs des sens.

Sa rare charité,
Et son humilité,
Sont un miroir,
Qu'on ne peut assez voir ;

Sa modestie
Ravit chacun ;
Enfin sa vie
Très accomplie
N'a rien de commun.

Les esprits envieux,
Les plus malicieux,
Loin de l'aimer,
Cherchent à la blâmer ;
Mais sa constance
Surmontant tout,
Sa patience,
Dans la souffrance,
Brille jusqu'au bout.

Après mille travaux,
Et mille divers maux,
Son divin Roi
Vient l'appeller à soi :
Son ame sainte,
Riche en vertus,
Vole sans crainte
Et sans contrainte
Vers son doux Jésus.

Les pauvres demi morts
Qui pleurent sur son corps,
Lui crient tous :
Hélas ! que ferons-nous ?
Notre misère
Est sans soutien ;
Ah ! chère mère
Très debonnaire,
Nous n'avons plus rien.

EN

S

O Paule qui regnez,
Dans le Ciel pour jamais,
Protégez nous
Auprès de votre Epoux :
Faites de grace
Qu'après la mort
Notre ame passe
Sur votre trace,
De l'orage au Port.

EN L'HONNEUR DE SAINT FRANCOIS
XAVIER.

SUR L'AIR ; *Bon, bon, que le vin est bon.*

CHANTONS la victoir d'amour
Que l'on voit brûler nuit et jour
Sur la terre et sur l'onde,
C'est l'incomparable Xavier,
Nom, si connu, si familier.
Dans tous les coins du monde,
C'est lui qu'on entendit jadis
Dire, cent fois d'amour épris,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! je ne veux que Dieu,
En lui tout bien abonde.

Les plus effroyables dangers,
Les pays les plus étrangers,
La mort ou l'esclavage,
La faim, la soif, la nudité,
De son cœur plein de charité
Faisoient le doux partage ;
Environné de mille Croix,
Il s'écrioit à pleine voix,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! donnez-m'en, mon Dieu,
Encor d'avantage.

Un jour enivré de ce vin,
 Que fait goûter l'époux Divin,
 Quand il fait ses largesses,
 Son ame, son esprit, son cœur,
 Succomberent sous la douceur
 Des divines tendresses ;
 Plein de ce jus jusqu'à l'excès,
 Il s'écrioit ; Ah ! c'est assez,
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! c'est assez mon Dieu,
 C'est assez de caresses.

Pour vaincre par le même amour,
 L'horreur, que lui faisoit un jour
 Le corps d'un misérable,
 S'encourageant de plus en plus,
 Il suce avidement le pus
 D'un Ulcère effroyable ;
 Plein de la céleste liqueur,
 Rien ne peut rebuter son cœur :
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! tous pour vous mon Dieu,
 Me paroît agréable.

Le Ciel témoin de ses transports,
 Du sang, qui sortit de son corps,
 Vit la terre se teindre.
 Dans toutes les eaux de la Mer
 De ce cœur tout fait pour aimer
 L'ardeur n'a pu s'éteindre ;
 Heureux aux travers de ses flots
 S'écrioit-il, ce Saint Héros,
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! trop heureux, mon Dieu
 De pouvoir vous atteindre.

Il est allé toujours prêchant,
 Depuis les rives du Couchant
 Jusqu'au sein de l'Aurore,
 Le peuple le plus reculé.

Le plus cruel, le plus brûlé
 Del'astre, qu'il adore ;
 Rien ne peut de ce conquérant
 Contenter le feu dévorant.
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! pour ce cœur, mon Dieu,
 Un autre monde encore.

Les ailes de la charité
 Dix fois en dix ans l'ont porté
 D'un bout du monde à l'autre.
 Il est de l'Inde et du Japon
 Le protecteur et le patron.
 Le merveilleux Apôtre !
 Dans les mêmes endroits que lui,
 Faisons retentir aujourd'hui
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! votre amour, mon Dieu,
 Est bien digne du nôtre.

Le feu qui le brûle au dedans
 Est semblable à ces feux ardents
 Qui mettent tout en poudre.
 Il attaque grands et petits,
 Les démons même et les Gentils.
 Rien n'échappe à la foudre ;
 Et portant jusqu'au Ciel son vol
 Il dit, à l'exemple de Paul,
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! c'est en vous, mon Dieu,
 Que tout doit se dissoudre.

Son front, ses yeux, son air, ses traits,
 Font céder à ses doux attraits
 Le cœur le plus farouche.
 Point d'Idolâtre ou de pécheur
 Que son admirable douceur
 Ne pénètre et ne touche
 Sur le Ciel et sur les Enfers :

Et sur la terre et sur la Mer
Dieu ! Dieu ! Dieu ! le seul nom de Dieu
Pouvoit tout en sa bouche,

On l'a vû, mille fois guérir
Des malades prêts à mourir,
Dépouiller la mort même.
Par un seul miracle obliger
Toute une ville à se plonger
Dans les eaux du baptême,
Un geste, un accent de sa voix,
Une image, un signe de Croix,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! tout en lui, mon Dieu,
Fût un prodige extrême.

Cent Peuples et plus de vingt Rois.
Soumis à de nouvelles Loix,
Nous montrent ses conquêtes.
Dans les plus salutaires bains
Il plongea de ses propres mains
Dix fois cent mille têtes.
Sur tous les cœurs, ce cœur prétend
Mon cœur ne sera point content,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! disoit-il, mon Dieu,
Si vous même ne l'êtes.

Etendu seul sur un Rocher,
Tel qu'un phœnix sur son Bucher,
Plein d'une ardeur extrême,
Imitant un feu consumant,
Qui faute d'un autre aliment
Se consume lui même ;
On l'entendoit, quoique aux abois,
Dire d'une mourante voix,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! vous sçavez, mon Dieu,
Combien mon cœur vous aime.

Ah ! qu'il me seroit pourtant doux,
En répandant mon sang pour vous
De signaler mon zèle !
Ah ! que cette trop douce mort,
Qui va bientôt nous mettre au port,
A mon cœur est cruelle !
Ai-je donc mérité si peu
De sentir le fer et le feu,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! j'adore, mon Dieu,
Cette voix qui m'appelle.

Recevez mes derniers soupirs,
Sondez mes justes désirs,
Etendez votre Eglise.
Ah ! s'il me faut mourir, mon Dieu,
Prêt d'entrer en un si cher lieu,
Comme un autre Moïse,
Accordez au zèle, à la Foi
De ceux qui viendront après moi,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! donnez leur, mon Dieu,
Cette terre promise.

L'amour, qui par ses doux efforts
Dégagea l'ame de son corps,
Par une autre merveille,
Conserva toujours la splendeur
De son visage, la douceur
De sa bouche vermeille ;
Toujours entier, toujours très beau,
Il semble dire en son tombeau,
Dieu ! Dieu ! Dieu ! je repose en Dieu,
Je dors, et mon cœur veille.

A ce tombeau de tous côtés,
Mille présens lui sont portés ;

D'amour ces riches gages
 Mille vœux offerts y font voir
 De son admirable pouvoir
 Les nobles témoignages.
 Frappés d'un si louable objet
 Ah ! qu'on s'écrie avec sujet,
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! c'est ici, mon Dieu,
 Un de vos grands ouvrages.

Mes yeux, vous êtes le plaisir
 De contempler tout à loisir
 D'amour ce grand miracle :
 Après un si rare bonheur
 Fermez vous, mes yeux, et mon cœur ;
 A tout autre spectacle.
 Addressons y toujours nos vœux,
 Car de cœur désormais je veux,
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! demeurer, mon Dieu
 Dans ce saint tabernacle.

Il est pour moi, ce Saint amant,
 Un plus durable monument
 Que le marbre et le cuivre ;
 Mais il me présente encore plus
 Son zèle et ses autres vertus ;
 Et son exemple à suivre
 Tandis que son noble héritier
 Possédera son corps entier,
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! son esprit, mon Dieu,
 Doit en moi toujours vivre.

FINIS.

D
 Du M
 Du M
 La n
 La ci
 L'ad
 A l'h
 Sur l
 Comp
 A l'h
 A l'h
 Les g
 Saint
 Saint
 Saint
 A l'h
 Sur la
 A l'h
 Le Sa
 Du P
 La ch
 Josep
 Josep
 A l'h
 La co
 Les la

TABLE DES CANTIQUES.

CONTENUS DANS CE LIVRE.

	<i>Pages.</i>
D ES attribus divins,	3
Du Mystère de la Très Sainte Trinité,	6
Du Mystère ineffable de l'Incarnation,	9
La naissance de Notre Seigneur J. C.	12
La circoncision de Notre Seigneur J. C.	15
L'adoration des trois Rois,	17
A l'honneur de la très digne Mère de Dieu,	21
Sur l'Hymne, <i>Ave Maris stella</i> ,	24
Complainte à la très sainte Vierge au pied de la Croix,	26
A l'honneur de Notre Dame de la Garde pour les Mariniers,	29
A l'honneur du Saint Ange Gardien,	32
Les grandeurs, la Pénitence et le martyr de Saint Jean,	35
Saint Pierre pleurant,	41
Saint Paul converti,	46
Saint Eustache martyr,	50
A l'honneur de Saint Joseph, Epoux de la Sainte Vierge,	57
Sur la conversion de Saint Augustin,	61
A l'honneur de Saint Alexis,	65
Le Sacrifice d'Abraham,	74
Du Patriarche Joseph,	79
La chasteté de Joseph,	85
Joseph élevé aux honneurs de l'Egypte,	90
Joseph reconnu de ses frères,	96
A l'honneur de Sainte Marguerite Vierge et martyre,	102
La conversion de Sainte Marie Magdeleine,	108
Les larmes de Sainte Marie Magdeleine au désert de la Sainte Baume,	115

T A B L E.

A l'honneur de Sainte Magdeleine de Pazi,	118
A l'honneur de Sainte Euphrosine.	123
Sainte Pélagie pénitente,	131
En l'honneur de Sainte Théotiste Vierge solitaire,	138
En l'honneur de Sainte Françoise, veuve,	144
De Judith,	148
Susanne,	160
L'Histoire admirable de Sainte Geneviève de Brabant,	165
La Samaritaine,	194
La Cananée,	198
De l'heure terrible de la mort,	205
Le Plaidoyé du démon contre le Pécheur impénitent,	208
Le mauvais Riche,	212
De l'Enfant Prodigue	220
De la Tiedeur Spirituelle	226
Du péché Vénuel,	229
Paraphrase du Simbole des Apôtres.	232
Le désert de la Foi,	237
Du bon Emploi du Temps,	242
Pour le Saint Temps du Carême,	246
Le pécheur pénitent	249
De la Dilection des Ennemis	253
Sentimens Chrétiens à l'aspect des Créatures,	257
A l'honneur de St. François d'Assise,	262
En l'honneur de Ste. Paule, veuve Romaine	269
En l'honneur de St. François Xavier,	273

La Cananée

azi, 118
123
131
ierge 138
e, 144
148
160
ve de 165
194
198
205
cheur 208
212
220
226
229
232
237
242
246
249
253
atures, 257
ise, 262
naine 269
273

